Chroniques parisiennes (1804-1845)

Charles Augustin Sainte-Beuve

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Droits de rcprodi.icliun et de Iradudion réserve'»

s A 1 M E - B E l > E C H R 0 M o LEUR

Un écrivain de conscience et de talent, M. Eugène Despois, a signalé une lacune dans les Œuvres posthumes de Sainte-Beuve ' : il a fait observer, avec raison, que dans les Premiers Lundis, dont l'ensemble embrasse toute la carrière littéraire du grand critique, la période intermédiaire, correspondant au règne de Louis-Philippe, n'était représentée, à partir de l'année 1834, que par un trèspetit nombre d'articles.

Justement, dans le temps même où M. Despois exprimait ce regret, nous nous mettions en relation avec un des plus anciens amis de Sainte-Beuve, M. Juste Olivier, de Lausanne, et nous obtenions de lui qu'il voulût bien nous communiquer les textes autographes des Chroniques parisiennes, par les- (juclles le futur auteur des Causeries du Lundi s'entretenait la plume et la main dans la Revue Suisse pendant les années 18i3, 1844 et 1845.

1. Voir son article sur Suiiitc-Deiive lians la llerup. politique et littéraire du l'J juin 1870.

« SAINTK-BEUVE (.HRONIQUEUR.

Ce sont ces Chroniques que nous allons publier an leur conservant ou plutôt en leur rendant toute leur vivacité originale et de premier jet. Écrites au courant de la })lume, sous l'impression soudaine et spontanée qui leur a donné à la lois vie et forme,

ces Chroniques étaient envoyées, à l'état de brouillons de la phis fine écriture et tout couverts de surcharges, à M. Juste Olivier, directeur de la Revue Suisse, qui les arrangeait ensuite selon les convenances de sa Revue.

Sainte-Beuve n'avait d'autre souci en les écrivant ■que de garder l'anonyme. Il avait pris feu tout d'abord à l'idée de faire cette chronique : l'idée lui en était même venue à lui le premier, mais à la condition de conserver le plus strict incognito. U voulait par là se ménager une plus grande li))crté de jugement et de pensée. Le directeur de la Revue Suisse avait tous droits de retouches et de repentirs sur ces envois ; il modifiait à son gré ; il y était même souvent excité par Sainte-Beuve, qui presque toujours, à côté de passages un peu vifs, avait soin d'écrire en marge : « Ceci pour vous seul, j>our que vous soyez averti. » Le passage disparaissait ou était maintenu selon que M. Olivier le jugeait à propos : on avait d'avance l'approbation de fauteur.

Quand une série «le faits concordants se présentait, Sainte-Beuve, en parfait chroniqueur, multipliait ses lettres, et ne perdait pas une occasion d'é-

crire. Jamais il ne s'appliqua tant qu'en ces années la devise du peintre antique, qui est devenue tout k fait, de nos jours, celle des nouvellistes et des correspondants des journaux français à l'étranger : Nulla (lies sine linea. M. Olivier avait ensuite à coordonner les nombreux éléments que chaque courrier lui apportait : il les fondait en un travail d'ensemble, dans lequel il faisait entrer aussi les matériaux qu'il recevait d'autres personnes et ceux qu'il y ajoutait de son propre fonds. Aussi est-il impossible de

distinguer dans la Chronique imprimée de la Revue Suisse la paît qui revient à chaque collaborateur anonyme, et nous n'aurions jamais entrepris cette publication sans les textes autographes de Sainte-Beuve, dont nous nous sommes uniquement servi. C'est donc une œuvre nouvelle et à beaucoup d'égards inédile que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs. Nous avons laissé autant que possible ces Chroniques dans leur état primitif, c'est-à-dire que nous les avons maintenues dans leur clialeur et leur sincérité premières d'eauxfortes avant la lettre. Quelques suppressions, pourtant, ont été indispensables çà et là, et nous avons dû aussi rapprocher certains fragments épars qui se trouvaient trop disjoints.

Dans ses dernières années, Sainte-Beuve ne faisait plus mystère de sa collaboration à la Revue de Lausanne. Il en parlait quelquefois à l'un de ses an-

<;iens secrétaires, M. Pons, comme d'un temps qui marquait dans sa critique, et dans lequel il avait mis aussi tout son aiguillon, ainsi qu'il l'a dit ailleurs de ses Poésies. « En France, ajoutait-il, on n'a que ma critique écrite de ce temps-là, c'est-àdire celle dans laquelle je ne pouvais dire tout ce que je pensais sur les productions littéraires du moment. Un ciitique est toujours tenu à de certaines réserves, quand il parle de gens qu'il connaît, — avec lesquels il peut se rencontrer tous les jours dans le monde; il y a des convenances obligées. Et puis, en certains cas, à l'égard dès œuvres retentissantes qui font époque et révolution — ou du moins beaucoup de bruit (comme chaque jour en voyait naître alors), la critique était encore tenue à de plus grandes réserves par les journaux eux-mêmes qui n'admettaient pas (ju'on s'exprimât en public en toute liberté sur ces fjrands su-

jets littéraires. Cela a toujours été un peu ainsi : la presse littéraire n'est pas du tout libre en France; il s'est Ibrmé de tout temps des coalitions de journaux au prolit de telles ou telles coteries. (7est pour cela que j'aimais mieux envoyer ma ciitique parlée en Suisse '. »

1. On'ne saurait mieux interpréter sa pensée qu'il ne Ta fuit luimême dans ce volume, p. I(i6 : « Il est, dit-il (décembre I843i. une douzaine d'iionuiies eu France qu'on ne juge plus, mais qu'on loue ou qu'on attaque. Leurs amis les célèbrent sur tous les tons, leurs ennemis les injurient au besoin. Nous làoiions d'en])arler comme il est permis au dehors et le dos tourné, sans faux respect

SAINTE-BEUVE CH ROMij LEUR. v

C'est dans un sentiment analogue qu'il alla un jour écrire à Liège le livre sur Chateaubriand et son groupe tittéraire sous Vempire. Il s'expatria pour voir de plus loin et être plus libre. Il nous le dit dans une note que nous relevons sur un de ces cahiers où il écrivait toutes ses pensées :

((Major e loiifiiuqno reverentia. Cela est vrai tant qu'on n'a pas vu les hommes; mais si on les a vus une lois de près, on est bien mieux de loin pour les juger, pour en parler sans superstition, et sans se faire l'écho de l'opinion. — Pour les jugements littéraires j'ai pensé dès longtemps qu'on ne les aurait tout à fait libres et indépendants sur les hommes de France, qu'en étant à la lïonlière, à Genève, à Bruxelles, — à Liège. »

C'était aussi l'opinion de Voltaire et, avant lui, comme on va le voir, celle d'un esprit de la même famille, Bayle , l'illustre réfugié

protestant du xvir siècle, avec lequel Sainte-Beuve avait tant d'affinité '.

comme sans amerlumc, selon roccasion, selon même le caïuice et riiumeur. Il n'y a de critique vive et vraie qu'à ce prix. »

1. Un témoignage, non suspect d'hérésie en faveur de la critique littéraire, est celui du vertueux Malesherbes, qui s'exprimait ainsi à ce sujet, du temps qu'il était Directeur de la Libraiiie : « Presque tous ceux qui ont joué un rôle dans les affaires puMiques n'aiment point à voir écrire sur la jinlitique, le commerce, la législation. Les gens de Lettres pensent de même sur la critique littéraire; ils n'osent pas proposer de la i)roscrire entièrement, mais leur délicatesse sur cet art'cie est si grande, que, si l'on y avait tout l'égard qu'ils dé-

VI SAINTE-BEUVE CHRONIQUEUR

En \864f, la publication du Journal de Mathieu Marais, — un ancêtre, en Chronique littéraire, du temps de Louis XIV, l'ami de Boileau, le correspondant de Bayle, alors en Hollande, — fut pour Sainte-Beuve l'occasion d'expliquer l'idée qu'il avait eue autrefois d'entretenir avec M. Olivier une Correspondance de la nature de celle que nous publions. Dans ses articles sur Mathieu Marais {Nouveaux Lundis, tome IX), il cite une lettre de Bayle, remerciant son correspondant parisien de le mettre si constamment au courant des affaires littéraires de_ Paris : après quoi, le philosophe conseille à son ami d'avoir en Hollande ce que Sainte-Beuve appellera tout à l'heure un autre lui-mcine, — c'est-à-dire

un ami sur et fidèle interprète de sa pensée, — à qui il adressera les

sirent, on réiluiiait la ciitiiiuc à rien. » — Il paraît que les auteurs du temps de Maleslierbes avaient recours à la censure, quand ils voulaient se venger d'un critique. De nos jours, on se contente de lui adresser d'aimables épithètes. Je ne sais (jucl journal traitait dernièrement de crétin (on hésite à le répéter) l'un des maîtres de la critique moderne. Entre autres aménités littéraires de ce genre, Balzac a mis à la mode celle d'impuissant, u Ce dernier trait, dit Sainte-Beuve, (tel que M. de Balzac l'emploie) peut être vrai d'un artiste sculpteur ou peintre qui, au lieu de se mettre à l'œuvre, passe son temps à disserter et à raisonner; mais, dans l'ordre de la pensée, cette parole du romancier, qui revient souvent sons la plume de toute une école de jeunes littérateurs, est à la l'ois ije leur en demande bien pardon) une injustice et une erreur. Pourtant, connue il est toujours très-délicat de démontrer aux gens connue (luoi l'on est ou l'on n'est pas impuissant, passons. » [Causeries du Lundi, tome II, article sur Daliuc.)

SAINTE-BEUVE CHRONIQUEUR. vu

éléments d'un Journal, publié par les soins de cet ami, de ce fîdus Achates. Somme toute, c'est une gazette de Hollande que Bayle conseillait à Mathieu Marais :

« J'ai eiisouvent, je Tavoue, ajoute Sainte-Beuve, une idée analogue. A mon retour de la Suisse française où j'avais gardé des amis, vers 18-iO, je concevais un parfait journal littéraire dont il y aurait eu un rédacteur double, l'un à Paris pour tout savoir, l'autre à Lausanne ou à Xeuchâtel pour tout dire, — j'entends tout ce cpii se peut dire honnêtement et avec convenance. Mais

ces convenances varient et s'élargissent vite en raison même des distances. On peut, avec probité et sans manquer à rien de ce qu'on doit, liicn voir à Paris sur les auteurs et sur les livres nouveaux ce qu'on ne peut imprimer à Paris même h bout portant, et ce qui, à quinze jours de là, s'imprimera sans inconvénient, sans inconvenance, dans la Suisse française. Je l'ai éprouvé durantles années dontje parle (i813-18i5). J'avais en ces pays un ami, un de ceux de qui l'on peut dire qu'ils sont unanimes avec nous, un autre moi-même, M. Juste Olivier', et nous nous sommes donné le plaisir de dire pendant deux ou trois ans des choses justes et vraies sur le courant des productions et des ftiits littéraires. On le peut, on le

I. M. Olivier est mort tout réceninieiit à Gciii-vo, le 7 janvier

pouvait alors sans être troublé, ni même soupçonné el reconnu. J'excepte la politique; mais, pour la littérature, Paris ne s'inquiète que de ce qui s'imprime à Paris. »

En écrivant celte page, Sainte-Beuve traçait d'avance le devoir qui nous incombe aujourd'hui, celui de rechercher ces Chroniques littéraires et de les publier. Nous n'y voyons pas plus d'inconvénient en France à cette heure, qu'il n'y en avait, du vivant de l'auteur, à quinze jours d'intervalle, dans la Suisse française. Les intérêts ont changé, la plupart des hommes sont morts ou ont changé aussi. Tant de batailles, tant de victoires éclatantes, remportées depuis, ont rendu, de' leur propre aveu, les plus illustres contemporains encore debout invulnérables aux petites piqûres. Ce livre peut donc s'imprimer sous les yeux de tous sans danger pour les amours-propres les plus chatouilleux. C'est bien

le moins d'ailleurs qu'il y ait prescription, au bout de trente ans, pour l'histoire littéraire'.

Jules Trourat.

1. Los notes au bn.s des pages sont de Sainte-Reuve, à l'exception (bien entoniln) de celles auxquelles réiliteur a mis une uienlion spé ialf pour avertir qu'cllfs étaient de lui.

CHRONIOUES PARISIENNES

Ce IS fcviicr lSi3.

.1 M S rilASPA N il s E T D A 11 V A X 11 S, I ' A K LAME N N A I S . — l'IIEUHE ET MADEMOISELLE UACIIEL. — LES JÉSUITES.

J'ai sous les yeux le livre de Lamennais inlilufé : Les AmschmpaniU et les Darvanih : ce sont les bons et les mauvais Génies qui se livrent la guerre en ce bas monde sous le regard d'Ormuzd et d'Ahriman, les deux puissances rivales. C'est une satire de la société actuelle et du gouvernement, entrelardée d'Hymnes mystiques sur le bonheur du passe et de l'avenir. Les hymnes sont dans la bouche et sous la plume des bons Génies et font intermède à la correspondance très-suivie des mauvais. Il y a certes du talent, mais quel usage! l'injure y déborde ; elle est crasseuse; rien n'égale, en fait de bile et de (iel, les porlrails tracés de nos institutions et des

hommes éminents qui les pratiquent et les honorent. La Chambre des pairs est traitée comme un charnier, comme un cimetière : le mot y est. L'auteur paraît ne pas se douter que luimême touche à la vieillesse, et que l'injure tirée des années et des rides va se poser à lui-même sur sou Iront. Il ne parle que de ca-

davres, mais lui-même, ce me semble, n'est pas une rose. Quant à la Cliambre des députés, les portraits sont j)ersonnels et odieux. Quand M. Guizot serait à la lois Marat, Hébert, CoUot d'Herbois, Coulhon et Billaud-Yarcnnes, on ne le peindrait pas autrement. Thicrs est un singe, et le reste à l'avenant : Souit, Cousin, Dupin. I)uchâtel, Barthe, Salvaudy, tous y passent avec des mots plus ou moins infamants. Les Philippiques de La Grange-Chancel et les fameux couplets qui firent bannir Jean-Baptiste Rousseau sont à l'eau de rose auprès de cela. L'auteur ne ménage personne, il parle des Sainls- Simoniens et des Révélateurs comme des députés; il les peint noirs et odieux, mais il en rit davantage, Leroux y est bafoué comme un fou, — Que veut donc cet homme? En un endroit, il parle des quatre religions principales qui s'en vont : I" celle de la Chine; '1" celle de l'Inde,])ralimanisme et bouddhisme; o" celle de Mahomet; 4" enfin le christianisme qui vaut mieux, mais dont la vérité en sa porlion relative a fait son temps. Il oublie ce qu'il a été, lui prêtre, et parle comme ferait Voltaire ou Jean-Jacques. Quant à son avenir et à ses peintures idylliques' de bonheur champêtre, de pureté

1. Car, notez-le, d'un cùlé tmU le mal, les mois de hrutex, de cadavres, à chaque jias; el de raiilre des inejj'ahles extases, des lelieilcs hUaiissables. liicii du vrai — tout cru. Aucune nuance.

virc^inale, de mariage inviolable (car il soutient le mariage), de propriété partagée à tous et toutefois respectée (car il a l'air de vouloir la propriété contre les phalanstériens, comme il veut la famille), on ne sait à quoi cela aboutirait. Le pins clair, c'est rpi'il a pour toute nouveauté le déisme du Vicaire saroynrd. C'était bien la peine de faire tant de fracas et de prendre les clioses par un si grand tour et de tant tonner contre la philosophie éclec-

tique, laquelle, au pis, n'est qu'un déisme et spiritualisme de cette sorte. — Quant au talent lui-mèiue, il y en a certes, mais moins que ne croient les bonnes gens qui ont oublié Uaynal, et ({ui ne savent pas qu'il n'est pas très-difficile avec une certaine énergie de plume de faire de ces peintures (jui sont partout, en leur rendant (juelque puissance d'ensemble. En fait de couleurs, Lamennais a bien du commun. S'il y avait un Gradus en français comme ceux de Noél, à chacun des substantifs on trouverait accolée l'épithète et la périphrase qu'emploie volontiers ce Jean-Jacques de seconde et troisième main. C'est souvent,])ien souvent, de la mauvaise prose j)oélique déclamatoire, sans nuance aucune. Mais à voir comme des gens réputés d'esprit et mémede goût y sont pris, je désespère de la finesse de l'art et je rentre plus que jamais dans ma coque pour n'en plussorlir. Ilfautde grosses voix aux hommes assemblés. Ici pourtant Lamennais par l'injure a dépassé le but, et lui-même, ce me semble, à force de manier et île verser le poison, il a llélri son ànie; il en accuse les secrètes noirceurs. Il est (bu, un ne peut dire (jue cela de plus dou^. — Il est, dit La Uocliefoucauld,une certaine activité qui augmente

CM vieillissant, laquelle n'est pas éloignée de la folie. Il me remet en mémoire ce beau vers de madame Yalmore :

Si l'anioiir a ses pleurs, lu luiiiie a ses touniitints !

Lui qui, à chaque pai;e, trouve les hommes actuels, la société actuelle, si sliipides, si atroces, si Infâmes, si abnilis (telles sont ses aménités), comment peut-il s'imaginer qu'à l'instant, rien qu'en détruisant un gouvernement, on va avoir une humanité douce, bénigne, éclairée, vertueuse et sage? A-l-il doue dans son

cornet une nouvelle graine à semer comme il jette le sable pour faire sécher son écriture? On s'y perd: — - pétulance, étourderie, entraînement d'une verve plus forte que l'homme, d'un cheval plus fort que son cavalier; impossibilité de se contenir, oui, une véritable incoittinence de pensée, c'est-à-dire une vraie faiblesse sous ces aspects de violence!

Le portrait de Louis-Philippe a été supprimé (c'est trop scabreux), mais ses ministres responsables l'ont payé double.

Je crains pourtant, dans tout ce (jui précède, de n'être pas assez juste. On me dit qu'il y a vers la fin d'assez beaux et assez touchants chapitres. C'est par acquit de conscience que j'ajoute ceci.

— On |iourrait, somme tonte, présenter ainsi la critique du livre de Lamennais. C'est un livre où les bons (iénies disent tout le bien et les méclianls Génies, tout le mal. Kh bien, en lui appliquant sa propre mesure, un mauvais Cénie, un Dan and (ce serait moi), dirait ce que

cuit UNI (jrtS l'AHlSIKNNKS. .">

j'ai dit plus ou moins. Mais un bon Génio, un Amsrhaspand, aurait de quoi répondre :

« A travers ce manque de goût et cos torrents d'invectives, il y a des restes de candeur, une sincérité inconteslahle bien que si muable en sa rapidité ; l'amour de l'humanité, de ce que l'auteur croit tel, y compense à ses yeux la haine pour quelques individus; la fibre humaine vibre en certains endroits sous une touche don.t très-peu sont capables. Ce cœur de soixante ans a de folles ardeurs, mais des ardeurs que les cœurs de vingt ans n'ont plus. Sa plume n'a jamais été plus ferme, bien que dans les Affaires de

Rome elle se soit montrée plus légère. Son style trop uniforme a un éclat que les pages de V Indifférence ne surpassaient guère, et qui ne trahit pas la vieillesse d'un talent depuis si longtemps guerroyant. Enfin dans ce petit homme qui jette dans le goufre de Décius sa personne autant qu'il peut, du moins sa vie, son passé, sa considération, ses amitiés, tout ce qui lie et enchaîne les hommes, — qui retrousse ses manches et descend bras nus pour faire l'athlète comme au premier soleil du comi)at, — on peut voir un insulleur, mais un insultcur héroïque, un Sparlacns qui a un peu trop la fièvre, mais <à ([ui ses airs de moine et sa vieille soutane n'ont pas ôlé toute verdeur, je n'ose dire grandeur. »

Voilà ce (}ue dirait un bon dénie, un Amsckaspand.

— Quant à Phèdre, elle a complètement réussi... .le n'ai pas vu encore mademoiselle Rachel dans ce rùle : mais tout ce qui me revient prouve que si elle n'a pas rendu la Phèdre yrecque que personne ne connaît ici.

elle a compris admirablement la Plicdre française, la Phèdre chréiienne, celle de Boileau et d'Arnauld,

... la douleur vertueuso De Phèdre, malgré soi, perfide, i^cesllleus^

Elle l'a faite même plus jeune fdle et plus timide encore en commençant; mais bientôt la passion éclate. Elle dit le mot charmant, une tèle charmante... jetine, charmant, etc., de manière, il paraît, à faire frémir Taudiloire de tendresse. Elle a profité.

— J'ai sons les yeux un agréable chapitre du siècle de Louis XIV. C'est une brochure imprimée, mais qui se donne et ne se

vend pas, intitulée Sainl-Cijr, par le duc de Noailles, un des membres distingués de la pairie et qui est fort de la société de madame Récamier. Descendant de madame deMaintenon par alliance, il a pensé avec raison qu'il y avait un grand travail à faire sur les lettres de sa grand'tante, car il manque sur elle ce qu'on a fait sur madame de Sévigué, et il n'existe pas de bonne édition ni de complète. M. de Noailles prépare donc lentement ce travail auquel il mettra un volume ou plus d'introduction, de biographie et d'histoire. En attendant il a détaché et fait imprimer tout ce qui concerne la fondation, l'histoire et l'inlérieur de Saint-Cyr, maison d'éducation pour les pauvres demoiselles nobles, qui fut créée quand Port-Royal se mourait et (pii ne fut détruite ({u'àla Révolution. C'est simplement et gravement écrit, avec le goût séant à ce noble sujet ; une très-agréable lecture de quelques heures, et destinée à un légitime succès de société, en un temps où tout ce qui tient au

grand siècle est si curieusement recherclu'". Il y a u:; vrai regain do Louis XIV. — Ou a dans cette brochur-; tous les détails sur les représentations d'Esthcr et d'Alhalie, quelques-uns de nouveaux, quelques petits billets inédits de Louis XIV. La sœur de Bonaparte, Élisa (madame Bacciochi, depuis grande-duchesse de Lucques), était élève de Saint-Cyr lors de la destruction; on a la lettre par laquelle son frère la réclame et en même temps demande à la municipalité de Versailles les frais de route pour elle jusqu'à xVjacciu. Cette lettre, sans un mot de français, vient bien après les billets de Louis XIV. Saint-Cyr ne fut détruit qu'après que les dames eurent pu encore chanter un De Piofandis le jour de l'exécution de Louis XVI. Une des vieilles, la plus ancienne,

avait vu autrefois Louis XIV. On a ainsi dans la fortune et la destinée d'un simple couvent-pensionnat de quoi rêver sur les empires.

— Quoi encore? — Le combat contre le ministère se milonne sourdement sur la question dos fonds secrets. M. Guizot paraît moins solide qu'il y a un mois. Mais lui ne doute pas du succès, et l'horizon est peut-être plus gros de brouillards que de tonnerres. Dans tous les cas, il y aurait moins de quoi ([ue jamais.

— Parmi les journaux religieux assez on vogue dans un certain monde, j'ai omis de vous citer Viniun callio- /?7»é', journal .rédigé par les Jésuites, par eux positivement. Les Jésuites, il faut le savoir, n'ont Jamais quitté Paris. Après la révolution de Juillet, il se sont tenus cois et sages dans uiu; maison de la rue du Regard, ayant une très-belle bibliothèque et étudiant. Mais depuis

trois ans environ, l'audace leur est venue comme à beaucoup (le gens en soutane; ils ont fait un établissement plus considérable et publient ce journal qui a des journaux correspondants dans d'autres pays (par exemple un à Naples, probablement aussi en Allemagne). Le Père Ravignan, un de nos meilleurs, et même notre meilleur prédicateur, est jésuite. Il a été dans sa jeunesse magistrat. Les Jésuites donc ne sont pas sans quelque revenez-y. On verra dans la prochaine Revue des Deux Mon^ des un article de M. Libri là-dessus.

Nos catholiques sont comme des gens qui font remeubler à neuf leur salon au premier étage; mais ce n'est pas du tapissier qu'on aurait besoin, c'est du ma(,'on, pour réparer le rez-de-

chaussée dont les murs croulent. — Ils n'ont ni le peuple, ni la classe moyenne.

JI

Co 22 mais iSi:!.

LES nvnr.nAVEs, pap, victop. iiur.o. — jvt>itij, par madame Emile DE (.IRAUDIN. — MADEM01SEF.LE RACHEL — LAMARTINE ET TOISS.; I XT 1.0 V Y E IITV H E, ETC.

Il n'y a rion d(> nouveau ici depuis wwc quinzaine : on vil lilléraireinenl dans les salons sur ce méchant livre de Lamonfiais, et sur ce joli chapitre de Saint-Cyr.

Vous pourrez proliter, pour l'article sur \q?, Amachaspuuds, ou, comme on dit, les chenapaiu de Lamennais, de l'article des Débats du 1"" mars, lequel article est de M. Cuvillicr-Fleury.

On attend palit-niment les liiinjntves, vi puis Judith. Mademoiselle lîacliel a récilé chez elle, à l'un de ses jeudis soirs, une scène ou même un acte île Judith qui a réussi, et un de Bérénice qui a paru moins satisfaire. — Ne mettez jamais trop d'épigrammos contre madame de Girardin, je vous en prie; car je ne v(>ux pas paraître un traître à ses sourires.

— La polilifpie a recommencé d'hier sur les fonds se-

lu cimo.Mni'-s rAiiis;E>i-NEs.

crcts, c'est un dt"bat très-altendu ot qui pruinol d'ôlre décisif. M. Guizota eu hier un premier éloquent succès, et tout annonce la réussite du ministère.

Il vient d'en obtenir un second, le 2, celui-ci encore plus Cloquent contre M. de Lamartine qui est en veine de désastres.

Dans la Revue des Deux Mondes du 1" mars, il y a une chronique où Uossi, nai^eanl entre deux ou trois eaux, et ne voulant guère parler de choses d'ici, a très-bien parlé, ce me semble, de Genève et de la Suisse.

Les lettres (anonymes) d'un député sur la question ministérielle, dans la Revue, sont de M. Vivien, ancien ministre du 1" mars.

— Il y a, dans ce même numéro, des vers de Lamartine', quelques-uns assez beaux et le tout en somme assez mauvais pourtant. Une faute de français énoiMue pour un académicien :

Martyres dans le ciel ou libres sur la terre ; - pour mai-lyrs.

Il y a des bévues analomifiues dans ce même morceau de Lamartine : on reconnaît en effet très-bien un squelette de iu"'gre d'avec un sipiclelle de blanc. Il y a bien d'autres différences (pie la peau : l'ani^le facial, etc.

— Il vient de paraître des Mémoires du maréchal de La Force du temps de la Ligue, de Henri IV et de Louis XIII, qui contiennent, dit-on, beaucoup de choses inédites, lettres de Henri IV et autres; enfin c'est un supplément

1. I.p (liscoiiis (lo Tdiissainl I.uiivortmo aux noirs de Saiiil-Domiiii'uc.

ClinOMQUES l'ARISIENNES. H

ulilc aux Mémoires de ce temps. L'édileur est le maninis lie La Grange, dt-puté de la nuance et du corléjxe de Lamartine et allié

par sa femme aux Caumont tic La Force.

r.e vondrcili 10 ni.irs \HV.\.

ES- nvnnn.\ ves

Jo n'ai pas vu les Biirgrnres, donnés mardi dcrnior. La salle était pleine d'avance et d'amis, in spectateur (ou qui voulait Télre, et qui n'a pu obtenir de billet à la porte) a l'ail incontinent un procès à la (lomédie française. Ces incidenls burlesciues amusent à côté de ces i;rands vers. Il parait bien (]uc c'est beau, mais suvluut solennel, écrit Janin : eu bon français ennuyeux. Ou écoutait, mais sans aucun plaisir. Ce même -lanin, quia loué par lu-cessilé dans les Débiih, disait tout haut en plein loyer à qui voulait l'entendi'e : « Si j'étais ui'nistre de l'intérieur, je donnerais la croix d'honneur à celui (pii silllerail le premier ». Il y aurait eu quelque conraiie eu eflet.

Cela peint nus uKiMirs litléiaires. H y a {\v\\\ liisi' iie.'i

Clir.OMiH'KS l> Ainsi EN NES. 13

littéraires : rune écrite et Taiitre parlée. Celle-ci csl la vraie.

Dans le journal le Globe, (Iranier de Cassa.iinac a loué k tour de bras et a cité.

La carrière poétique de Victor Hugo a été toute une ré^volution. (îranier de Cassagnac s'en est fait finalemont le Robespierre ; je me flatte de n'en avoir été que le Yergniaud. Hernani, c'a été pour moi la fin de l'Assemblée législative.

Au reste, à la façon plus modérée dont on parle de Hugo, et aussi à la façon moins grotesque qu'il a mêlée à ses grands vers de vieillards, on peut déjà s'apercevoir qu'il est d'un Corps (l'Académie); on se respecte mutuellement.

Ce 29 ninrs I.Si3.

Les Burejrares n'ont réellement pas réussi : ce n'est pas un succès malgré les bulletins. Trois Ibis la salle a été pleine d'amis; la quatrième ou la cinquième fois le pidilic a lant sifflé vers la fin qu'on a fait baisser la toile. Depuis ce temps les représentations sont toujours plus ou moins orageuses. Les journaux acquis à Hugo... disent que ce fait est iniiiinlifialilc et (ju'il y a je ne sais qiu'lle cabale. Rien de plus aisé à qualifier. On siffle : Hugo ne veut pas du mol, et dit devant les acteurs : « 'in troul)lc

Il CHIIOMQI'KS l'ARISlEN.NES.

m.a pièce. » Les acteurs, qui sont malins, disent depuis ce jour troubler au Vicn de siffler. Il faut espérer (pie Judith (ou toute autre pièce) réussira, qu'elle ne sera pas troublée. Ce mot est curieux venant de l'école du mot propre. — Magnin a fait une lourde école en louant dans la Revue, et en osant comparer b. Eschyle!! Au reste, Eschyle était le mot d'ordre...

... Je lis les Bu/gravcs. La lecture leur est plus favorahle que la représentation : c'est exagéré, et à la scène les acteurs exagèrent encore, ce qui passe tout. A la lecture, les grandes choses reparaissent et le tendu accable moins, quand il n'est pas là devant vous en chair et eu os.

La Préface, comme foules les Préfaces de Ilugo, surpasse la pièce : les pi-cmières pages sur l'antique Thessalie mythologique

sont pleines de talent. Il est vrai que ce n'est pas là la Thessalie, celle de Tempe et des fraîches vallées K Hugo voit gros, il voit noir (dans liuy Blas il voyait rouge). Mais cela a de la grandeur, et lui seul, après Chateaubriand, peut écrire ces pages.

La comparaison des barons du Rhin et des Titans, et le rôle de Frédéric Parberousse assimilé à celui (ie Jupiter, — c'est de l'histoire à vue d'aigle, à vue de vautour.

Et l'ordre teutoni(pie qu'il dil mort ou dégénéré et (pu

i. Ceux qui oui vu i;i Tliossalio Irouveut étouuant i|u"il y ait uiis pèl(!-mêle les Océankles, la femme-haleine, près du Piiide, eu pleine terre. Il n'y parle pas des Ceulaurcs, le p;rand fait niylliologiquo local. Il a décrété une Tiicssaiic con'iuie il décrète toutes ciiose.* à son usage.

alors, me (1i(-on, n'était pas né: — vérifiez, historiens! Les bords du Rhin ne sont pas si grandioses, si foudroyés, la Thessalic n'est pas si noire qu'il la fait, de même que Notre-Dame n'est pas si énorme, mais plus élégante, comme on peut le voir du parvis. Mais encore une fois il a l'œil ainsi fait.

Ce 2 avril ISIJ.

LAMARTINE. — PONSARD. — LECTURE DE iVriil^rE CHEZ BOCAGE, ETC.

La politique est retombée au calme plat. Les seuls petits événements, ridicules pour les salons, mais qui ont delà portée au dehors, au moins comme symptômes, ce sont les brochures qui ccloseut autour de M. de Lamartine : il a ses publicistes à lui, qui

le démontrent à la foule (comme nous-môme l'avons démontré poëtc il y a quinze ans); on le démontre réformateur et politique, philosophe, — révélateur. Vn de ses amis et voisins de campagne, M. Dargaud, a écrit un petit opuscule de quelques feuillets: Nouvelle plidsc piifleunnilaire, c'est le titre. « M. de Lamartine, dit-il, c'est Fcnt'Jon niuiiis Wmlorité^, Rousseau moins le sopliisme, iMirabeau moins V insurrection. »

Un M. Chapuys-Monllaville, de la ("liambre des dépu-

1. Lamartine se dit Itii-nn'me le fils de F('iii'loii et de madame do Slaël. Il semldi^ inTil y l'tiit !iii'si|irils l'ont i-réé.

tés, de la gauche, vient de faire une autre brochure panégyrique explicative de M. de Lamartine, avec images, gravures, illustrations. C'est ridicule; oui, mais M. Rossi, dans la chronique dernière de la Revue des Deux Mondes, a raison de dire que Lamartine grandit au dehors. Est-ce que c'est le sens commun qui prévaut toujours en ce monde? — Lamartine est une comète' : il a certes une queue brillante et immense : mais a-t-il un noyau?

Le salon de Lamartine est la plus singulière bigarrure, la banalité la plus variée et la plus imprévue: tous y sont ou y peuvent êlro. Madame de Girardin lui disait spirituellement : « Vous êtes le La Fayette de l'intelligence. » — Il donne l'accolade à tout ce qui est censé penser ou rêver.

— On parle beaucoup d'une tragédie de Lucrèce (Lucrèce et Tarquin) qui doit être donnée à l'Odéon. Elle est le coup d'essai d'un jeune lionune du Midi, M. Ponsard, et on lui a l'ait tout d'abord une réputation d'être du Corneille retrouvé, du Romain

pur et primitif. (Domi mansil, lanani fecit, épitaphe de la dame romaine primitive.) On a lu l'autre soir la pièce chez l'acteur Rocage : il avait invité force notabilités, et l'on a paru content, surtout du cinquième acte.

Frédéric Soulié, qui était présent, a dit : « Ce n est pas delà rocamboli'.)> — Théophile Gautier a répondu à 15ocage, qui lui demandait son sentiment : « Je n'ai pas

I. 11 (•luit Iti'aiicoiiii iiiioliiiii (l'uni! conii'le eu co nioineiU-l.'i. (Nnlc (le réditt'iir.)

18 ciir.oNiorES parisiennes.

dorini. >> — Le sculpteur Auguste Préault, qui assistait aussi à cette lecture, a résumé son opinion de la manière suivante : « S'il y avait des prix de Rome pour la tragédie, l'auteur partirait domain pour la Ville éternelle. »

Ce i:> avril 1813

JI.'Dirri. PAU MADAME DE GIRARDIN. — LA LrcnEri- DE l'ONSAUD. — LE PÈIIE DE lîAYIGNAN, ETC.

Nous allons avoir doux pirccs nouvelles : Judilh aux Français et Lucrèce à l'Odéon.

J'ai entendu un acte de la première et toute la seconde.

Le vendredi 7 avril, le soir, chez madame Récamior. mademoiselle Racliel a récité : I" quelques scènes de Bcrénke: 2" le premier acte presque entier de Jndilh; — Bérénice assez bien, mais pour Judith, succès complet d'actrice et d'acteur.

Madame de Girardin, un peu pâle et plus émue qu'à elle n'appartient, donnait la répli(iue. On s'est épanoui à ces nobles vers éloquemmcnt récités : évidemment on relevait des Burgrnves. — « C'est une rentrée dans la langue française, » disait M. de Barante. — « Quelle noble trilogie de femmes! ;> s'écriaitun autre:— Judith, madame de Girardin et mademoiselle Rachel!

Je signale toute la réaction, sans la partager. An théâtre il faudra décompter un peu : mais la pièce n'a que trois actes; le premier est bien posé, ce rpii fera passer les deux autres.

— Pour Lucrèce, je l'ai entendue tout entière, mercredi matin, 1:2, chez madame d'Agoult. Bocage l'acteur lisait. L'auteur timide et provincial n'avait pas osé venir (c'est un M. Ponsard, de Vienne en Dauphiné, qui a dans les vingt-sept ans; sa pièce est faite depuis trois ans environ). Succès complet et vrai. Lamartine y était et ne cessait d'admirer : malgré sa banalité, ce (ju'il disait (j'étais près de lui) avait de la valeur. C'est un vrai poète qui se lève; celui qui a fait ces cinq actes pourra bien des choses. L'antique modestie des matrones romaines admirablement peinte en vers simples, fidèles, une grande et vraie connaissance de l'Antiquité; à tout moment d'heureuses réminiscences ou même des traductions, mais heureusement amenées à l'état de moyens dramati(|nes. Un vers puissant, facile, moderne sans tro|) déroger. Le rôle de Briilus très-grand (lellemenl, (pie c'est Brulits autant que Lucrèce (pi'ii fainliail intituler la pièce), coiH'U un peu en comi(pie et même en bouffon, comme on se figure que l'aurait pris v^liakspeare : d'ailleurs l'ensemble assez classique. Sextus Tarquin, espèce de don Juan romain-étrusque. Le récit si dramatique de Tite-Live a élé très-bien suivi et liéveioppé, ainsi qu'un

très-beau récit d'Ovide (Fasles, livre 11). L'auteur n'a manqué aucun des heureux motifs indiqués el les a développés avec un talent (pie Ions, je crois, saliieivuit. — Par malheur, la pièce sera mal jouée

CHRONIQUES PARISIENNES. i>[

à rOdt'on. Bocage fait Brutus, à la bonne heure! mais madame Dorval fait Lucrèce. « Je ne fais plus que les vertueuses,mu chère»), disait-elle l'autre jouràuneamieavec celte voix que vous savez. — Mais c'est moins la pièce en elle-même que l'avenir du talent qui compte désormais. — Après cela il faut parler de la semaine de Pâques. Décidément toutes les réactions sont complètes et triomphantes. La foule à Noire-Dame (dans toutes les églises, mais à Nolre-Daiiic particulièrement) était prodigieuse. M. de Ravignan prêchait trois fois par jour : à une heure pour les femmes du beau monde, le soir pour les hommes. D'autres fois et à d'autres heures pour les ouvriers. Il appropriait ses discours aux différentes classes; aux femmes du monde, il parlait en homme qui h; sait et qui en a été. On s'y pressait, on s'y foulait, on y pleurait. Je ne sais combien l'on comptera de communions pascales, mais je crois que le chiffre n'aura jamais monté si haut depuis cinquante ans. Le clergé est organisé, actif et zélé, la société indifférente, mais avide d'émotions et de quelque chose : personne ne lui olfre rien. La philosophie n'existe pas ou elle se proclame l'amie de la religion et de l'orthodoxie quand meute. Dans cet état, incertitude, curiosité, engouement, on se pousse dans un sens, et si l'on n'y prend garde, cela devient sérieux : rentraîncment suit. Les vieux peuples, comme les vieilles gens, sont tentés de revenir à h'uvs palenôlres et de n'en plus sortir. Se

ponrrait-il que la France finalement fût catholi(|ue comme Bénarès est hindoue, par impuissance d'être autre chose!

Ce lundi 17 ;i\ril I8i3.

UNE iMYSTIFlCATION D C .MKRY. — L AKT DUAMATiaUE CONTliMPORAlN, ETC.

Une bonne mystification ei poisson d'avril, comme on (lit. Hier, i(>, un journal {le Globe) a donné une prétendue scène de Lucrèce, cette tragédie dont on parle tant. Tout le monde de se jeter sur ce morceau, et le soir tous d'en parler à qui mieux mieux. Admiration complète : jamais on n'a fait de vers plus originaux, plus fermes, surtout pins purs, ajoutaient certains académiciens. Bref, c'est un tour (pie Méry leur a joué: impatienté d'entendre louer la pièce, il a dit : Je mis leur eu faire; et en provençal improvisateur, il a broché ce pastiche que nos connaisseurs ont pris au sérieux et ont (jobé sans une arête. Ils en doivent être un peu honteux ce matin.

Je viens de lire le fragment cité par le Globe: cela jone l'antique, mais à faux. Ce Méry n'a jamais fiil (pie dyi plaqué. La vraie Lucrèce est réellement belle.

Il vient (le paraître un volume de poésies : Itinéraire jioétique, par M. Victor de La Boulaye. C'est de l'école romanti(iue dont nous sommes, de 1828 à aujourd'hui; l'auteur, qui a fait le tour du monde en amateur et qui est un homme de près de ([uarante ans, est artiste dans le vrai sens ; il a médité et mûri ses différentes pièces et descriptions, y mêlant un sentiment moral, et les appropriant par le tour ou le sujet à quelque artiste du jour: VElna est dédié à Victor Hugo; Emile Deschamps a une pièce qui résume heureusement et savamment tout l'art poétique moderne.

Il y a un peu trop d'esclavage de forme. M. de Vigny a une pièce à lui dédiée : Contre la pente du siècle. En tète de chaciue morceau figure une épigraphe latine, hien attachée comme un beau clou d'or. Mais on est si à bout des beaux vers qu'il est plus que possible que ce recueil n'aura qu'un succès limité entre artistes et gens du métier. — Décidément l'Ecole finit; il faut en percer cVune autre :\e public ne se réveillera (ju'à (pielque nouveauté bien imprévue. J'espère toujours que ce sera du théâtre que ce coup viendra, et qu'au milieu de notre anarchie il sortira de par là un 18 brumaire littéraire. Le théâtre, ce côté le plus invoqué de l'art moderne, est celui aussi qui chez nous a le moins produit et a fait mentir toutes les espérances. Car que d'admirables et infructueux préparatifs depuis vingt ans ! Traductions des théâtres étrangers, analyses et explications critiques; essais et échantillons de drames écrits : Barricades, Etais de lilois, Clara Gazai, Soirées de Neuilly, drames de M. de Ilémusat, préfaces modernes, de Croniivell..., ci puis quoi? //(?r«am, puis rien. Un

lourd assommement. Dumas s'est gaspillé, de Yigny n'a jamais pu s'évertuer, Hugo s'est appesanti. — C'est par le théâtre qu'il reste tout à faire et à traduire enfin — devant un public blasé (pi'on réveillerait — les grandes idées courantes et remuées depuis cinquante ans. Oh ! si nous avions seulement notre Ducis ! Ejcuriarc aliquis I

Vl[

Gu -20 avril 18 i3.

REPUESENTATION DE LCCRECE ET DE JVDITH. ETC.

Lucrèce a réussi, et Judith assez peu, ou, si l'on aime mieux, Lucrèce a eu un succès franc, el Judilh un succès contesté. Lucrèce, jouée samedi dernier, a eu, je le répète, un vrai succès; la foule était accourue à cet Odéon désert. Les loges étaient des mieux occupées; ce parterre d'étudiants intelligents et tapageurs faisait diversion et ajoutait à l'intérêt du drame. C'était évidemment un parterre instruit, car aux moindres velléités de s'étonner ou de se scandaliser, la masse semblait répondre : Mais c'est ainsi dans Vliistoire, mais i(faut que cela soit ainsi. Le bachelier es lettres était là en majorité; il était chez soi. Le troisième et le quatrième acte ont paru parlois languir à la scène. C'est moins une bonne tragédie qu'une excellente et très-belle étude tragique. Madame Dorval a mal joué ; décidément ce rôle de Lucrèce était trop jeune et trop chaste. Docage lui-même, qui s'était

Irop identifié avec l'auteur et s'en était fait le patron, a joué comme l'aurait pu l'auteur lui-même, c'est-à-dire sans gouverner son sang-froid et sans retrouver celle raison que Brute n'a jamais perdue. Une actrice fort secondaire, une madame Ilallcy, a réussi inopinément dans le personnage voluptueux et passionné deTullie.

La seconde représentation de Lucrèce, de lundi, a été animée d'épisodes. Les étudiants, fiu'ieux de n'avoir pas été admis en assczgrand nombre à la première' , ou de ce (pi'on avait vendu sur la place des billets au-dessus du])rix, ont voulu faire rendre compte an directeur Lireux, La pièce, au milieu de ce bruit, a été plus d'une lieurc sans pouvoir commencer. Enfin on a proposé un armistice et de remettre la querelle après la pièce; mais l'armistice à peine conclu, voilà qu'entre la force armée qu'on avait man-

dée; nouveau tapage, nouvelle collision. Puis, la pièce jouée cl applaudie, l'orage du parterre a reconnnencé; ou demaiulait avec cris je ne sais quoi, je ne sais qui. Madame Dorval a paru et est venue saluer; mais ce n'était pas elle (]u'on demandait. Bocage est venu, mais ce n'était pas lui. Toujours tapage. On a poussé le pauvre auteur lui-même, M. Ponsard, à travers la scène, pour voir si ce n'était pas lui qu'on demandait, mais le parterre criait toujours tout en ajtplaudissant. Les acteurs à tout hasard ont alors paru en masse; mais il s'est trouvé ([ue ce (pi'on ilemaïulail était la se\ile madame Ilalley (Tullic), laquelle s'élail allée couclier aus-

l. Non j)its qu'il y ait eu ilos cijKnicurs (il n'y a pins ilc rl.uinrnrs à rOdcon), mais on avait nus prosiiuc tout le parlwrc eu stalles trî's-clicrcs.

sitôt après le troisième acte, où son rôle finit. Le parterre avait Irès-bien jugé qu'elle était la seule à rappeler. — Tout cela a fini à près de une heure du matin. — Grande fête dans tout le quartier.

Vonv Judith, c'est autre chose, on l'a jouée aux Français lundi. Il y avait force beau monde. C'est une tragédie du genre de GfNsmt', de madame Deshouliôres. Le premier acte a très-bien réussi ; mais au second acte, la froideur, les madrigaux d'Holopherne, d'IIolopberne (jaliinl et presque daineret, le bel esprit de cette Judilh-lorelte ont lassé. Le fcmx goût est pire que le mauvais goût. Un incident burlesque a prêté dès le début aux railleurs qui, au milieu des nombreux amis, ne manquaient pas : un chat gris en personne a paru on ne sait d'où sur la scène. Ce chata un peu interloqué mademoiselle Rachel, qui peut-être n'a pas aussi

bien joué qn'elle auroit fait d'ailleurs. Elail-ce un tour de cabale que ce chat? Etait-ce tout simplement le chat familier du théâtre qui n'avait pas assez mangé de souris ce jour-là, et qui en cherchait dans la tente d'Holopherne, ou plutôt au milieu des bouches affamées des Hébreux expulsés hors de la ville? car c'est dès le premier acte qu'il a paru. Ce chat parmi la famine de Bétiuilic : jugez des plaisanteries! il s'enfuyait comme s'il avait peur d'être mangé, d'être mis en civet. Bref, il y a eu rumeur à la fin de la pièce, et l'auteur n'a pas jugé à propos de se faire nommer. Somme toute, c'est un échec, une chute honnête.

La Presse donne ce matin :2i» le premier acte entier. Vous verrez s'il justifie le succès de cette soirée chez

«8 CHllONIQUES P A P, IS lENN ES.

madame Récamier; mais on aurait dû s'en tenir là. On va essayer de lutter : on retlonne Judith vendredi.

On est d'ailleurs en veine littéraire. La vente qui a lieu depuis lundi dans les appartements du Palais-Royal, et qui finit aujourd'hui mercredi au profit de la Guadeloupe etsousles auspices de larcine, amisen circulation dans la haute société un charmant recueil de nouvelles inédites, trois nouvelles, Marie-Madeleine, Une Vie heureuse et Résif/nalion, composées par une jeune femme du mond« ' pour elle seule et quehiues amis; mais la reine l'ayant su a désiré que ce fût imprimé à Tlmprimerie royale et vendu pour cette infortune extraordinaire : il a fallu obéir. C'est pur, délicat, poétique et tout à fait touchant, fort au-dessus de ce qu'on est convenu d'appeler distingué en pareil genre. Les trois cents exemplaires ont été épuisés le second jour : un vrai, louable et charmant succès.

De politique il new est plus (piestion ; la lui du raulage et celle du recrulemenl ont tort; quant à la loi des sucres, elle est complètement oubliée et fondue.

11 va paraître, le Voyage de M. de***; cela promet d'être curieux de révélations. L'auteur, homme d'esprit, corrompu, et qui jouit .à bon droit d'une très-mauvaise réputation tic mœurs, voyage bien; c'est ce qu'il fait de mieux. Il a visité dernièrement le lac de (lenève du côté de la Savoie, et il paraît vouloir s'y fixer... Assez triste cadeau pour le pays d'ailleurs : non loin du rocher où s'assit Saint-Preux, un sérail de Polonais et de Savoyards.

1 , M.iil.iiiii> (l'Ailiniivillo.

— On dit que les troisième et (jiialrième volumes de VEssai sur la formation du dogme catholique de la princesse Belgiojoso viennent de paraître : je no les ai pas vus encore.

— Le succès de Lucrèce change l'état des choses dramatiques ou du moins est un symptôme qui prouve hautement, en contradiction avec les théories de Hugo et des autres, que la faute des non-succès et des succès contestés n'est pas au public, mais aux auteurs. La carrière est toute grande ouverte à tout ce qui sera un peu bon, on ne l'a jamais mieux senti. Le pujjlic est, avant tout, bienveillant, avide et porté à tout ce qui l'intéressera; il vient de le prouver. Ce parlerre de l'Odéon, au moindre beau vers, frémissait comme un seul homme,

-comme une foret sous le sonnie.

YIII

Ce snmr.li -JO aviil 18i3.

COUSl>". — LVCRÈCE. — JiniTIT. — MADAME LOUISE COLET. — MADAME DE (llliAUDIN.

Le succès do Lucrèce redouble; les lètcs se monleiU. On s'arrache le jeune et modeste aulenr : les duchesses, M. Villemain et tutli. S'il résiste à reniraînenienf, il aura bonne tète, et il paraît qu'il l'a.

Jeudi dernier, 27, l'Académie franraise a donné le prix de poésie dont le sujet était VElogc on le)no)inmen(de Molière à un numéro oi qui est connu d'avance pour être de mailamc Louise t'olet, poiHe déjà une fois lauréat.

Cousin, le i;rand héraut littéraire depuis quelque temps, a proposé jeudi à l'Académie de décerner à l'auteur de Lucrèce le prix réservé à la meilleure tragédie, prix qui, depuis nombre d'années, était demeuré vacant, in parlihu^... ; mais le règlement s'oppose avec raison à ce qu'on enlève ainsi les choses d'emblée. Si on veut repruiluiic la proiiosilion. ce ne peut èlrc (pi'en janvier prochain.

ClInO^'IQL•ES PARISIENNES. :ii

On a redonné hievJudUh, qui, je crois, a élc mieux : madame de Girardin prend très-bravement et spirituellement ce demi-succès... Soyons juste, même en étant sévère : il y a de l)eau.v vers, n'est-ce pas? et comme témoii^nage de son talent poétique, madame de Girardin n'a peut-être rien donné de plus fort.

Je suis plus indulgent que l'aulre fois; c'est que je l'ai vue, elle, hier, et qu'elle est toujours belle et spirituelle. Et puis rien n'est plus singulier que d'entendre tous les ? gens du monde répéter à la file : «Ce n'est pas biblifjue, » comme s'ils n'avaient jamais rien fait que de lire la Bible.

— L'essentiel on criliiiue, c'est de bien marquer le temps. La pièce de Lucrèce est un temps:, c'est-à-dire qu'elle dénote qucbiue chose de bien tranché dans la disposition du public. Depuis quinze ans qu'après tant de promesses les faiseurs modernes sont à l'œuvre au théâtre, rien n'est sorti d'élevé et de sensé. On est las, on n'a plus- de préjugés classiques ou autres, on veut quelque chose, ou le prendra d'où qu'il vienne. Sera-ce une leçon pour les faiseurs? et y a-t-il de telles leçons? arrive-t-on jamais au théâtre par voie de perfectionnement? n'est-ce pas d'emblée, déprime saut, par le coche dtî llouen, par la patache du Rhône? Aux nouveaux venus la scène! les autres ont assez tâtonné. Si ce nouveau venu n'est pas M. Ponsard, ce sera quelque autre; mais il est indicpié.

— Magnin doit faire l'article dans la Revue du 1."); il est habile, instruit, prudent; et on l'a l'ovl serine. \\ est possible (lu'il traite tout cela à merveille. Possible aussi (pi'il

laisse tout dans renlre-doux et fasse une rlironicjiu' à la Piossi.

Les feuillelons de Ihéàlre du A7///0)jr//, très-remarqiiés depuis quelque temps, sont de M. Uolle, qui les fait depuis quatorze ans; mais toute la critique d'alentour ayant baissé, il reste seul. C'est un honnête homme; Il est le fils d'un Ilolle ancien bibliothécaire de la grande Bibliothèque royale et savant mylhoi:raphe.

Ce 30 avril 18i3.

CAUSES DU SUCCÈS DE LVCnÉCE.

... Depuis treize ans que l'Ecole dite romanlique est à l'œuvre au théâtre et n'en est plus aux Préfaces, elle a de moins en moins réussi : de là réaction. Mademoiselle Racliel a été un grand fait,

son avènement a été un de ces loups dont jo vous parlais dans ma dernière (•lironi(|ue; eu effet, las de tous ces efforts prétenlieux, l)esanls, ou de ces licences immorales, on s'est rejeté au classique pur, interprété par cette jeune et charmante actrice. Corneille, Racine, réaction pure.

(le serait une grave et grossière erreur que de voir dans le succès de Lucrèce un second pas dans cette réartinu. Si Lucrèce est classique, c'est d'un classique à faire trembler les [x'rruqucs et les blondes tètes d'il y a vingt ans. Nos vieux académiciens qui n'ont plus de mémoire ne se doutent pas de cela, et en applaudissant le

jeune auteur, ils se donnent une demi-paire de ganls romantiques. Entre Corneille et Racine d'une part ci Lucrèce de l'autre, il y a debout, de toute sa hauteur, André CiiÉMER. C'est le malheur de ce nouveau petit Corneille. Lucrèce est l'avènement d'André Chénier an théâtre. Nos j>?<hps académiciens qui vont applaudir Lî/crèce ne se doutent pas plus de cela que les vieux, tant il y a d'ignorance chez nos lettrés officiels sur notre poésie contemporaine : à part Lamartine et quelque chose de Hugo, ils n'ont rien lu. C'est à la lettre. Mais la jeunesse a lu, mais ceux qui ont fait le snccès étaient au courant de ces travaux et disposés à accueillir ce style transporté à la scène, enfin, avec pureté et sans trop d'enllure.

Régnier, Corneille et André Chénier, voilà les pères en style de cette pièce (où il y a d'ailleurs bien des incorrections sans doute et des défauts).

j\ussi que j'étais touché de ce public et du progrès accompli! Comme aux endruits pénibles, lents, érudits, c'était écouté reli-

gieusement! Dans un sujet si scabreux, pas une moquerie ni un qnolii)et, pas une équivoque! Lucrèce venant raconter son outrage, applaudie avec larmes! Collalin son mari lui disant : « Je te pardonne, ce n'est rien, tu n'es pas coupable » (voilà le sens), ce Collalin apphiudi avec transport! voilà, ce me semble, de sérieux progrès! Kn ce sens, non, tous les elTortsde vingt ans n'ont pas été perdus, les ellorts critiques suitoul.

Vn beau rôle est celui de Tnllie, femme de Ih-ntus, qu'elle a (piitté pour Tarquin Sextus, femme adultère et galante, insultée par son amant, son don Juan, son Ra-

mon de Ramière, el morigénée alors en termes toucliaiits cl sévères par son mari. — Ce rôle a été senti, applaudi, avec nne intelligence morale que l'auditoire semblait retrouver après tant d'excès et de fatuités dramatiques dont on l'a rassasié jusqu'au dégoût.

D'ailleurs ce n'est pas tout k fait une bonne pièce encore ni dans l'habitude suffisante du théâtre; les personnages parlent longuement,^! tirades, et sans couper le dialogue. On relève du lyrisme, on sera assez lent à s'en dégager. — Le cinquième acte traîne en discours, tandis que la pièce est réollenicnt finie au coup de poignard.

Mais que les doigts me démangent, de penser qu'on ne peut pas en France dire au long, librement, (iuel(|ue part toute sa pensée là-dessus! revendiquer noire point de vue moderne et chéri! notre innovation! car on est sournoisementhoslile, etMagnin fera un article juste-milieu.

Dans un article sur mademoiselle Berlin (Revue des Deu.r Mondes du 15 janvier 184^2), je disais à la fin que c'était parle

drame que la réforme encore pouvait venir, que l'original serait qu'elle vint de là. — Voici ce passage :

« Moi aussi, j'aimerais de grand canir à croire à un XVII" siècle futur plulôl qu'à un Du Dartas, mais il n'est j)asen nous (|ue cela finisse de telle ou telle manière. Le hasaid du génie y pourvoira... Un bel âge littéraire complet, ou du moins une vraie gloire de poète du premier ordre, serait un bonheur el un cou|i(le fortune pour

fous ceux de valeur qui l'auraient précédé. Qu'il vienne donc, qu'il soit né déjà, celui de qui dépendent nos prochaines deslinées! L'originalité, à mon sens, serait qu'il fût éi)ique ou dramatique, c'est-à-dire qu'il portât la main là où on a manqué !... »

Ce 3 mai 1843.

AUTICLES SUR n:riii:i i:. — I.llMll ET LES J o U H.N A U K DE sACr. USTIE,

Vuiis Miirez lu les articles sur Lucrèce. Jaiiiii n'a pas été mal. Gautier écrivait dans le journal de Tauleur de Jiidilk et sous le canon de Hugo.Molènes a écrit sa note |i.récauti()niiée et anipliii,M»uri(jnc sous le sourcil jaloux de liidoz, le commissaire royal des Fi'unrdis, le directi'ur rival op|)Osé aux succès de FOdéon. Voilà Thistoire de ces articles. L'anecdole de M. Portelancc, citée pur Molèncs, n'a aucun rapport ici, puisque Lucrèce a un succès prodigieux à la représentation, et que ÏAntipalcr n'a jamais réussi. Tout cela est sournois et peu généreux, llien de plus

rare (|ue la criti(iuc désintéressée et généreuse. Sandeau, dans la Reçue de Paris, a été mieux et il a dit avec bonne grâce et sagesse ce qu'il pensait : Honnaire s'était cette fois prescjue insurgé contre Buloz et a voulu être juste!! Magnin n'en fera pas inoins son article, je pense, mais à loisir.

Ce ([iril l'aul dire, c'csl que Lucrèce esl un noble retour aux Muses sévères. La foule y court, et aussi le beau inonde, moins bon juge sans doute que ce priniilil parterre d'étudiants.

L'article de Libri ' plait peu ici, même aux non-ca~ llioliques : c'est trop vollairien et xviii^ siècle. Et puis on aime autant ne pas être défendu et ignorer (pi'on est attaqué. Ces journaux religieux n'ont d'écho que dans les sacristies et qu'entre eux. On peut ignorer à jamais ce (ju'ils disent, à n\oins d'un ami oflicicux qui vous en informe. Libri est cet ami; il se doniu' le plaisir de citer une jolie phrase sur Cousin.

I. Lettres sur le denjé franrais : — De la liherté de conscience. (Hevuedes Deux Moiden, 1'=" mai 18i3.)

Cu 18 iiiiii 18'io.

ENGOUEMENT. — ADOLPHE DUMAS ET ALEXANDUE DUMAS. — ENCORE LUCHECE. — MICHELET. — QUINET. — LES JÉSUITES. — VILLEMAIX. — DU GALLICANISME.

L'un (les trails les plus singuliers et les plus réguliers de la société de Paris, c'est que tous les quinze jours environ ou a un sujet, un lieu commun de conversation nouveau, grand ou iielit, comète ou révolution, tremblement d(! terre ou vente de charité, on question d'Orient, ou Colomba, ou Lucrccv : on cause partout de la ménie chose, l'invention est rare, même pour les sujets de

conversation; chaque personne qui entre remet sur le lapis l'éternel dada. On l'épuisé, on l'extermine. IJrel' on Unit par en être excédé et par crier grâce, surtout (piaiid il n'arrive pas do nouveau suji't, d(; nouveau tremblement de terre, de nouveau chef-d'ceuvre. Quand le même sujet dure un mois ou trois semaines, oh ! c'est trop. Les nerfs n'y tiennent plus. C'est un peu ce qui a lieu aujourd'hui pour Litciccc el p(Hir M. Ponsaril (pii

il) CIIUONIOUES PAIIISIE.N.NES.

est devenu le lion soudain et ardent de ce mois (W mai. On se l'arrache, il dinc on ville, n'y arrive qu'à huit heures du soir, et il s'en lire... M. Ponsard est devenu le mot d'ordre, le mot de passe, la ressource des tèle-à- Icle et des cercles. Ainsi on est dans ce malheureux pays. La mode se fourre partout et gâte tout.

La pièce lue soutient son mérite; c'a été une preuve de goût de n'y pas mettre une seule ligne de Préface. Assez de Préfaces comme cela.

Au reste, il va, dit-on, retourner dans son paysde Vienne travailler. Sa deuxième pièce doit être Alexis Comnène, je crois, Les CroiH's à Conslanlinople. Knfin ces deux civilisations, le rude moyeu âge et le raffiné Bas-Empire.

Depuis que la Lucrèce a gagné le gros lot, les tragédies sortent de terre. Chacun a sa tragédie romaine;, grecque, ainsi vont les Ilots.

La pièce d'Adolphe Dumas {Mademoiselle de La Vallière), jouée à la Porte Saint-Martin, rentre dans le genre échevelé et dans le drame à orgie. C'est un pèle-méle, un carnaval de Venise

de tout le siècle de Louis XIV. Molière touche à Bossuet dans la main en lui disant :

Ail ! inoiisiour Bossuet, vous ètoî un liravc liomiuc !

Cet Adolphe Dumas n'est pas sans feu ni sans talent; mais pas un grain de goût. Tout fumée. Il a débuté par une espèce de poëme dantesque : la Cité des hommes. Une forêt vierge inextricable où l'on aurait mis le feu et d'où sortiraient toutes sortes de Ix'los et de tourbillons donne assez l'idée de cette lecture à cauchemar. A h) première représentation du Camp des Croisés, il y a

quelques aiiuôes, voyant outrer dans la loge (où il é(ail) Alexandre Dumas, il lui dit brusquement et familièrement : « Il y aura les deux Dumas, comme il y a eu les deux Corneille. » Le vrai Dumas trouva cela un peu leste pour commencer; il sourit pourtant et causa comme si de rien n'était. Puis un moment après il sortit en disant adieu, et aussitôt se ravisant il remit la tête dans la loge, et frappant sur l'épaule de son homonyme: Adieu, Thomas! dit-il avec gaieté, et il s'enfuit Là-dessus.

— Voici encore quelques vétilles sur Lucrèce. Emile Deschamps dit : « Qu'est-ce que Lucrèce'l C'est la poésie des recueils sur le théâtre; » voulant faire entendre que le succès de Lucrèce est d'avoir fait connaître à tous sur la scène, en fait de beautés de style, ce qui auparavant s'imprimait un peu à la sourdine et n'était lu que des gens du métier. Il y a du vrai, et les gens du monde qui admirent la poésie à tort et à travers, avertis cette fois, proclament beau ce qu'ils n'auraient jamais aperçu dans d'humbles volumes silencieux. Mais pourtant, il y a bien autre chose que la poésie des recueils dans Lucrèce, il y a de l'intérêt

dramatique, de la suite, de l'unité, et, comme dit Dallanclie, la sainte religion de la matrone romaine et rinriohibiiitê du foijer domeslique : n'est-ce donc là rien, n'est-ce pas nouveau?

— - Madame Dorval disait l'autre jour à l'auteur assez tranquille et (pii a la voix plus douce que son succès : « llenuiez-vous donc, vous avez l'air d'une poule qui aurait couvé un o'uf d'ai"le. »

\-l CHUO.NlgUES PARISIENNES.

— Mais assoz de ces bribes, je passe à l'aulre inlérêl réel de la quinzaine, car cbaque quinzaine ici a son cliaui^ement de direction et son Kuilé. Cette fois c'est rintérêt religieux, les luttes tliéologiques des cours du Collège de France et de la Sorbonne. Attaques dans le livre du chanoine de Lyon, le Monopole universitaire, Michelet et Quinet se sont empressés de relever le gant : au fait, ils ne haïssent pas la popularité, et cela ravitaille les cours que le bruit. Et puis, chez d'honnêtes gens, le sentiment de leur dignité blessée et de leurs intentions calomniées les a mis en avant. Il y a eu quelque essai de tapage delà part des néo-catholiques, mais en petit nombre et vile comprimés par l'immense majorité. (Voir le Siècle, les Débats qui font selon moi trop de polémique là-dessus, mais c'est là le cas ou jamais.) Quinet a trouvé moyen de passer brusquement des Lilléralures du midi, qu'il professe, à Ignace de Loyola. Michelet a amené les jésuites un peu plus naturellement peut-être. L'abbé Ca^ur doit, dit-on, ré-|)oii(lre dans sa chaire de Sorbonne et louer Loyola.

L'Université laisse faire, arme au bras : M. Yillemain, si éclairé, manque de tout courage et tremble" devant le moindre jour-

nal. La reine en cour, qui est une sainte, appuie 1e clergé cl déplore ces discussions.

Au fait, et à [)reu(lre les choses par l'ensemble, rien de plus inévitable. Ce (pie je vais dire est une vue, je crois, qui mériterait il'èlre développée : je l'ébauche.

Le fait essentiel de la religion en France depuis une douzaine d'années, c'est Tabolition évidente et complète du riaUir(i)iisn}C : celte grande religion vraiment fran-

^:Hr,ONign:s i'AP.isiknnks. rj

raisfi n'esl plus. Qirrlnil-cllo? Auloiir des trois ou quairo points de droil qui consliluai(Mil la jurisprudence gallicane, il s'était formé, à l'abri des parlements et de rancienno Université, une sorte d'esprit religieux modéi'é, assez libre, tout à fait tempéré, dans lequel de b(;aux génies avaient pu vivre et qui convenait aux: raisons droites et modestes. On était soumis, on était croyant, et l'on discutait pourtant, on critiquait et ou rejetait dans une certaine mesure. On n'était ni fanatique, ni superstitieux, tout en restant bon catbolique. Vous voyez bien que je retrace un peu un idéal dont on s'apjtrocliait pourtant à ces époques de Bossufl, de Buiiril(iIoue,-ÔQ Nicole, de l'abbé F/^»î7/, de MassiUon. Les jésuites sages, comme Bourdaloue, étaient eux-mêmes gagnés |)ar cet esprit, par cet air général qu'on respirait. La Iiévolution a brisé ces conditions. L'abbé Frayssinous vient de mourir le dernier des gallicans et le plus alïaihli; mais il en était encore. Aujourd'bui, sans parlements, sans Université comme corps distinct et iiulépendaut, n'ayant ([ue le seul Conseil d'Etat pour les points d'administration gallicane, il n'y a plus rien de tel (|ue le gallicanisme et il ne se reformera jamais. La raison ou la foi vont

au delà, l'une à !a pliilosophie du siècle, l'autre à l'ullramonlanismc. Les doctrines de Bonald, de Lamennais, surtout de .losepb de Maistre, ont prévalu cliez les croyants (•allHdi(iues, chez les jeunes. Le jésuitisme (H le catholicisme en l'rance ne sont plus guère distincts et le seront île moins en moins.

Le gallicanisme, le plus noble (ils du catholicisme, est mort avant sou père, ln[uel dans sa caducité est resté

j CUnONIOTES l'A RI SIEN?; KS

npiniàlrt"monl fidèle à ses principes. Les grandes inslilnlions sont (elles, et leur principe primordial persiste, iis(^bien des biais et reparait leinèine jnsfprà extinction.

Un catholique éclairé, (jui sortait de France, était tout étonné du catholicisme superstitieux etun pou idolàtrique d'Anvers, de Fribourg, de Tolède ou de Rome : désormais il n'y aura plus lieu à cet étonnement.

Tout ce qu'il y a de jeune dans le catholicisme en France, tout ce qui est arrivé là par l'imagination, par les idées absolues, par les systèmes, par la tète plutôt que par le cœur, par la mode, les disciples des cathédrales et de Varl c/irélieu, les convertis du Sa'uU-Sinionhme enclins à la théocratie, les hommes venus, là au sortir du jacobinisme révolutionnaire ou même sans en sortir (et il y a un noyau dont le type est Bûchez), tout cela forme une milice ardente, violente, ou même légère, qui paratle dans les églises aux Semaines Saintes, qui guerroie dans les journaux, et (jui essaye le tapage aux cours. Il n'y a plus là ombre de la vieille

et saine religion gallicane et de celte modération qui marquait ses mœurs comme ses idées.

Est-ce à dire que de telles ("actions aient chance de triompher et de prévaloir? Oh! non pas. Ce n'est qu'une petite jiorlion plus bi'illanle que solide, plus bruyante ipie capable de rien foiidor. l\à pensée est que, s'il suit ce train, le calholicisme en France vise à la nord'.

liiiMi ne fait plus de bruit (|u'une secle, lien n'est moins au centre d'un, pays et d'iin temps.

Le jésuili«;me gagm^ en France sans aucun (louh\ On

ClinONIQLES PARISIENNES. àr>

nie tlonne quc.l(|ucs renseigncnifinls que je crois assez exacis. Il y a à l'heure qu'il est plus ileneuf cents jésuites ou afiiliés en France, leur méthode est autre que sous la Restauration; ils avaient alors trois ou quatre grands centres pour appeler les regards et planter leur pavillon (Saint- Achcul, elc, etc.). Les temps sont changés; ils vont en détail et font entrer l'ennemi dans la place par petites bandes. Exemple : un jésuite prédicateur est envoyé de Paris dans un diocèse; il prêche, il a du succès, on vient à lui pour la confession. Il s'oflre au curé de la paroisse pour le soulager, il fait bénévolement fonction de vicaire. Puis, au bout de quelque temps, il lui arrive de Paris une couple d'acolytes. 11 fait alors à l'évèque une demande d'habiter dans le diocèse, d'y dire la messe, d'y confesser : demande accordée. Et la maison se peuple insensiblement, mais (Vun nondjre (jui n'excède pas vingt, afin de ne pas tomber sous la loi qui régit les associations. Ainsi en bien des lieux ils s'emparent de la prédication et de la confession. Telle est la tactique actuelle, digne de ces maîtres en savoir-faire.

Mais rien de gravement menaçant au fond pour une nation, pour une société qui les secouera d'un revers de main le jour où ils oseraient oublier qu'ils n'ont jamais été chez eux en terre de France.

■le les trouve bien plus grav(Mnent menaçants pour le calliolicisme même qu'ils compromettent en l'identitianl avec eux. Conclusion : le jésuitisme peut encore gagner beaucoup en France, et le catholicisme pourtant continuer (le perdre. Le gallicanisme en se dissolvant a laissé

ii; CHRONIQUKS PAHISIENNES.

un grand lu'iilage; les jésuites peuvent en saisir un vaste

lambeau, mais la masse n'en sera pas moins diminuée,

disséminée.

Et puis la prochaine génération d'hommes d'État promet peu d'être favorable au clergé. Guizot patiente, gêné peut-être à cet endroit par sa position même de protestant et par les ménagements dus à la conscience do la reine. — Mais viennent Thiers, Ilémusat, les autres... Si le clergé remuait alors, il ne trouverait plus celle espèce de sympalhie politique que les hommes essenliellement conservateurs sont accoutumés à lui accorder.

XH

Co 21 imi ISin.

iH'Er.ELLK DE r.nSTP.ES ET DE REDEATX. — IJI^TOIIti:

y A rr I! i: i.i.i; m; la sam-j-j i:r ue i.a mai.aiiii:. par F.-v. iiAS-PAii.. — (trpr.iP.ETS SLIP, i.rci:i:('i:. — i.es

NÉO-CATIIÛEIOUES ET LES ANCIENS, ETC

Lft Journal des Débats d'aujourd'liiii 21 cunlinuera de vous édifier sur les attaques et les ripostes : toute cette polémique iK)urtanl m'est bien déplaisaute, et je ne saurais ra|)pr()uver : (JwreUc (h'caifihcs cl de bedeaux, iW^ail un j^raïul personnage.

Celte polémique en général est faite, dans les Tiéhals, par M. de Sacy, fils de l'illustre orientaliste, et l'un des plus honnêtes, des plus consciencieux écrivains de la j)rcsse périodi(iue, comme aussi l'une des |ilumes les plus saines et les plus fran(;aises au vieux sens de Nicole et de P>ourdaloue. Le premier article d'escai'mouche |iourlant d'il y a cinij semaines environ élait liien de Saiut- .Marc (lirardin.

— Il vieul (le paraître im livre hés-savani et capital de liMspail, iiililulé : llisloiif iiahirelh <le la saule cl de

la maladie chez les végétaux et chez les aniniaiix en général et e)ipa)iiculierchez l'homme, avec l'indicalion de nouveaux moyens de traitement (^ iiros volumes jiraiid in-S"). Je le lis, c'est du plus haut intérêt, pliilosopluque, systéntiatique et à la fuis nourri d'observations physiques et microscopiques. C'est une de ces théories fondamentales comme depuis longtemps l'Ecole n'en fait plus, une tentative hardie de réforme de toute la science de la vie el par suite de l'art de guérir, une façon tle Contrat social de la physiologie et de la thérapeutique : c'est encore quelque chose à l'allemande plutôt qu'à la française. Il attribue un grand, un extrêmement grand rùle dans la formation des maladies aux petits

animaux parasites. Quoi qu'il en soit, aucun membre de nos Facultés ne serait capable d'une telle œuvre; ce ne sont que d'habiles empiriques ou des éclectiques instruits. L'onivre de Raspail comptera dans la science et portera coup à l'étranger. Conseillez-en la lecture et la vérilicalion à vos savarits et à vos naturalistes '.

i. DansiiupiiV(iipr("('r'iloiil et éli'aiigor à la C.lironiiiiKM 18 mai ISi.T), Saiiilc-Rouvc doiiiiail à M. .Tiislf Olixicr la l'crrUo de la cii^arctle il<" ('ain|)liri' :

« Lr;s ciffi'ai'ollps (le rain|)lii'i' ponvont ùti'i^ frt's-lionno> dans li> cas d'asiliiiip, si col asLIiin',; lient anx poumons el mm an eienr Dans tous les cas, je camphre n'a ancun inconvénient. On Ir met par innrccaii.r. (et non en poudre) dans un tuyau do plume, entre deux petites honrres d:- papier, et on tient ce tuyau à la IioucIk; par le)i('til l);uil. I.i's hiiurres do papier ne doivent p.is èti'e trop s(>ri'i'es. — assez |MiMr eniprrliei- le camphre d:' sortir,]ias assez poui' empèrlier l'air de cireulci'. Il l'aiil i;ai ilercela li-ès-long-temps à la liouclii', tout en causant, tout en taisant antre ehos;', .sans trop aspii-er ni sans l'aire connue ^i l'on l'nniail. mais respirer insensildement et ne

— Los quolihols dn la haute littérature sur Lucrèce courent le inonde et ne larissent pas : «C'est du style vieilli, dit de Viiçny, il mérite un accesaH. » — « Il paraît décidément, dit Hugo, que c'est du mauvais Saint- Félix. » M. de Saint-Félix est un poëte peu connu qui a essayé de l'André Cliénier romain. « C'est étonnaiit, dit Théophile Gautier, je ne me suis pas trop ennuyé à Lucrèce, et j'avais dormi ta la Bérénice de la HACiiELet à la Juflilh de ma bourgeoise. » Alexandre Dumas dit : ((Je connais un no-

taire enthousiaste de Lucrèce qui s'écriait en sorlant : « Quelle pièce! pas un des clercs de » mon étude n'en ferait autant. »

On prèle h Ilngo d'avoir dit : « Mais Lucrèce, c'est une version de Ïile-Live! » — Au moins, c'esl une version en excellent français et sans contre-sens.

Hugo dit encore en parlant de Lucrèce sans la nommer : (.(La chose s\\xc l'on joue à l'Odéon. »

— Thiers, qui est classique et ullra-classique en poésie comme presque tous les historiens de rKcole moderne, lesquels ne veulent pas deux choses nouvelles à la fois, a dit à M. Ponsard en le félicitant de Lucrèce : « Vous avez hf-aucoup lu Corneille : eh hien, croye/-moi, fermez Corneille maintenant et ouvrez Racine. »

Madame Sand admire un peu malgré Leroux, qui no Irouve pas sans doute Lucrèce assez arnncée .- mais elle adnn're.

Elle (lu moins est franche du collier et sans les politesses des lellrés, — Lamarline aussi est très-hien

]ias sfi lasser : le liicn-clro ne revient ([iielquernis qu'après plusieurs jours treiiiploi. (User une cigarette presiiue par jour). »

pour M. Ponsartl, cl celui-ci doit aller passer qucltiuo

temps à Saint-Point,

Madame de Girardin, ayant rencontré l'autre soir M. Ponsard chez la duchesse de Grammont, n'a pas su contenir son impression d'humeur, et, comme on lui offrait de le lui présenter, elle a refusé.

Il me semble que l'on pourrait, sous le titre de On dit sur Lucrèce, mettre à la file une assez jolie série de petits mots de nos illustres, une hrochelle de JudUia rennlionim.

On pourrait dire aussi que Soumet récite à l'un de ses amis quelques vers de sa Clylemneslre, de sa voix la plus ilùléc, et ajoute : « En voilà, mon cher, et du meilleur, on vous en fera ainsi tant que vous en voudrez. »

Le succès de Lucrèce, si légitime qu'il soit, me suggère ces deux pensées, ces deux petits axiomes critiques :*

1" En France, pour réussir en matière littéraire, il ne faut rien de trop, mais toujours et avant fout uno certaine mesure. Du moment que vous louchez la veine, n'enfoncez pas trop, vous arriverez luieux. Les rivaux et les envieux diront ensuite : Quoi, ce)i\'sl fjHe cela !

2" Le gros du monde, même des gens d'esprit, est (lupo des genres : il admire à outrance, dans un geiu'e nohle et iravancc ;uilorisé, des qualités d'ai't cl de talent souvent moindres que celles qu'il laissera passer inaperçues dans des gem"es moyens non titrés.

Une remar(|U(> Irès-juste (pic j'fulendais faire, c'est

que, au (oinps (VITcrnani, Hugo avait contre lui presque tous les journaux, mais pour lui le mouvement du public; aujourd'hui, le lendemain des Burgrnies, il a pour lui... tous les journaux et contre lui tout le public '.

— Le livre de M. de Cusline intitulé La Russie en 1839 (i vol. in-8") est intéressant malgré des longueurs et des prétentions. Mais il y a de l'esprit, de l'observation, des indiscrétions, de l'agrément enfin et du profit. L'auteur caractérise d'un mot la différence entre Pétersbourg et Paris : « A Paris on s'amuse de tout en blâmant tout; à Pétersbourg on s'ennuie de tout en louant

tout.))

— M. de La Gourncrie, ancien rédacteur de l'ancien Correspondant et probablement aussi du nouveau; ami de Cazalès, de l'abbé Gerbet, de ce groupe, — je ne le connais pas, mais ce doit être un brave homme ; — une différence capitale entre les néocatholiques de 184;î et les calholiciues de 18^8 (dont est La Gournerie), c'est que ceux-ci n'ont jamais dit d'injures aux gens, aux voisins plus ou moins religieux, mais non catholiques, .l'ai entendu dire que son livre de Rome était intél'essant, mais je ne l'ai pas eu sous les yeux.

— 11 a paru un livre de Mélanges posthumes d'histoire

1. Voir dans le dcrnior iiuiiiuvo tlu Nuiiirau Coiresjwnlanl un arlicie de M. Binault bur la iJikadeiice du drame romatilique à propos dos BiitCKAVES, et sur le nouveau classicisme de la Lucrèce. Sun idi'-e est juste. Le drame moderne, ce s^vnnt superlie et insn- Icnl, (■(! r.oliiilh, l'-t tunilii'- m-t à plat sous le rouji de frniiile d'un enfant.

r.-2 C H n o N [Q U ES l' A r. I s I E N N E s.

(>t de philosophie orienUiles, par Abel Rémusat, impriiiK" à l'imprimerie royale, aux frais de TKtat, et qui ne se vend pas. Ce sont de curieuses dissertations sur le bouddhisme, les sectes des

Hindous, la philosophie de la Chine et le régime des lettrés en ce pays. C'est intéressant et spirituel comme tout ce qui vient de ce savant, lequel a étr remplacé par M. Stanislas Julien en érudition philoloi;ique, mais pas du tout en esprit.

Ce 2i nui I8W.

I, rMVKP.SITK ET I.EJî .II'.SUITES. — LES A X T I - l. ir n Ê r E.

Eu France on a toujours été un peu singe; chaque succès fait naître en foule les poëtes du lendemain, comme des essaims de mouches autour des fins morceaux. La quaulilé de tragédies grecques, romaines et hiiiliques, qui sortent en ce moment des portefeuilles ou qui sont sur le chantier, est iuuomhrahle.

Qui mr délirrera drs Grcra el f/c.s Rnmcu)is? Nous y sommes plus que jamais après quarante ans d'iusurrectious, — et dans les Iléhreux aussi. La réaction semhle complète sur toute la ligne.

— Voir dans les Débals d'aujourd'hui (mercredi 24) l'allocuIiou de Cousin à l'Académie des sciences morales, à propos du Spinazd de Saisset (ami de. Iules Simon' el la jdirase sur la (liriiii' Proviiloirc (avec force iucliuaisous de lélc). (l'est CfUlc relinitm ofticielle de rérledisjne

T)! CIlUONloriiS PAl! ISIKNNES.

cl (lu oliarlalanismo qui est \\n j)ou iin|(alioiilanlo. Là où iraiilros (lisent les saintes Ecritures, Cuusin dit les Irhsaintes Kcriinres.

— On m'assnre que dans la polémique engagée dans les Débals au nom de l'Université contre les jésuites, Saint- Marc Girar-

din est pour le moins autant que Sacy. Saint- Marc est plus leste de ton, plus hadin, persilleur, bel esprit et belle plnnie; pour prendre idée du style et de la manière de Saint-Marc, lise/ dans les Drbals de vendredi (;20 mai) l'article en tète contre la Gazelle: c'est du pur Saint-Marc : caillette maligne et de grand esprit; il porte d'ailleurs dans cette question l'inlérr-t personnel et d'amour-propre d'un universitaire. — Je crois pourtant, malgré les présomptions, que le gros des articles, ceux du milieu de la querelle, sont de Sacy ' .

Ces quei'elles au reste déplaisent au monde : mais M. Yillemain y attache la phis grande importance, cl en est très-préoccupé.

... La jeunesse qui va aux cours de Michelet et de Quinet et qui fait tapage est froide au fond, indifférente, sans principes, sans même le nerf qui est le iiroj)re de la jeunesse. Que cela est loin des chaudes luttes sous la Restauration !

En ce temps-ci, on n'a que des velléités, et puis rien.

Ces querelles d'Université el de sacristie sont tellemenl du réchaulfé qu'après quinze jours on est à bout,

1. .l';i|i|ii'eiiil.s iwCA' ccrIiliKlc que cola csl. Saint- Mai'c n'a l'ait (lirciilaïucr la i|iioi-c'!lo. C'est Sarv qui a t'ait le ivsle.

(' H W o N I Q uns l' A n 1 S I E K NES. f.r.

et qiio le moiulo qui dovioni (IrgoAlr n'y a jamais mordu.

— Un homme (l't'sprit classi(iuo, mais qui l'est véritablement, et comme on rélait dans l'ancienne littérature, ayant lu la tragédie de Lucrèce, m'en faisait hier de grandes critiques; il s'étonnait

qu'on eût fait à celle pièce la réputation d'être classique comme ou l'entendait de son temps; il m'en citait des vers étranges selon lui, et d'autres qui sentent leur latinisme comme si l'auteur lut resté à moitié chemin en traduisant. Il trouvait que le tout était fortement mêlé de vers à la moderne, à la Victor tlugo; il me citait, par exemple, cette apostropiie de Brutus qui se dit à lui-même de dissimuler encore :

Noble sang des aïeux, qui me gonfles le cou, lledcscends, indigné, dans les veines du fou !

Vers assez burlesques eu effet.

A toutes ces critiques- je répondais peu; il y avait du vrai dans ces objections; ce que j'aurais pu surtout répondie à l'avantage de ce classi([ue moderne, (h^ ce néoclassi(pie opposé à l'ancien classique tout francisé et plus elfacé, je ne l'osais trop par condescendance, et parce qu'il aurait fallu dire qu'il y avait là derrière uu nouveau Malherbe nommé André Chénier. Mais au fond je trouvais que mon homme d'esprit académicien faisait preuve de goût et de franchise eu me parlant ainsi; et que nos autres académiciens non romantiipies qui se sont i)ris subilomeut à vouloir r(;vendi([uer celle o-uvre

commo (le leur ('cole sont dupes ot vraimont niais. Imaginez Jouy ou Jay qui croienl bonnement que c'est là leur langue qu'on vient de retrouver tout exprès pour leur faire plaisir.

L'ensemble de ces jugements anecdoliques recueillis serait peut-être la meilleure critique de toute œuvre qui a réussi :

presque toute l'iiabileté du critique en titre consiste à savoir bien aller au scrutin secret, à savoir bien dépouiller ce scrutin.

Je viens d'acheler sous les galeries de l'Odéon une petite brocbure intitulée rAiili-Lunke ^, avec cette épigraplie, Serrumpecus, et débutant ainsi : « Un avocat nous a été amené de Vienne en Daupbiné pour être un grand homme. »

On l'avail lait vonii' trAiniens pour être suisse.

C'est moi qui ajoute ce vers irrévérent. — Le critique anonyme adresse à M. Ponsard neuf questions dont quelques-unes sont assez judicieuse s, quoi(iue l'ensemble de la brocbure soit sans talent et sans finesse : mais il y a de ces crudités assez justes.

La premièrequestion, par exemple, est celle-ci : « (lommenl se fait-il que M. Ponsard ait accepté pour patrons les partisans avérés de la réaction raciniennc? Comment se fait-il qu'il ail nian{iué auplussimple des courages, celui de son oMivre, et (pril n'ait pas dit. dès le premier jour.

Celle ln'ôoimi'e élail de M. Mare Fi>iirnier

ù ses ollicioux Uiiiriféraires : Reliic'-voiis, je ne vous connais pas! »

On annonce une nouvelle brochure sous le même liUe : les Anli-Lncrèce vont pleuvoir; après le flux, le reflux. Nous sortîmes le peuple chez qui tout se passe le plus par va-el-vient.

C'est toujours l'histoire de ce paysan ennuyé d'entendre louer Aristide.

Go -2'J imii 1813.

ARTICLE DE CHARLES MAGNIN SUR LUCRÊrE DANS LA nin'UE DE!< DEUX MONDE:^. — POLKMIQI'E DES ÉVÈ-UUES. — MADEMOISELLE DE LA Y ALLlEliE . PAR ADOLPHE DUMAS. — ÉLOGE DE DAUNOU, l'AR M. M1G.NET.

L'article de Maguiu sur Lucrke passe décidénienl dans la Bc-viie des Deux Mondes du l'^" juin. Il y aura sur les premiers débnls de Ponsard en Daupliinc des détails qui pourront être; intéressants.

Cet article, i[m va erdin paraître, est, somme tonte, Irès-bon et assez net. 11 eût dû être autre le lendemain de lAicrèce et sous le coup de l'enthousiasme même; il TeiU dirigé en le partageant; c'est de cette fa(,'on empressée qlu^ je con(,-ois le mieux le rôle de la (■rili(pie marchant, comme Minerve, en avant ou à côté de Téléma{|n('. Mais enfin, cela ne s'élanl (ias fait, et après pins d'un mois, il n'y avait plus ((u'à dresseï' \\\\ \\\\\\\\ délinitif, à réagir un peu contre tout ce qui s'était dit de trop, et l'article satisfait généralement à ces condi-

r.IlRONlOlF.S PAIilSILNNES. 5'.)

lions d'iiii rapport el d'un résumé final dans lu silualion Irès-œiiiplcn' où se trouvait le critiqHC, cui-agé qu'il était déjà par les antécédents de la Revue et par ses propres opinions.

Seulement il s'y prend un peu tard pour avertir le Hugo-Napoléon. Echec au roi!

11 a tort (page l~)o) de ne pas reconnaître dans Lucrèce de Vûme; c'est ce qui a pris le spectateur.

— La polémique des évoques continue : lettre de l'évêque' de Cliàlons dans f Univers ;\cl\,ve de l'évéque de Chartres.

Je vois, par l'article des Débals de ce matin 29, que le chanoine de Lyon, auteur du livre, le MonopQle anirersilaire, s'appelle Desgarets.

— La chronique politique de la Revue des Deux Mondes est depuis plus d'un mois écrite par Carné, qui l'avait prise durant l'absence de Rossi; lequel était allé présider un concours de droit à Aix en Provence. Rossi est de retour et va reprendre la chronique le 15 juin.

— La pièce d'Adolphe Dumas à la Porte Saint-Martin (Mademoiselle de La Vallièrc) réussit comme mélodrame; c'est le siècle de Louis XIV traduit à l'usage des faubourgs. La mise en scène est très-belle. Le peuple apprend là une sorte d'histoire fantasmagorique comme celle de Na|)oléon au cirque de Franooni. Pas plus n^uitasmagoricpie , après tout, que celle de Michelet.

— L'éloge de M. Daunou, par Mignet, équital)lo el jmhcieux, mais peu vif, peu annisant; un |)eu trop deS'.l;

CO ClinONIQU'tS l'AUlSItN^LS.

un pou Irop de jésuites; ou couimeucc ;i en avoir assez. Ces grands cadres académiques, que Miynct rend plus syniétri([ucs encore, écrasent le portrait (juand le personnage n'est pas décidément un type à unité.

Ce samedi 3 juin ISW.

VIKXNKT KT l'ONSAl'.D. — /..l /.TSS//-: i: X l.SiJ'J, l'AU M. DE C.LSTIM:. — TUI'.IOIM'.S 1.1:5; UMVEllsnAIltES ET LES .lÉSUITES. — LOUIS-I'IIILII'I'E ET M. VILLE.MAIX. — I. E ri .V)■ S TÉ n E S D F. P MU s.

Voir (\d\\^ II' (loiisliUilioiiiifl de ce inuliii la lettre île Pousard à Vicnnct sur rarticlo de Magiiiii. l'uusard a droit de ne j»as être coiileiildc l'article de Magiiiii,f[ui a celt(! jii>>tesse stricte ([ui n'est peut-être pas l'exacte jK.si/ct', et qui est sans cordialité; mais il a tort de se plaindre par écrit, car l'article est loyal, et Magnin a pu parrail(;nient user d'articles de M. Tonsard imprimés et signés de ses initiales. — Voir la réponse de Jlagnin, qui doit être dans h' Conslilntionucl de demain ou de mardi (1 (car elle n'y est pas aujounV hui \).

l'onsard a tort, de plus, de se mettre du parli tics sols; et Viennet n'est qu'un sot, lequel, il est vrai, a qnehpieJbis la sottise spiritindlc

G2 CllUONlnUES PAT. I SIEN NES.

— Yiennet a fait à une bête de société philotechnique un rapport sur Lucrèce. L'en voiLà le patron. C'est une ânerie de sa part. Il croit que ce succès le regarde; lui, il n'a ni goût, ni littéral nre, — rien.

Tout cela est fâcheux : on gâte tout ici. On a tant lire ce jeune homme qu'il n'a plus su choisir son véritable groupe au milieu de cette cohue. On lui rend sa seconde pièce de plus en plus difficile. Honneur à lui s'il s'en tire! 11 aura triomphé de bien des difficultés.

Lucrèce a été un succès sincère, noble, simple, élevé; rien de tel dans ce qiù s'est agité -dès le lendemain à l'entour.

— Le livre de M. de Gustinc sur la Russie est plus qu'un livre agréable : au milieu de beaucoup de répétitions, de bel esprit, d'afléterie même et de prétention à étaler ses propres sentiments qu'on ne lui demande pas, l'auteur a observé avec sagacité, avec prolbuileur; il dévoile (cl c'est la première fois qu'on le fait) les plaies et les lèpres de cette société russe, île celle civilisation plaquée; il révèle sur le prince, sur les grands, sur tous, d'affreuses vérités : ce livre porte coup (c'est l'opinion tic bons juges, non suspects de faveur). ^

— Le roi Louis -Philip])c, dans celte (juerelle de ii l'Universilé et des jésuites, n'est pas lrès-fav(M'able à l'Université; c'est lui qui disait : QuvrcUe de cuistres

cl de bedeaux. Si Yillemain n'a pas proposé celte année sa loi organique sur l'instruclion secondaire, c'est que le roi ne s'en est pas soucié : o: Laissons faire, disait-il au ministre, laissons-leur la liberté à tous, nioyennaul un l)(Mi petit article de police (pii snl'lira. » — Le roi est

CIIIIONIOUES l'Al;|SIKN.NKS. G'.i

ptMil-rli'o mcilliMir politiqiio en (lisant rcla, mais Yillomiii csl meilleur iiiiiivorsitairc. — Cos querelles rclii^ieuses détournent de la p()lili(iue active immédiate.

— Les deux feuilletons dvs Débats sur Cécily des Mystères de Paris ont révolté unanimement la morale publique.

XYI

r.i- ir. juin ISW.

roi.vxiM^F.mF. — Di?r.orns df. i.ama rtinf. a maçon.

— ll\ J'OI'.TliAlT DR LllUtl. ^ ITICIKT H'iNF STATIIF. DE LA M AT, TIN F A AItLFS. — ■ INFXPFRIFNCF SF.KNK.lFK IlK r-ONSAlUt. — FF nOFF DFS TP.OIS FFM.MFS MANS

i.rcni'Ci-:. — mort riE f'atiiénff.

l\Miilaiil (juo. Von disciilail aux Clianihros la Pûliini'sio on, rninnio (lisent los malins, la Polntiiniscrii' (le Scmcuv oX .M. Afiviior de (lasparin, ne vous en ilt'plaise, sont bien dans celle niaiserie [)oin' quelijuc cliose), M. de Lamartine i)rononçail ;i Màcon un de ces discours que Granier de Gassagnac appelle crûment des gueuletons poïiiiques. Nous (la Revue suinae) n'avons pas h le juger lioliliquement; mais, à enlendre dans cette l)oiich(> rlo-(lueiile ce torrent de magnifiques paroles en sens tout contraire au courant d'Iiier, nous nous sommes rappelé involonlairemeni ces vers (rilomère {llidde, XX, c'est l'jMée qui parle) :

cnnoNiQUEs parisiennes. G5

((La langue des hommes est flexible, et elle a toutes sortes de discours — de toutes les couleurs, — et le pâturage des paroles s'étend çà et là. »

Le noble Pégase a déjà parcouru en bien des sens le pâturage immense, tant sur la rive droite que sur la rive gauche, depuis le jour où d'un coup de son ongle sonore il faisait jaillir au début l'ode sur le duc de Bordeaux :

II est né rEiifaiil du miracle.

Oh! gosier, gosier! qu'il est triste que tu aies ainsi besoin de chanter toujours et de chanter encore ' !

— Libri continue sa polémique dans la Revue d'aujourd'hui. Sa seconde lettre sur le clergé français est inlilulce : Y a-l-il encore dea jémiles? Quoi que j'aie pu dire de l'opportunité de la première dans une de mes précédentes chroniques, il y a un portrait à faire de Lihri, lèle encyclopédique, adversaire net et logique, bonne lame et inflexible, donnant, comme Rossi, l'exemple d'une saine justesse dans une langue qui n'est pas la sienne.

— Rien de nouveau dans cette dernière huitaine que le discours de Laïuarline à .Màcon. Paris se dépeuple, on j)art i>our la campagne; les (lii.uMbres seules relien-

1. A propos (h\ ce cliscours, le Journal de Saoïie-el-Loire rap-]ioit<' ^'laveiiiiMit ti ([u'un dos iilandiers do l'oslrado, sur laquelle M. di- Laniaitiuc ('lait luoiilô, a l'ti- aclieti' pour un prix assez (■•lové. Nous i'n ij^uorons le cliillVo oxacl, ajoute la feuille màconuaise, mais nous savons qu'un propriétaire du Boaujolais a payi- < imittanle francs une des perches qui soulcnaienl la tonlo cl contre lupielle l'orateur s'était souvent appuyé. »

(iG CHP.OMuUES PARISIENNES.

iKMil onrorc les.mcmliies ilo la L('>i;islaliiro, losquels oiix-

mèmes commencent à tiV'pigner.

— Le Conseil municipal d'Arles a voté une slaluc à M. de Lamartine qui a favorisé la ligne du chemin {\c fer par cette ville plutôt que par Aix. Il est probable que le gouvernement ne donnera pas l'autorisation. Ce serait autoriser un précédent fâcheux.

Il n'y aurait plus que statues pour les vivants. Màcon avait Jéjà voté la slaluc que l'illustre poëte avait déclinée.

— LElat, journal quotidien, par Charles Didier, paraît : c'est pauvre et creux et sans avenir...

— Une chose piquante! dans Lucrèce, madame Ilalley, l'actrice, qui court la province, va jouer les trois rôles de femmes à la fois (Tullie, Lucrèce et la sibylle), et elle le pourra; en effet, ces trois femmes ne se rencontrent jamais une seule fois ensemble, (grande preuve d'inexpérience dans la combinaison !

— .le reviens sur les vieux sujets déjà épuisés : c'est (pie le ihuin de la présente quinzaine n'est pas encore trouvé. 11 m'a tout l'air de vouloir Aiire faute : le relai manque. — Nous avons du moins de l'autre côté des détroits les admirables discours d'O'Connell. — Je vous recommande à ce sujet la lin d'un article de la Renie des Deux Mondes du 1."), page 10:21, sur ladilTérence entre O'C-onnell et Ijaniarline : <(A changer O'Connell déplace, etc. ... » C'est très-joli. L'article est de M. John Lemoinne, spirituel rédacteur qui l'est aussi des Dêhnls '.

I. Voici 11' moic,>uu : t. Cli;mgc/. O'C.Kiinell de place, Iraiisiuirtoz- Ic par fXiMiipii' à Riricon, (ir-partoiiiont de Sailiii'-ot-I.oire, clu'l'-lieii, ' IMiMccliiiv', (.((•., dans le jardin anLjlais dii polai;rr de M. PuMuliard

CHRONIQUES PA H ISI KNN ES

— Dans la disolle où nous sommes, un petit fait qui se imuluit depuis quelque temps et qui rentre aussi dans nos sijmplûiues.

L'Athénée royal, l'ancien Lycée, fondé à la fin du xviir siècle dans les années qui précédèrent la Révolution et où La Harpe avait commencé à professer son cours si célèbre; cet Athénée qui revit le même La Harpe en bonnet rouge pendant la Terreur, puis repentant et faisant amende honorable de ses excès philosophiques; cet Athénée pourtant qui était resté le centre de la philosophie du xviir siècle, où les Garât, les Tracy, lesChénier, les Ginguené, les Daunoii allaient causer du moins, quand ils n'y professaient pas; qui eut la primeur des leçons de chimie des Lavoisier, des Fourcroy, et plus lard les cours de physiologie des Gall et des Magendie; cet

le charme est détruit, parce que la vérité n'est plus là... O'Connell est on ploin air, il montre avec orgueil ses lacs et ses montagnes, et l'horizon sans bornes; à Mâcon nous avons des tentes, des guirlandes (le fijuiliagr, des décorations mobiles. A Màcon, cent cint|nante iicrsonnns reconduisent , chez lui leur député, et on lui donne sous ses fenêtres une sérénade avec des solos île femmes et iriinmmex {sic). En Irlande, O'Connell entraîne sur ses pas trois à •luatr.^ cent mille hommes, femmes et enfants... O'Connell sait ce qu'il veut; il a au suprême degré l'esprit pratique, et il est populaire parre qu'il est clair. M. de Lamartine ne peut être populaire (|ii(' parmi les classes lettrées; les habitLdes de son esprit le portent lr(ip ycrs les abstractions pour qu'il puisse mordre sur les masses. Vive 11! roi! ou vive la répuidique! cela est clair. Hurrah pour le rappi^l ! cela a lui sens, (;cla peut se crier. Mais essayez donc de loger dans la tète du peuple nue phrase connue celle-ci : « A l'acconq)lissement régulier et |iacilique des desthiées de la démocratie! M C'est un peu hmg, c'est trop difficile à retenir, outre ipic ce n'i'st pas Idujdurs facile à comprendre. »

Athénée qui, sous la Uostauration, élait rosié un foyer d'opposition libérale et ranlagonisic de la Société des Bonn s Lettres ; où Benjamin Constant jusqu'à la fin faisait des lectures; où Miguel (il y a vingt ans) débutait par une leçon sur la Saint-Barlhélemy qu'on lui redemandait d'entendre une seconde fois à huitaine (tant on la trouvait à la hauteur du moment)... eh bien! cet Athénée, vieillard aujourd'hui, se meurt; mais au lieu de mourir de sa belle mort et eu vieillard du xviii" siècle qu'il est, il a recours aux charlatans. Qu'a-l-il fait? Il s'est jeté d'abord dans les bras d'Aguado le Mécènes, qui voulait en faire quelque chose, mais qui est luort emportant sou secret et ses écus; — puis ii vient de se remettre entre les mains de M. de Castcllane, le même qui a un si grand goût pour les théâtres de sociélé, pour les académies de femmes, pour le bel esprit à tout prix. — Avec M. de Castcllane sont arrivés des légitimistes comme M. Amédéé de Pastoret (Ombres de Chénier et de Tracy, où êtesvous?), mais surtout des néo-catholi(ues, où n'y on at-il pas? Et tous les lundis, quand il n'y a pas concert ou même entre deux niusiipies, devant de belles dames auteurs, on voit monter en chaire quelqu'un comme M. Bruckère (auteur du Moron et connu autrefois dans la littérature sous le nom de Michel Ruymoud) ou M. Bonnellier, ancien sous-préfet destitué, auteur de plats romans, et qui a débuté réceiument comme acteur à rOdéon, sous le nom de Ma.r, et ces messieurs font des motions : et ils expliquent comme quoi ils sonlnilhollijues, connue (|iioi Volliiire est le fih du juiiséiiisnie, cl autres vérités de celle saveur. Le \ieux résidu d'abonnés philo-

soplios s'est pourtant révolté, et l'on a une fois fait taire rorateiir. C'est ainsi que tout passe et que tout change, et ({u'après soixante ans d'une vie honorable et consliitile, re [taiivre Athénée, loiiihé on enfance, s'en va avant pcn di^ mois monrir.

Fin "lo juin ISt^î

CALME PLAT. — LAPRADE. — Cil A TE A ITiUI A N' H. — OUEL- QURS YÉIUTKS S II! LA SITIATION FN LITTÉItATFHE, ETC.

O mardi.

Le journal de Didier, VE[(\\^ a cessé brnsquomoiil de paraître aprcs qnolf[ues niimcrns, on iic sail ce (|ii(' cela veut. dire. En disant qu'il ifavail aucun avruir, je u{> croyais pas pai'hn' pour silùl. Celle dispariliuu, avec les prélenlioiis et les fastueux préparatifs de Didier, esl burlesque.

(Tl paraît qu'on perdait mille francs par jour; le itérant, qui était un des actionnaires, a refusé de verser i^l a dit holà.)

— Les vieux journaux aussi sont eu baisse. On dil \c ConslituiionncJ nu peu déclinant à l'eutlroil {\('s abonnés, et couinie les pro|»riél;ures sont des i;ens riches et (pii ne veulent rien perdre m' ris(pnM', il |)onrrail bieu, d'ici à

CHRONIQUES PAH ISIEN .N ES

un certain nombre d(i mois ou à un petit nombre d'années, s'en aller mourir de vieillesse.

La politique est à bout, les Chambres sont lasses et L'xpirent.

Le seul petit intérêt a été, raiilre jour, les quatorze mille hommes qu'on voulait retrancher au maréchal Soull, et aux({uels il tenait mordicus, ainsi que le roi. Us ont parlé un peu l'ort, et ils les ont eus.

— Vous pourriez dire un mot du poëme iVHermia de Laprade {Revue indépendante) ; c'est assez beau, grandiose, n.ais monotone. Au reste Laprade a bien trouvé son nid dans ce cuin-là, si coin il y a en panfhéis)ne.

Le talent de Laprade me semble une sorte de composé d'André Cliénier, de De Vigny et de Ballanche : combiner trois maîtres, c'est une façon encore d'être Diiglnal. — Vous voyez que je baguenaude et mâche à vide. Je ne sais en vérité, si la disette dure, comment se passera la saison. Buloz en était tout pâle l'autre jour. — On se parle à l'oreille : — Eh bien, -quoi? — H i)araît «pi'il n'y a rien !

Ce lucicroili.

M. de Clialcaulniand est parti pour les bains de llourbonne en Cliampagne : le lirnil a couru que le pape voulait restaurer en sou honneur les triomplies et la couronne de laurier au (lapilole., comme jjour Pétrar(|ue et les autres. Je n'ai pu encore vérilier le vrai du bi'iiil, n'ayant pas été à l'Abbayc-aux-bois, mais il doit y avoir quelcjne chose; et tomme bruit, vous le pouvez dire.

H ii o .N 1 o L E S 1> A U 1 S 1 1 N N E S

. — Je viens d'aclieverpour la Revue des Deux Mondes un arlicle intilulé : Quelques vérités sur la siluation eu liltéralîire. Je n'ai jamais tant tlit ce que je pensais. J'ai profité d'une ouverlure de Buloz pour rcssaulcr en selle el fouetter pour un relai encore.

Si vous preniez la peine (eu égard à la disette) de citer quelque chose de mon article de la Revue, vous 'pourriez mettre un peu les points sur les i.

Ainsi, à propos des romanciers qui l'ont du de Sade, il est difficile que je n'aie pas songé à Balzac, même à Frédéric Soulié {Mémoires du Diable), et surtout aux Mystères de Paris (chapitre de Cécily.) Le de Sade (si on veut le définir honnêtement) c'est la méchanceté, la cruauté, la perversité dans la volupté, — la volupté, non pas naïve comme chez nos vieux Gaulois, mais devenue méchante, perverse et cruelle.

— Il est difficile, à propos des grands hommes mal entourés, que je n'aie pas songé à Lamartine, ([ui rallie sous ses .étendards de soie tout ce qui se présente...

Vous pourriez ainsi courir avec plus ou mc»iiis de doute et de conjecture, et passer un jieu en revue les masques en donnant pourtant l'éloge à côté; c'est ainsi (jue la critique porte.

Théophile Gautier disait \\i\ jour de .laiiiii : « On a heau dire, il y a un fameux lempérameni dans ce stylelà. »

Quel sanglant éloge!

Et Alexandre Dumas, et ce talent réel, mais presque physique; cet esprit qui semhle résider dans les e^^prils animaux, comme

on disait autiefois!

Insistez, vous, croyant cl liistorien iruii pays moral, sur cet épicuréisuie pralii[U(^ trici (jui n'a produit qu'un bon moment de jeunesse, mais passé lequel, Ions plus ou moins, nous sommes sur les dents, sur le ilanc : chacun a été bourreau de so/i esprit. J'en prends ma part.

— Le calme plat dure en polili([uc et en tout. Le lin mot de mon article, c'est que nous sommes dans un 15 avril universel; en politique, sous M. Mole, c'était bon, on pouvait espérer que la littérature gagnerait à ce calme de sa turbulente rivale ; mais point. Tout s'est attiédi. De là des excès fact'cçs.

Il est arrivé exactement pour la société française, depuis treize ans, ce qui arrive pour un homme qui n'est pas jeune et qui fait une maladie violente, qui a quelque accès imprévu. Les médecins n'ont songé qu'à sauver le corps; ils ont saigné, débilité, mis à la diète : — bref, ils ont guéri. Mais le malade guéri s'est trouvé baissé d'esprit cl de moral, ce à quoi, dans le traitement, on n'avait nullement songé.

— .Notre ministère, malgré ses succès généraux, songe à se radouber tout doucement après la session. On ferait M. de Salvandy ministre de la marine (car il parait prouvé que rien ne nuit tanlà ce ministère qu'un marin et un homme du métier); on éliminerait M. Martin (du Nord) et M. Teste, (pii s'en iraient échouer dans des sièges à la Cour de cassation ; et on prendrait des hommes plus frais et moins criblés d'échecs (car ces deux ministres ont vu manquer en leurs mains presque tous leurs projets de lois).

Ce 6 juillet 1840.

(.lîAM) M n i: V i: M K N T KK 1! Knil'liKSSKlNS DAN? I..V 1.1-

nuAiiiiK ruANÇAisi:. — i.i:s fok.maïs-ciiaiu'E.ntiei!.

— LILLUSTHATION. — M. EDOUARD CIIAHTON. — LES VOYAGEfi EN ZIG/.AG DE TUPFFEH,

Ce posl-scripluin n'osi que pour la l'orme, ricMi do nouveau. Pas inème de publication nouvelle. On a parlé lies Souvenirs sur l'Empire de M. de Mencval, ancien secrétaire particulier tle l'empereur : il n'y a pas d'habiliide de composer un livre, et ceux f|iii ne lisent (pic pour avoir un récit agréaiile cl coiiliini pcuvciil y trouver du mécompte ; mais il y a beaucoup d'anecdotes préciciises, originales, (jue garaulissenl la position et la probité de l'auteur. On y apprend à connaître de près le grand bomnie et même (ce qui est moins beau) Marie- Louise. T.a première édition de ces SoiiVt'^nirs (^st déjà éiiuisée.

— Il se fait en France un grand mouvement de réimpressions, de traductions de toutes sortes d'ouviages, ou

pliitùt ce mouvement, favorisé par riiivcalion des petits formais dits formats-Charpentier, se continue et s'adièvе en ce moment. Tous les libraires s'y sont mis comme sur une idée luci'alive, et on a gàlé ce qui pourtant est resté utile et aura pour résultat une plus grande diffusion. Cependant la librairie commence à être au bout de cette veine, et il faudra bientôt, si on vent retrouver la vogue, inventer je ne sais (juel lormal ou quelle combinaison nouvelle.

— Lisez-vous le journal rillastfalion hebdomadaire, imité des jonrnaux auiiiais illustrés? Il est assez bien fait, agréable à parcourir, et il vous apprendrait certaines choses. — C'est Dubochet qui le publie; et il est rédigé par Cbarton, le même (jui dirige si bien depuis des années le Magasin pilloirsqw.

— Les Voyages en zigzag de TôpITer, qui ne sont (juc ses recueils de promenades avec de légères modilicatiuns au texte cl \\\\ plus grand luxr de dessins, réussissent ici à merveille. Il a ses Icllres de grande naturalisation.

— Si vous, ([iii lisez les journaux, n'y trouvez aucune proleslalion ni attaque contre mon article de la Renie, vous en pourrez conclure et faire remarquer que c'est là une granle confirmation, et un grand aveu que ce silence : car depuis (piand penl-on dire aux gens, au beau milieu de la fuide, de telles vérités, sans qu'aucun téniuin relève le L^anl?

Ce vcnilrcdi -2S iiiillot 1843.

COUSIN. — I-ETTHES DU PEI'.E ANDRE. — ALFRED DE MUSSET. — VERS POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU DUC d'ORLÉANS. — INCONVENANCE. — LOUIS- PHILIPPE ET LA DUCHESSE DE BERRV, — MADA.ME LOUISE COLET. — EUGÈNE SUE. — LES .MYSTEHES hEPMils. — DÉl'ART DE BALZAC POUR SAINT-PÉ- TERSBOURfi. — ALEXANDRE DUMAS. — ^^^ DEMUll<El.I.n:S DE !<.\I M-C YI\. — ETC.

La quinzaine n'a pas élc trop mal remplie. Il n'y a loujonrs (|iie pou ou pas de publicalions : on a donné, dans la Collection des Documents du Gouvernement, les heures de Henri IV (un ou deux volumes pour commencer); on en a cité une charmante à

Marie de Médicissur IMiitarque : Qui Vaime, m'aime, charmante épigraphe à nicllre à un polit nombre do ces livres selon le cœur.

Cousin, infatigable et de plus en plus meneur dans tous les sens, a donné les letiros du Père Aiidrc qu'il avait déjà publiées dans- le Journal des Savants : ce Père

André est un jésuite qui fut persécuté par ses supérieurs parce qu'il se montrait un peu cartésien dans son enseignement. Il était connu jusqu'ici par un traité Sur Je Beau, agréable, élégant, mais qui n'a rien de supérieur. Cousin, qui organise son école et qui va péchant partout des cartésiens, s'est mis à faire valoir le Père André. Il y a réussi. C'est assez intéressant, mais trop long de documents, et, je le crois, un peu exagéré de conclusions, comme il arrive aisément à Cousin, qui est d'ailleurs un metteur en scène si habile, si dramatique et parfois si magnifique.

Par suite de la même activité, qui se porte actuellement sur de l'inédit, Cousin a publié ses Fragm^nls Jilléraires, anciens discours académiques, ou éloges mortuaires, aux([uels il a ajouté pour assaisonnement les lettres inédites de madame de Longueville (chassant ainsi sur mes terres et me tuant sans façon mon gibier); il a ajouté un petit commentaire à ces lettres, dont il s'est, je crois, exagéré un peu l'importance littéraire; comme élude d'âme et di' confessionnal, c'est curieux, (et j'en avais tiré parti dans mon élude). « Au fond^ il n'y a de véridique, dil-il, si quelque chose l'est entièrement, ([ueles corrospondau'cs intimes ot eonrulenlielles, les mémoires eux-mêmes sont toujoui's destinés au public, et ce regard au public, même le plus lointain, gâte tout; on s'y défend ou on atlarine, on se compose un personnage, on |)('nse à soi, on menl. » — Ceci est dit à mervoille comme Cousin sait dire, dans sa lani;ue excellente et digne du xvii" siècle;

mais que serait-ce si on appliipiail celle vérité à son écleclismc officiel, qu'il défen-

dait et (|u'il préconisait hier tout en attaquant Pascal? Il dit encore en parlant de madame de Longuoville : « Il ne faut pas s'attendre ici à une piété de théâtre, grandement et délicatement représentée. Ce qui fait à nos yeux l'intérêt de ces lettres, c'est leur enlière vérité, c'est-àdire la faiblesse, la misère do la nature liuinaiiu' et de toutes choses, prises en quehpie sorte sur le fait daus une de ces âmes qu'on appelle grandes, connue parle Bossuet. » — A merveille; mais pourquoi avoir laiil triomphé de ces mêmes misèresdans Pascal, au uom d'un cartésianisme imi)uissant et tout satisfait de lui-nu'uie? — Vous aurez pu voir daus la Presse (du mardi 1<S, je crois) des vers d'Alfred de Musset, sur la MorI du due d'Orléans, à propos de l'anniversaire. Ils ne sont guère bons; de tels sujets sont difficiles. Il y travaillait depuis un an; on sent qu'il a tiré par les cheveux. C'était une dette envers le prince dont il avait été le camarade ilc collège. Mais il y a affectation de camaraderie dans certain passage. C'est de mauvais goût de rappeler (pi'un jour, au bal de la cour, invité par la duchesse de Berry à s'asseoir près d'elle sur une espèce de trône, il refusa humblement :

On ilil qu'un jour de liai, ilu Icnips tlf C-harles dix, Sur les ilegrcs du li-ôn:^ il s'aci'ùla jadis.

Quelle inconvenaïu^e de rappeler telle chose après (pu^ le père a renversé le trône pour y mettre son tabouret et que luimême, le fils, était décidé à s'y asseoir sans la duchesse! Voilà où le défaut de mœurs et de procédés se retrouve cliez le poëte!

— La vraie originalité do Miissol est d'avoir ramoiK" l'esprit dans la poésie, en y mêlant la passion-, son tort lirave est d'avoir relâché et presque dissous la forme. Jamais, depuis qu'on lait des vers franrais, ou n'a aussi peu rimé; il faudrait remonter aux chroniqueurs en vers du xiii" siècle. 11 croit servir le sens, il se trompe. Le sens lui-même souffre de ce sans-gène. Maintes fois chez Musset j'aperçois bien ce qu'il vent dire, mais il ne le dit pas. — Quant cà sa prose, elle est décidément charmante.

— On a eu à l'Académie française la grande séance annuelle poétique et pathétique (20juillel), prix de poésie, prix de vertu, etc. On a entendu les vers de madame Colet, couronnés, sur Molière. Chasles en a dit quelque chose d'assez piquant dans les Débals (du samedi 22). La poésie de madame Colet, c'est en effet un je ne sais quoi ({ui est parfois le sin^ulacre du bien, qui a un faux air de beau. Sa poésie a un assez beau buse, ou buste, si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. — La trouvez-vous belle? me disait-on un jour. — Oui, ai-je répondu, elle a Vair d'être belle. — Voihà ce qu'il faut à l'Académie française prise en masse. Oh ! chantons pour les bois et pour l'écho, comme La Fontaine.

— Mais le grand succès persistant et croissant, c'est celui des Mystères de Pm is. Il faut y voir un des phénomènes littéraires et moraux h:'S plus curieux de noire temps. Les huit ou neuf volumes publiés ont été payés à l'auteur trente mille francs, je crois. On va en faire une édition illustrée. Il en a déjà été fait des gravures isolées qui se voient dans les passages et sur les boulevards; il y a des romaïu^es de la (U)i(nleuse et on les

chante au piano. Dans los cafés, on s'arrache les Débats le malin ; on loue chaque numéro qui a le feuilleton tle Sue jusqu'à dix sous pour le temps de le lire. Quand l'auleur retarde d'un jour, les belles dames et les femmes de ciiambre sont en émoi, et M. Sue écrit (comme il a fait mercredi 10) dans les Déliais un petit mot sur sa santé pour rassurer le salon et l'antichambre. Que M. de Chateaubriand ait la i;outte ou qu'un honnête homme de vraie littérature tremble la fièvre, nul ne s'en inquiète, mais M. Sue! Son silence par cause de rhume est devenu une calamité publique. On se demande où tout cela va. Habile et assez spirituellement hypocrite qu'il est, il a très-bien compris qu'après les chapitres d'appât et d'ordure, il fallait se faire pardonner ce qui avait alléché; aussi s'esl-il jeté aussitôt sur la philanthropie si à la mode aujourd'hui. Il y aurait de belles et profondes considérations à faire sur ce sujet : En quoi la philanthropie née de la corruption dipre de la (Inirité. Grâce à ce prétexte, chacun suit en conscience et sans remords M. Sue partout où il vous conduit : c'est pour le bon motif; la fin justifie le lieu. — 11 aura droit bientôt de mettre à une prochaine édition de Ses Mijsières cette épii;raphe édifiante :

■l'ai fait un peu Ao liinu, r'esl mon pins liol onvrago!

Si j'étais de l'Académie, je le proposerais l'année prochaine pour le prix de vertu ou de l'ouvraiie le]dns utile aax //^^('»/>\ Vous rappelez-vous comme dans Alar-dnll il s'est nioipiéde c(; pri\ de vertu? Donc qu'il l'obtienne !

Les provinces mordent surtout à belles ilents et avec

1111 surcroît de candeur. Los procureurs du roi de chefslieux d'arrondissement et même les présidents de cour sont émus et

correspondent avec l'auteur pour lui soumettre leurs idées et discuter les siennes ; il répond dans les Débals très-officiellement et sans rire à ces missives qui lui donnent un caractère respectable et qui servent à couvrir son jeu. Il reçoit bien aussi d'autres petites lettres un peu plus lestes sur les mérites et les vertus précises de la Gouilctise et de Bigolellc, auxquelles il répond confulentiellemciit sur un [on plus irai. Il doit bien rir(3 vraiment et a droit de mépriser un peu fort l'espèce. Sue est d'ailleurs un assez bon garçon (gooil felloïc), qui ne prend pas trop au grave sa bonne fortune de grand homme; il ne se donne pas pour un écrivain, mais pour un homme à idées et à combinaisons romanesques, ce qui est vrai. Il a de l'invention à cet égard, il sait construire. Il a beaucoup rtV»; dans sa première jeunesse, il a été aide-chirurgien de marine. Son père, professeur assez distingué de l'École de médecine de Paris, l'avait envoyé là pour se former et jeter SAgsunne. Il en a rapporté son idée de roman maritime, par où il a débuté. Depuis lors, il s'est exercé dans bien des genres; il vient do trouver le sien. Ce qu'il y a de mieux dans son avènement, c'est que cela déblaye le' terrain et simplifie. Halzac et Frédéric Soulié sont mis de côté, lîalzac ruiné, et plus que ruiné, est parti pour Sainl- Pétersbourg en faisant dire dans les journaux ([uil n'allait là que pour sa santé et qu'il était décidé à ne rien écrire sur la Russie. On a tant abusé de l'iiospilalité avec ce pays-là qu'il croit sans doute que cette pro-

inesso est une manière de se faire bienvenir cl de s'assurer de la part du maître toutes sortes de petits avantages. Mais les promesses de romancier comptent-elles aujourd'luii? — Frédéric Soulié écrit toujours, mais de plus en plus obscurément : les cbif-

frcs on disent plus que le reste ; on ne le vend plus qu'à riOO exemplaires. — Sue a été très-riche ; on l'a dit un peu ruiné, mais il n'a jamais eu l'air de l'être. Il a volontiers un équipage. Les soirs dans le monde, il est Irès-paré mais lourdement, et y montre peu d'esprit et de vivacité de conversation ; il y parle bas et avec une sorlc d'afTectation de bon Ion. Il se rattrape au sortir de là et se dédommage en plus libre compagnie. Il a une très-jolie maison dans le faubourg élégant (rue de la (•épinière), une espèce de petit kiosque chinois, avec rochers, verres de couleur^ etc., et surtout un jardin charmant, tout à fait chinois aussi. Celte maison jouit d'une certaine célébrité, et b\s jeunes femmes à la mode faisaient qiiebjuefois (il y a une couple d'étés) la partie de plaisir d'aller voir le malin la inaison de M. Sue. Tous ces détails sont faits peulêlre pour intéresser, se rapportant au romancier le plus en vogue du jour et qui, je le répète, a d'ailleurs le bon esprit de prendre assez humainement son triumpbe. — On a donné l'aulre jour au Tlu'àtrt'-Français une comédie d'Alexandre Dumas en cinq actes, Ioh lli'iiioisi'llcs ■di> Saiiil-Cijr. C'est, connue tout ce (|ue fait l'auteur, assez vif, entraiiiant, anuisant à imnlié, mais gàlé par l'incomplet, parle négligé, par le commun. Soyez donc élevé par madame de Maintenon et à l'ombre des cliarmilles de la plus noble cour, pour venir |)aibM' en égril-

C.linONIQl'ES l'Ai; ISIRNXES. s:i

lardes (le la nie du Hclder. Ces demoiselles de SaMi(-(]yr, contemporaines de madame de Cayhis, sont de vraies lorettes comme on dil; il semble que Dumas ait détaché un chapitre du livre qu'il publie sous ce titre. Pourtant cela n'est vrai que pour le

ton ; le fond n'a rien d'aulrement immoral. Mais comment s'accoutumer à entendre une élève de ce beau siècle et de ce beau lieu dire de ces mots comme impressionner, animation, etc.? Avec Dumas, on s'écrie toujours : C'est dommage. Je commence à croire qu'on a tort; il est de ces natures qui n'aiuMienl jamais poussé très-loin en élévation et en art sérieux; en se dissi|)aiit cunune follement sur la plus lar!j;e surface, il a l'air de perdre des facultés qu'il ne l'ait après tout qu'employer et produire dans tous les sens, et il y gagne encore de faire croire à un mieux possible qu'il ne lui eût été donné dans aucun cas de réaliser '.

I. Lc'brfi (un cVrivaiii suisse, mort jeuno) mérit(> d'èlre grond«'... 11 a lait l'article sur Mickiew\c% (dans la Revue aitisse, année 18i3, p. 513) trop mystique; lui ((ui s'est fiiit tant d'honneur par son article sur la l'iiilosopliie allemande (Revue des Deux Mondes, !'■'■ janvier iSi:!i, ((u'ij n'aille pas gâter cela. Qu'il se mette à notre portée, à Udus qui ne croyons pas aux prophètes. Que ce séjour à l'aris lui ait au moins appris à nous servir à notre gré pendant quelques heures. Il redeviendra lui après; mais il faut savoir dissimider. Dites-lui cela sérieusement, cher Olivier : il peut être un de nos écrivains les plus utiles et les plus goùli'-s ici. Ditc^î-lui dune,. clicr Olivier, ce mot d'un Intcur un peu liln-rtin d Apulée : nous restons tous plus nu uioins des linvs jusqu'à ci- que nous ayons manné des roses.

Ce 2S jnillcl lSi3.

QUINET F.T MICIIELET. — LE LIVRE DE? J/'S r / r /TS.

Quinet et Miclielet vioiinont do réunir on un volumo et de publier leurs dernières leçons sous ce litre Des Jesuites. En même temps on met en vente les portraits dos deux professeurs, comme

des deux héros du jour. C'est dommage que Narvaos, le grand vainqueur espagnol, ne soit pas en vis-à-vis. D'un côté pas plus que do l'aulro, il n'y a eu (pour ainsi dire) do sang de répandu'.

Le livre au reste se débite. La partie de Quiiiol est bien, très-bien : quant à colle do Mitlielot, elle est emphatique, un peu burlesque à mon sens, a'gri somnia. Voici le début de sa prélace :

« Ce que l'avenir nous gartlo, Dion le sait!... Soulemout je le prie, s'il faut (pi'il nous frappe encore, de nous frapper de l'épée...

» Les blessures (jue fait l'épée sont diV'^ blessures

I. Kii Ks|Mi;ii o, il;uis le f/ni//(/ cninliat livii- par Narvaës à Seoane, il V a l'ii (liMix lidimiii's Uii"s en loiil. cl viin!'(-sis lilissés.

nelles et franches qui saignent et qui guérissent. Mais (jue faire aux plaies honteuses qu'on cache, qui s'envieillissent, et qui vont toujours gagnant?» Ceci est assez bien dit, sauf l'emphase; mais que penser,, lorsq'ie vouant à parler de l'art clirétion, de l'art gothique, de la ciilhéilrale où Goëtjic vit surtout une morte imitalion de la nature, une crislallisulio)) infinie, et où Hugo vil surtout le laid et le diable, Michelet ajoute :

« L'un et l'autre regarda le dehors plus que le dedans, loi résultat plus que la cause.

» Moi, je partis de la cause, je m'en emparai, et la fécondant, j'en suivis l'effet. Je ne fis pas de l'église ma conlcmplalion, mais mon œuvre; je ne la pris pas comme faite, mais je la refis... de (juoi? de l'élément même qui la fil la première fois, dn cœur et du sang de l'homme, des libres mouvements de Tàine qui ont remué ces pierres, et sous ces masses où l'autorité pèse impérieusement

sur nous, je montrai quelque chose de plus ancien, de plus vivant, qui nia l'autorité même, je veux dire la liberté...

» J'ai suivi la même marche, porté la même préoccu- |)atiun des causes morales, du libi'e génie humain dans la littérature, dans le droit, dans toutes les formes de l'aclivilé. Plusje creusais par l'élude, parTérudition, par |(,'s chroniques et les chartes, plus je voyais au fond lies choses, pour premier principe organisateur, le sentiment et l'idée, le cœur de l'homme, mon cœur!... »

(lolle exaltation et celle glorification de lui-même vont continuant sur ce ton :

« Le sentiment de la vie morale, qui seul révèle les

Si; ciinoMui'Ks I'a1!Isii:nm:s.

causes, ("claira, dans mes livres et dans mes cours, les temps de la Renaissance. Le vertige de ces temps ne me gagna pas, leur-fantasmagorie ne m'éblouil point, Torageuse et brillante fée ne put me changer comme elle en a changé tant d'aulrcs; elle fit en vain passer devant mes yeux son iris aux cent couleurs... D'autres voyaient tout cela comme costumes et blasons, drapeaux, armes curieuses, coffres, armoires, faïences, que saisjc?... et moi je ne vis que l'âme...

» Je n'eus jamais un sentiment plus religieux de ma mission que dans ce cours de deux années; jamais je ne compris mieux le sacerdoce, le pontifical de l'histoire; je portais tout cepnssé, comme jaurais porté les cendres de mon père ou de mon fils... «

Et tout cela pour dire qu'il ne méritait pas l'outrage; non, mais il méritait le sourire. On voit que si lîaranle est le père de l'école descriptive en histoire, Michelot y est le fondateur de l'école illu-

minée. Jamais le je et le moi ne s'est guindé à ce degré. C'est menarant. — Qu'en dites-vous?

Go ni juillot 1S',n.

EUILLETON DE .IULES .lANIX SL'Ii LES DEMOISELLES DE SM \T-C yn. — DUMAS SE FACHE. — EUGÈNE SCRIBE. — UN AUTEUR COMIQUE A NAITRE. — UN DÉJEVXEIi DE GAHroxs PERPÉTUEL, — ABUS DE CIRA X h S un M M E S DE RIE N.

Voilà (|ii(> Dumas s'est ('inii du ieuilleloii do .laiiia sur en DcniniscUes de SaiiifCtjr: Dumas s'émout aisément. Il y avait ici des circonstances aggravantes : le feuilleton]o Janin était léger, inexact, hostile ; la rapidité même ivec laquelle ou Ta inséré (sans attendre le lundi d'iiaîjitude) était une hostilité et une désohligeauee de plus; nais un auteur a toujours mauvaise grâce à venir décndie sou ouvi'age <rili(iué et à dire : me») sonnet est fort bon. Dumas ne s'est épargné aucune sorte de mauvaise grâce dans sa lettre d'Iiiei', ;iO (voir la Pyr.s\sv). Il veut i'»lri' Irès-méchaul, et il n'est (pie trop long. 11 veut avoir l'air de hàtonuer .laniii, et il ne le pique même pas de la |iluuie. C'est du Duiuas-Scuderv. Il commence par toutes

sortes de personnalités qui ne font rien à l'affaire. Il affecte de rappeler à Janin le temps où celui-ci logeait rue Madame dans la môme maison que Harel et mademoiselle Georges (espèce de ménage établi), et venait en tiers sans troubler l'iiarmonie parfaite et par manière d'accomitagnement. Il lui reprocbe de n'avoir pu faire de drame, comme si, pour être critique, il fallait nécessairement avoir excellé dans le genre qu'on juge. Tout cela est

misérable; Janin n'a pas répondu aujourd'hui lundi, et Dumas serait bien attrapé si Janin ne répondait pas du tout, — qu'à la prochaine occasion, au prochain ilrame du matamore.

Comme correctif essentiel du feuilleton de Janin, il vous faut lire et consulter l'article de la Revue des Deur- Mondes du l"' août, signé P. L. (Paulin Limayrac); tout bienveillant qu'il est, il a de la justesse, touche les vrais points et donne une idée fidèle. Les critiques en soûl (ines, et Janin y a son paquet.

Je viens d'apprendre (pi'il est décidé que Janin ne répondra pas; ainsi Diîmas va rester dans la position d'un breticur qui se fend et qui n'a personne vis-à-vis. — La considération de Janin d'ailleurs n'y gagnera pas. — On n'a pas plus d'esprit que lui, mais c'est un mauvais enfant gàlé.

Tel qu'il est et dans la disette d'auteurs dramatiques, Dumas a son prix; il a d(> l'entrain, de la gaieté, tic la dextérité et de la charpente ; son drame a un jarret et la planche joue sous lui; il manie cl remue assez bien la couiédie iVinlrigue, sans poiu'lant jamais s'élever jusqu'à la vraie comédie digne de ce nom, à celle qui atteint et stigmatise les vices actuels, les ridicules du présent. Ce

jîenre île comédie manque ciitièremenl aujourd'hui, chacun se conlentc d'être plein de ridicules soi-même et de se moquer de ceux du voisin; mais la grande exécution publique est comme supprimée. Scribe est le seul qui dans quelques-unes de ses pièces (comme Bertrand et Wilon et d'autres encore) ait touché ce point et piqué sinon percé le ballon. Bien des gens disent et répètent que le temps de la comédie est passé, qu'elle est devenue

impossible par toutes sortes de raisons, et les théories ingénieuses sur cette lacune désormais inévitable ne manquent pas. Mais s'il revenait un seul génie véritablement comique, il aurait bientôt fait justice de toutes ces subtilités qui sont comme les toiles d'araignée dans les espaces vides. Ce génie, s'il se donnait la peine de naître, trouverait bien quelques difficultés sans doute à rajeunir les points de vue, à ressaisir avec nouveauté les grands caractères déjà tracés, à les offrir par des aspects à la fois reconnaissables et imprévus, à peindre sans copier, à tirer de tous nos petits ridicules assez peu gais une large veine de plaisanterie, et à convoquer toutes nos petites vanités maussades à un rire immense. Mais ce ne sont là (pie de tes difficultés comme le talent eu a toujours à vaincre. A moins d'être ce talent même, on ne voit guère pour lui le moyen d'en triompher.

Dans toutes ses pièces, dans tous ses romans, dans toutes ses impressions de voyages, Dumas me fait toujours un seul et même effet, et déroule âmes yeux un seul et mêiur (>spi'il : r'c^^iundrjcuiii'r ih' <i:t)'ro}ts perpi'luel. Au bout des trois premiers ([uaris d'heure, ce jeu bruyant commence à fendre la têle,cllesdélicats n'y tif'unent plus.

'.)U r.il R o N I Q U K S l' A n 1 S 1 E N N ES.

Une petite anecdote philologique, mais qui marque sous le grandiose de l'expressiou une certaine confusion d'idées :

M. S.-B.-(moi), dans son article du 15 juillet sur De Maistre, l'appelle ce grand homme tic bien, empruntant cette expression à M. Ballanclie, cpii a ainsi salué De Maistre dans les Pro-êgomènes de sa Pallngènésie. Or, voilà que le 20 juillet, dans son Rapport lu à la séance publique de l'Académie, M. Yillemain qua-

lifie Molière le grand honnéle homme; de même que Molière, moins oraloireincnt, avait dit à Bossuet, dans le drame d'Adolphe Dumas : Vous éles un brave homme. Et dans son feuilleton des Mystères de l'aria du -27 juilK'l, M. Eugène Sue, voulant louer un pliilauthrope appelé vulgairement le pelil manieau bleu (un M. Cliampion, qui va par les halles et les places publiques, avec sa croix d'Iioiineur sur son manteau bleu, y faisant des distributions, séance tenante, à tous les pauvres gens qui passent, non sans quelque bizarrerie et ostentation), — M. Eugène Sue, à son tour, ne trouve rien de mieux que de le qualifier également : ce grand homme de bien. Il est impossible de ne pas remarquer, quand on est un peu grammairien ou même moraliste, que voilà bien des grands hommes de bien en (piinze jours, et rien ne prouverait plus combien une telle expression si solennelle, et qui devrait être si réservée, exprime peu une idée nette pour les esprits du jour que cet abus et comme ce jeu qu'on en fait.

Et 11' raisoiiniMiieiit imi iiMimil la raison.

Cfi 3 août i8i:j.

LA ITilNCRSSE DE ,I(lI N V 1 1. 1. K. — LES LE TTJ{E S P A F! I - SIEXyES DE MADAME DE OIRARDi.N. — .lÉSUIÏISME ET GALLICANISME. — CONVEI'.SION DE M. RATIS- RONNE. — PKINTLHK l! ELIC lEl' S R ET GALANTE.

Dans lu disette île toute nouveauté et quand on s'est demandé des nouvelles d'Espagne, on parle de la jeunette princesse de.Ioinville (la s(«ur de l'empereur du Brésil) qui nous est arrivée ces jours-ci. On se demande si elle est jolie, et ceux qui l'ont vue répondent qu'elle est Irès-agréable. En arrivant à Brest, son premier mol, en voyant la foule sur le port, a été : Que di' blancs! —

11 parait (|u'à Rio la foule est presque toute composée» de)ii)irs.]\\\? est descendue sur la route au château de Bizy, et comme on loi faisait remarquer la beauté du parc et de la foréf, elle a répondu : « Oui, mais il n'y a |ias d'aihres. » Les nôtres ne lui paraissaient que des liidiveaux auprès de ses foréls vierges et tropicales de là-

bas. iNolTft (Hé, qui est délestable, lui fait l'cfTet d'uu brouillard, et comme on disait devant elle qu'on ferait telle chose l'hiver prochain, elle a demaiulé avec effroi: « Quoi! est-ce qu'il y aura encore un hiver? » Elle trouve que c'est bien assez d'un été comme celui-ci, et elle a bien raison. Le fait est qu'elle est Irèsjeujie, Irèsenfant ; on va tâcher de la distraire.

— On vient de mellre en vente dans la Bibliothèque Charpentier \es Le! très parisiennes de madame Emile de Girardin : c'est le recueil de ses anciens feuilletons de hi P/vs.sc depuis I83G jusqu'à la fin de 1830, qu'elle a légèrement revus. Ce doit être assez agréable ; il y a de jolies pages de moraliste du beau monde.

— Je lis dans le Semeur un excellent article de M. Yinet sur Bourdaloue; sa vue sur le jésuitisme, qui n'est qu'une aggravation du catholicisme, me semble très-juste, très-féconde; c'est ce qui peut s'observer en France aujourd'hui. Le jésuitisme est en train de regagner chez nous une partie de l'intervalle qui séparait l'anc-ieu gallicanisme du catholicisme pur. La Jîerue iS(//N.sca déjà expli(iué cela. On pourrait dire encore plus nettement : le jésuitisme, c'est le catholicisme en habit (le voyage.

Le gallicanisme est une chose tellement mourante et morte en France, (jue nos évèques et archevêques, qui étaient les gardiens

et défenseurs perpétuels de celte Eglise gallicane, vont les premiers sollicilaiil le pape de les autoriser à introduire dans leurs tiiucèses le bréviaire romain et la liturgie l'omaine au lieu des vieilles coutumes el réformes un peu dissiden-tes el appropriées

CHRO.MQUES PARISIENNES. 03

qui iiiai'(iiiaicnt roriginalité Iraditionnelle et nalioiialc (voir dans les Débah des 3 et 4 août la lettre du pape à l'arclievèque de Reims, et la réflexion très-juste des Débats le lendemain). Le pape est plus sage et plus modéré (jue nos évèques,

— Notre religion romaine et italienne se manifeste de plus en plus dans les moindres détails, et par le caractère même des images (imposées aux vitres des boutiques d'ornements catholiques. Plusieurs de ces images représentent la conversion de M. Ratisbonne à Rome, il y a un an ou deux. R est à genoux, et tout d'un coup la sainte Vierge lui apparaît. Les paroles i)ur lesquelles il ex[)rime ce qu'il vit et ressentit alors sont écrites au bas, et dans les termes de la mysticité la plus suave : le sourire et le geste de la Vierge ne sont pas moins doux et attrayants. Notez que M. Ratisbonne est représenté comme un très-jeune homme, très-beau, à physionomie élégante, avec la barbe en pointe, et ayant la chevelure très-bien peignée et soigneusement partagée en deux (ce que les jeunes gens appellent avoir la raie). Son lialiil à taille serrée est de ceux qu'on pourrait donner comme modèles dans le journal la Mode ou dans celui des Tailleurs. La Vierge et lui se tendent les bras. Toute cette image de conversion est du plus joli galant.

Ce j auiil 18 lo.

dl; la i.ii'.nAir.ii-: cATiKM.nn t:.

... l'oiir les (jueslions reliyiousos en France, il y a, comme chez vous, un public sûr et qui achète. Toute la littérature catholique a un débit excellent. Pour un littérateur dévot et industriel, c'est une carrière. Tout manuscrit trouve édileni- et acheteur. Ce petit polisson

de fait des romans catholiques (jui s'écoulent.

L'excellent Tur(inel\ , pour ses premiers volumes de vers, se vendait à Toulouse à un grand nombre d'exemplaires : Amour cl foi, etc. Après Lamarline, Uérani;er et Ihiiio, c'est lui qui se vendait le mieux. Lu sœur Ei}nue)lcli,de Cazalès, cette bonne sœur avec toutes ses visions, a eu, sans aucun ell'ort, plusieurs éililions, ainsi cpie la Suiiilc Eliaabi'lli de Uon'jvh\ de Montalend)erl. A'ous avons uii Midi trcs-catholi(|uo, Lyon, Toulouse.

Ce liiMili 7 auiit 18 Hi.

iKl'IUSK KT ll.N nii LA OUKRKLLE DE JAMN ET DE ULMAS. — EUC.É.NE SUE. — TIIÉODOUE BUUETTE.

Il avait (Hé décidé ([ik} Jaiiin ne répondrait pas à Dumas. l'ourlant Dumas la lui avait faite si belle qu'après réilexion et ayant choisi ses poiuts, il a pris le parti de répondre. 11 Ta lait ce matin daus les Débats, et victorieusement, ce me semble. V.e qui doit accabler l'autre, c'est que Jauiii l'a surtout batlu avec les articles de toute la presse dout il a composé un assez joli petit faisceau et uue bonne poii^née de V('ri,a's.

— Toutes lesiusinuatidussur les primes accordées à... -par les ministères sont mallieureusemenl trop l'uutlécs.

Vous avez là un soupirail (jui s'eiilr'ouvi'e sur ces autres téiu'-direux de noire lilUn alure. (".e sont tie vrais mystères de Paris.

— ... Sue a vu de bonne heure le fond de adc, il nous en r;iil jouir aujonrd Inii.

Ofi CHUONIQUES PAllISIEiSN ES.

La sollise cl la duperie du public lui ont indique' nottenient sa voie en se laissant prendre à sa philanlliropie : il n'a qu'à continuer. — Il semble que riioninie au pelil manteau bleu lui ait jeté son manteau.

Je joins ici un feuilleton tiré de la Démocralie pacifique, journal phalanstcricn et fouriériste, nouvellement publié, quotidien (numéro du samedi 5 aoùl). Burette est un professeur d'histoire de l'Université : bon gar(,'on, bon vivant'. Sue a peu à faire pour ètn; aussi de la philanthropie des bons vivants !

Burette est un rabelaisien qui n'y regarde pas de si près. Les piialairstériens sont aussi un peu de la religion. Ils font à souhait son jeu au maître farceur. Le catholicisme a eu ses tartufes; l'abbaye de Tliélèmc aura aussi les siens.

1. Théodore lîuietlc avait écrit à Eugène Suc une lettre, rc|iroiluitc en tèlc de la seconde édition des Mijsléres de Paris, dans laquelle il disait : « Toutes ces atrocités, toutes ces misères, dont vous vousêtes lait l'historien-poëte, ont fiappé nos lég'islateurs ; et si J^-an- Jacques Rousseau a mis en baisse le lait des nourrices, vous mettrez en hausse les lois les plus sinii)les de la justice et de l'Iunnanitc... Si l'on crée des charges d'avocat du pauvre, à bon droit vous devez être hàlonnicr. » — La Démocralie pacifique ajoutait à cette lettre en la reproduisant : « Nous voyons avec

plaisir un professeur de l'Université prendre liouorablemcnt la défense du livre de M. Eugène Sue, livre inspiré par l'amour du peuple, par l'intelligence des vrais intérêts démocraliciues. »

Ce li août Ibilo.

.ES • .V 1 sï-/;/(i-s ;//; va ni s. — i.amautine vise a

I.'O'CO.NNELL. — SA LISTE CIVILE. — QUEI.ELLE DE DU-MAS ET LIE JANIN AURAXGÉi:. — GRAVE S V M 1' - TOME DE DÉCADENCE MORALE.

Lu iiiysli(icalioii des Mijslèrca de Paris coiiliiiue : hier, (huis les Débals, un avocat du roi, M..., invoijue ce livre connue aulorilé.

Aiijourd'luii, Suc discale la question (riunnanité relativenienl aux médecins dans les Uopitanx.

l'arli dn lîrtir et du tic S»dc, il est en voie d'aboutir au saint Vincent de l*anl en passant par le Dncray- Dnndnil.

— Letli'e de Laniarlinc (dans la/icroc iiuIrpciKlaulc) à (/lia-puys-iMonllavillo, un de 3cs biographes; il est aux aljois, il visi' à rO'Connell : il nv serait i)as fàclié (l'avoir sa liste civile comme ministre de Topinion. Truucc'-mui ait miUion, je me charge de le d("penscr, o honte!

•18 r.MiKtMQUKS PAKl SIENNES.

Lisez celle lettre, el voyez le ([ii'elle signilie sous les draperies. — Je ne vois que des charlatans. Il Unit par : un Cd'ur, une foi, une roix. — .le crois que c'est la voi.i (\m domine '.

— Sur la lecture de la réponse de Janin dwns les Débiils, Dumas est devenu furieux, il a envoyé à Janin témoins sur témoins pour un cartel; mais Janin était parti le matin pour les champs. F^e tout se sei-a arrangé depuis, car il n'en est plus question.

Dans le feuilleton des Dé&fifs du lundi "21 août, vous pouvez voir ce résultat, et comme qu(ti il a été décidé

1. « Créer un joiiinal des masses, i[uoti(lien, à i;rand l'ormat, à un prix d'abonnement qui ne dépasse pas cinq journées de travail... Voilà, dit-il, cette pensée! Je n'ai pas le temps de vous la développer ici, mais qu'il vous suClisc de savoir que pour la réaliser il iic faudrait qu'un million par an. Oui, il suffirait qu'un 'million df citoyens bien intentionnés souscriviscent à ce subside; des masses pour un franc par an seulement, pour une do ces peliles pièces de monnaie (pii glissent entre les doigts sans ((n'on la r^tiemie... et celle pensée se réaliserait.

!' .. Je ne crains pas d 'al limier qu'en peu d'années votre pcuidc politique serait changé. Mais, me dircz-vous, pourquoi ui." l'oxéculczvous jias (celtf- révolution moralei? Parce (pie je n'ai pas le million à moi tout seul, parce qu'il n'y a pas en ce lemps-ci eu France une idée qui pèse contre un écu. Que les bons citoyens trouvent le million, moi je ine charge de trouver les hommes...

)) Ces hommes (les coUaboralem-s du journal) seraient au fond le véritable pouvoir moral do la nation, les administrateurs de la pensée publi(iue, le concile perinaneut de la civilisation moderne... Il y a en ce tem])s-ciquelque chose île plus beau (pie d'ètic ministiv de la Chamiire ou de la (Couronne, c'est d'être ministre de l'opinion !

» Adieu, liiiiii clicr (ollri;'ui', je ji'tt(! à vous cl à votre o'nvre tout ce ([ue j'ai : un ccur, une foi, une voix. — Alplumso de Lamartine. »

r. Il i{ o N I o r E s l' A n I s I ii n n e s. O'.i

quo la ({iioi'clle ii'avail pas iVaiiolii los homes /ilh'-fdircs, cl comme quoi encore tous les deux seront membres un jonr lie l'Acadéniie française pour le plus i^ivind honneur (Tieelle.

C'esl peut-être le plus grave symptôme tle décadence morale chez un peuple que celte absence de toute rancune et celte réconciliation banale après d'indignes procédés, sauf à recommencer denwin. On voildans les romans chinois que les mandarins, ([uand ils se sont fait (juel(|ue mauvais tour, se mettent à rire au nez l'un de l'autre et boivent ensemble leurs petites tasses comme devant. Tl n'v a pas ombre de ressemblance entre cela el le pardon chri'lii'n.

XXYT

Ce 2" août ISill.

ETUDES CATHOLIQUES ET fXI VEU SITA I H ES. — TORTUAIT DE VIEl.EMAI.N. — PAIiALLÈl.E AVEC CUIZOT ET COUSIN. — M. DE CENOUDE.

Dans lo rcuillcloii des Débals du -2[aoiif, vous poiivoz voir (|tril y a tMi_ uuo hroclmrc do l'arclievôi|iio de Paris', qiril va lait allusion sur la fin ol répondu au livre de Quinol et Miolielet {Des Jésuiles). Ceux-ci ont répliqué, Miclieletje ne sais où, Quinet a dû répondre dans le Surle.

— L'archevêque pourtant a raison sur un point. En masse, les professeurs de l'Universilé, sans être hostiles à lareliiiion, ne sont pas religieux : les élèves le sentent, et de loulii celle atmosphère ils sortent, non pas nourris d'irrélii;ioii, mais en indifTércnts; la plupart des familles sont de même. La société moderne, dans son milieu, n'est pas autre. ()m)i qu'on puiss(> dire pour ou contre, en

I. Ohsi'nutHnn sur la liberlc (le rensftiiinemeiil

(:iiiio;siQUi:s i>ap.isiennes. lui

hjuaiit ou fil lilàmant, on ne sort guère chrélien des écoles de l'Université.

D'un antre côté, dans les écoles religieuses non universitaires, qu'alimentent les familles catholiques, les études littéraires et classiques sont généralement trèsl'aihles et très-mitigées. Dans l'Université, au contraire, celui qui veut travailler, trouve d'énergiques secours, et l'instruction se fait de plus en plus solide. — Voilà les deux parts.

— Il y a eu, le 10, la dislriljulion des prix du concours général. Villemain a parlé. Lui (jui excelle d'ordinaire dans ces sortes de solennités a j)aru, cette fois, plus embarrassé et moins vif que de coutume : son discours n'a pas de ces traits par lesquels il sait si bien relever le poli de ses paroles. Je ne sais (pii l'a remar{pié : « Villemain >polit tellement la surface de son sujet que, comme un globe trop glissant, il tinit quelquefois par lui écliapper des

mains. » Dans le cas présent, la difficulté de concilier la défense universitaire et le respect à la religion a pesé évidemment sur Villemain. Des peliles dillicultés, de celles (pii tiennent au goût et que la bonne grâce suffit ta délier, il s'en tire à merveille; mais, en présence des réelles, il faiblit. A la tribune politique, il a trouvé souvent des épigramnies piquantes, nu bien des paroles lucides pour des expositions d'affaires (pi'il entend irès-netfement; mais dans les vrais et sérieux débats, il est toujours demeuré insuffisant. On se rappelle à Paris la malencontreuse journée où il essaya de répondre à Laniarline au nutinenl de la grande défection de celui-ci : c'était, imus assuraient les té-

moins, \\u siiii;iilitM' cl tiisto spcrlaclp qiio, d.'iiis un»' situation où pourtant il y avait, ricii ({u'avec du bon sons, tant ol de si bonnes choses à dire, de voir un orateur aussi liabile, une langue aussi dorée et aussi fine que Test Yiliemain, balbutier, cliercher ses mots et ses raisons ; on aurait cru qu'il n'osail frapper par u-i reste de respect pour le génie littéraire; ([ue Tombre de ce génie, un je ne sais quoi, le fantùme iVElvire debout aux C(Més du poëte et invisible pour d'autres que pour l'adversaire, fascinait son œil et enchaînait son bras. On n'est pas plus grand, plus élo(juent littérateur qiu^ Yillemain; ses d(!ux volumes les plus récents sur la première partie du xviii" siècle, (pii faisaient la consolation et les dernières délices humaines de M. Manuel mourant, feront celles de tout esprit délicat et fin dans les meilleures journées de loisir. C'est une singulière organisation que celle de ce brillant et facile talent, et après l'avoir entendu nous-même, en ses beaux jours, et à écout(M' ceux ((ui l'ont pu mieux connaîlre, nous oserions dire : Yillemain n'aime et ne sent directeiuent ui la

religion, ni la philosophie, ni la poésie, ni les aris, ni la nature. Qu'aime-t-il doiu'? Il aime les Jetlres, et, par elles, tout.

Et puisque nous voilà de rencontre sur un sujet si fertile, nous pousserons plus avant l'appréciation. Quelqu'un nous souftle à l'oreille une pensée : il eu est des esprits comme des navires; ils peuvent avoir à bord toutes sortes de richesses plus ou moins précieuses, mais il les faut juger avant tout sur leur pavillon. (Celui de Thiei-s, par exemple, est légènMé, |U'ésom|)li(in, imiu'udence, no-

<:HI10NIQI:KS PAIUSIKNN'KS. lo:]

nohsliiiit Idiilcs los autres liouroiises qnalilôs.) Vno l'ois qu'on esl à bord ci dans le délail (rini cspril, on ne le juge plus guère par cotle partie esseuliello, qui pourtant saule aux yeux au dehors; on est tfulé de l'oublier : elle subsiste jusqu'au dernier jour et ne cesse de dominer le tout. Les détracteurs de Yillemain lui ont souvent fait un sujet de reproche de ses qualités habiles de diction, comme si elles excluaient chez lui des qualités plus solides. Le vieux Miiiiaud, l'auteur de Vllhioirc des Crnisadrs, ne parlait Jamais de lui que comme d'un bel esprit de colléiie, ce qui, dan-; ces termes brefs, était souverainement injuste. Il n'est pas moins vrai que A'illeiuain, an milieu de toutes les grâces brillantes et mondaines dont il a su recouvrir sa nature première, reste foncièrement un esprit universitaire, une fleur et une lumière de rhétorique et d'académie. Si on se le figure livré à lui-même, dans une époque moins remuante et moins excitée, il n'aurait l'ien inventé, sans doute, rien innové, il se serait temi à orner et à célébrer,

Klèvc favori de Fontanes, il l'eût surpassé eu tout, liornn's dans la poésie.

Il eut été fort possible, |)ar exemple, et l'on conçoit très-bien (pie Yillemain, né en d'autres temps, et venu un peu plus lût, n'eut jamais parlé, comme il l'a fait, de Shakspeare. Il en a parlé, parce que c'était la vogue cl que le vent y poussait. Comme ce genre est son côté faible, il s'y est porté précisément avec toute sorte de démonstration et une apparence de prédilection qui, à la bien pénétrer, peut se trouver un peu vaine. Ingénieux cl flexible, cliatonillcnv et inquiet, Yillemain

est riiomino qui gagiio le plus à être averti : avec quelle rapidité il répare! il suit depuis des auuées et a l'air de devancer. Nul ne sait mieux que lui le sens de celte expression cicéronienne : De aJieno jndicio penclere. Il ne cesse h cha(|ue nionvement de prendre son point d'appui sur le niveau d'alentour. Courtisan du goût public, il a, en un sens, raison de l'être : son talent ingénieux s'étend ainsi le plus possible, et il en tire le plus grand parti.

Sa marche, à la suivre dans l'ensemble, serait extrêmement curieuse à noter.

On l'avait ilit un peu léi;er d'abord, et vite il s'est l'ait grave. Il avait pu paraître à ses débuts assez dénué de principes politiques, il s'est empressé d'en ac((uérir. Il n'est que littérateur : oh! pour le coup, il va s'attaquer au Grégoire VII. Il passait pour classique, et on ne l'entend plus parler que de Shakspeare. On l'appelle académicien : il prouvera à la tribune, et coup sur coup, son éloqueiu-e politique. A force d'esprit, en un mot, et de souplesse, Villemain aura toujours toutes les qualités qu'on lui contestera. VA i)ourlant... ce (pi'il y a de |)lus naturel cliez lui dans tout cela, c'est son esprit, c'est la beauté de sa parole.

Villemain est 1(> critirpu^ progressif cl rrasif par t'xcellence.

Trois hommes éminents ont exercé la plus granile influence sur la direction des esprits et des études en France depuis vingl-cin(i ans, et on peut dire qu'ils ont été vérilableiiu'iit les réi^cnls de cet àgiî : Gnizot, Cousin et Villemain. (lui/ol avait plutôt l'aut-tu'ité sobre et sévère;

Consin ('hloiiissait et enlevait; Villemain savait la s*"- (iiiclion insinuante et déployait les grâces. Tous les trois, (loués ainsi di-versement, mais au plus haut degré, du talent de la parole, ils ont possédé moins également celui d'écrire. M. Guizot, au début, l'avait aussi peu que possil)le, eu égard à sa. distinction; il a écrit peut-être (|uelques-unes des plus mauvaises pages qu'on ait lues on IVanrais (dans sa notice en tète do la traduction de Shaks-peare); il s'est formé depuis au style écrit par l'habitude de la pa-role, et l'usage, le maniement si continuel et si -décisif qu'il a eu de celle-ci, l'a conduit ù porter dans tout ce qu'il écrit la netteté inséparable de sa pensée. — Cousin est peut-être celui des trois qui, sans efforl, atteindrait le mieux au grand slyle d'autrefois et qui jouerait le plus s])é("ieusement, plume ou parole en main, la majestueuse simj)licité du siècle de Louis XIV. — Pour Villemain, par l'éclat même et les élégantes sinuosités de sa recherche, il tra-hit un âge un peu postérieur; il enchérit à quehiues égards sur le wiu" siècle, en même temps qu'il le ralVajchit, (pi'il rembcllit avec charme et (]u'il l'épure. Ce sont liois grands esprits. îrois merveilleux talents. M. (iuizol, plus ferme, plus positif, et qui va au fait, est le seul dont la renommée aura réellement gagné à aborder la polilique : pour lui, elle est devenue une grande ca-

ri'ière et le complément de sa destinée d'hisldricn. Pour les de ix autres, elle n'aura élé qu'une dimiiiulion (M une dissipation.

(Juoi qu'il en soil. le caractère de professeur qui les a luarqiiés d'alKuil resie cmprciiil sur cliafun des trois.

i(!i; cil l'.oMgui'^!^ i>ai!IS|i:n\i;s.

A les jui^cr iinparlialoincnt, cl on n'atlacliant aux inol> aucune (léCaveur, mais en y metlant tout le sons précis, on reste vrai en disant : Cousin n'est pas un vrai philosophe, pas plus que Guizot n'est un s^^rand historien : ce sont deux \rès-grixnds lïrofessi'ut's, l'un d'Iiisloireet l'autre de philosophie. Et de plus encore, si l'on ôte le vernis et le prestige du génie moderne, Cousin pourrait sembler proprement un sophislc, le plus cloquent des sophistes dans le sens antique et favorable du mol, comme Yillemain serait le plus éloquent rlu'lcur daws le sens antique et favorable aussi. La banalité des éloges contemporains masque trop souvent ces qualifications vraies et décisives que la postérité restitue. Ce sont là du reste les plus belles gloires réservées encore aux époques dites de décadence. — A propos de cette distribution des prix de l'Université., qu'on veuille bien nous excuser d'avoir discouru un peu au long sur les trois chefs qu'elle est accoutumée dès longtemps à suivre et à reconnaître. En combinant tous nos renseignements du dedans. avec iH)tre vue du dehors, ils nous ont apparu ainsi.

— 11 a été fort (lueslion de l'abbé de (lenoude dans ces derniers temps. Comme il s'est mis sur les rangs pour la dépulation sous le patronage de LalTilte et d'Arago, les Débuts s'en sont égayés et ils ont bien fait; ils Tonl l'ail de |dus avec grand es|)ril. Cenoude a le privilège de mettre les Détiuts en gaieté, de leur

rendre la verve aux moments de lassitude et de disette. Quand les sujets maiiipicnl, on se jcllc sur le CeiKuide cl on en taille une tranche : il y a de (jutn tailler. La fortune

C.lir.ONlgUES PARISIENNES

(le Genoude est une des plus singulières et des plus burles(jues, en même temps que des plus iiéfastes, de ce temps. Il est venu jeune ;ï Paris, de Lyon je crois; il s'appelait Genou. On était aux premières années de la lîeslauration; pour arrondir son nom ou pour le rendre moins rond, il l'a entouré de deux de (pardon de l'inévitable cacophonie); il en a fait de Genoude. Il s'est jeté dans les voies de la Congrégation et s'y est poussé en s'accrochant au pan de l'habit du duc de Montmorency, très-saini el un peu dupe; il s'est posé en traducleur de la Bible sans savoir l'hébreu; puis, plus tard, il est devenu l'homme de M. de Yillèle, son organe, son conseiller, son llalteur. Par ses journaux du soir, l'Etoile puis li\ Gazelle, il a dit el fait t(jut le mal possible, il a (•(Mist'iilé el loué bjules les mesures jterverses et violiMiles, les censures, etc. A travers cela, il se mariait richement, il faisait sa fortune : XOOOO livr(>s de'renles, s'il vous plail. (Ir, c'est cet homme ipii, dt;|)uis la i'"-voluliuii de Juillet, s'avise de prêcher le sulfrage universel et de faire alliance avec l'extrême gauche républicaine qui ne le repousse pas. Poui' couronner le tout, sa femme étant mûrie, il s'esl fiil prêlre ; il publie loules sorles de traductions des Pères qu'il commande à des jeunes gens et auxquelles il met son nom ; le produit de celte (^[)èce de l^ibraii'ie, servie par sou jduiiial, lui a été Irès-fnu'tueux. Le marchand et le journaliste sont par lui

dans le lenq)le et UKuitent jusque sur les degrés de l'aulcl. (Jucl scandale poiu' la UKirale pulilii|uc! (".'est 'i'urlufe jouriiiilisle.

Lamartine lui a adressé à plusieurs rcpriso y\v hop

magnifiques vers. (Jnelqu'im ([ui l'a bien connu (.lisait : «M. de Genoûde m'est, insupporlable; ce prêtre gras me dégoûte; sa grosse face exprime sa logit[ue béate; sa mauvaise toi, à la longue, a l'air d'être devenue une conviction, absolument comme un corps étranger qui, à force de séjourner dans l'estomac, s'introduirait dans l'organisation et irait se loger entre cuir et chair :

... cl libris iiicievit oiiiiniiiu l'ingiic...

a dit Juvénal. »

Ce 2 septembre 1843.

ACCIDENT AU TUErOUT. — VOYAGE DE LA HEINE D ANGLETERRE. — RÉPONSE d'eDGAR QUINET A l'ARCHEYÈQUE DE PARIS.

Il a failli arriver un bien immense accident au Tréport. Le roi el toute la famille, y compris le petit comte de Paris (il n'y avait d'absents que la ducbesse d'Orléans et Madame Adélaïde) ont manqué être renversés de la voiture où ils étaient, dans l'écluse. Les clievaux, effrayés des salves de canon qu'on lirait par bonneur, et aussi du bruit des eaux de l'écluse, se sont emportés. Deux ont brisé la chaîne qui fait garde-fou au pont et sont tombés; sans la présence d'esprit, l'adresse et la vigueur extrême du postillon qui a su faire porter à temjts b: timon contre un pilier ou poteau, la voiture était immaiiqualtUMueut précipitée.

Quelles bizarreries dans ces acfidcnts où la Providence l'ait comme jouer pour nous b.^ Iiasard! Le duc d'Orléans, l'autre année, se tue là où il n'y avait aucun danger, ce semble : une roule unie, des

chevaux qui, deux minutes après, allaient s'apaiser d'eux-mêmes. Ici toute une famille échappe à la chance la plus contraire. — On n'ose se figurer les conséquences. Qu'on ne vienne pas parler des conquêtes de l'homme, de ses assurances contre les événements; nous ne sommes rien.

— On attend la reine d'Angleterre pour aujourd'hui samedi au château d'Eu. Viendra-t-elle faire une pointe jusqu'à Paris? Grande question; des paris sont engagés pour et contre. Dans tous les cas, cette visite de la reine d'Angleterre, qui n'est qu'un caprice de jeune femme, devient et sera un grand événement politique. Celle jeune reine s'est prise d'une très-vive amitié pour la princesse Clémentine, et de là son premier projet qu'elle a mûri dans sa petite tête et qui éclot aujourd'hui en dépit de toutes les diplomaties. Les rois avaient juscju'ici affecté d'être personnellement peu polis envers Louis-Philippe, de ne pas lui rendre les visites qu'il leur avait fait faire par ses lils. L'an dernier, le roi de Prusse s'est arrangé et même gêné dans sa route vers l'Angleterre pour ne point passer par la France. Eh hien, voiUi que brusquement la plus grosse et en même temps la plus mignonne de ces tètes couronnées arrive sans qu'à peine on l'invite, et se jette au cou du roi citoyen. 11 y a de quoi faire enrager le Nord. Gare au coup de sang de l'empereur. N'icolasî 11 en aura, disait une femme d'cspiit, une attaque de liiont. — En altendant, la diplomatie a une] mine longue d'une aune.

Les journaux vous diront les suites pour ce voyage, sur lequel il y a encore toute chance ouvcrle.

— Quinet a répondu à l'archevêque de Paris dans la Eevue des Deux Mondes; vous aurez pu remarquer que quand il discute les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sa logique n'est pas forte. Quoi ! on en sera venu à ce qu'il faut que tout le inonde passe par les écoles édeciiqnes de l'État, pour éviter qu'il y ait trop de petites sectes? C'est pitoyable ..

La reine d'Angleterre est arrivée au Tréport et à Eu samedi, comme on l'attendait (voyez les Débats et le récit de M. Cuvillier-Fleury, l'historiogi'aphe). Le prince de Joinville était son pilote; le roi est allé au-devant, est monté à bord du yacht royal, puis a ramené dans son canot la petite reine qui s'est remise à lui. Quand on lui a parlé de Paris, elle a répondu que ce n'était pas une visite de curiosité qu'elle faisait, mais une visite d'affection. Je ne sais si on la décidera, et si on la pressera beaucoup. On n'a pas l'air de l'attendre ici. — Suivez cela dans les Débats. C'est le grand événement de la chronique. — Je vous le répète, elle a pris cela toute seule sous son bonnet : elle est très-liée avec la reine des Belges (fdle de Louis-Philippe), elle s'est très-prise depuis, et d'un goût très-vif, pour la princesse Clémentine (ducbesse de Cobourg); elle lui avait dit depuis déjà assez longtemps : « Je médite d'.dlcr voir vos parents à Eu, laissez-moi arranger cela, et gardez-moi le secret. ^^ La visite récente du prince de Joinville et du duc d'Aumale à Londres n'était pas pour l'inviter, comme on l'a cru. Le prince de Joinville allait étudier quelque invention de bateau à vapeur dont il s'occupe pour son

iiiélier de marin, et, une lois clans les eaux de la Tamise, ils ont été faire visite à la reine. Voilà l'exacte chronique de cette visite qui renoue les tradiiions du Champ du drap d^or. — Cela fera sourire vos républicains et, si vous le voulez, prévenez-les, en souriant vous-même, du ré';it que vous ferez. Nous avons été un peuple courtisan : il en reste toujours quelque chose.

— Les Mystères de Paris, clos sous forme de roman, vont reprendre au boulevard sous forme de mélodrame; l'auteur s'occupe déjà à les tailler dans ce nouveau pli : industrie, industrie sur toutes les coutures.

Jeudi, 7 septemlprc 18i3.

MADAME SAND DANS SON BERRÏ. — DEPART DE BAr.-ZAC POUR LA RUSSIE. — MORT DE LA FILLE ET DU CENDRE DE VICTOR HUGO. — AFFREUSE CATASTROPHE. — VERS DE VICTOR HUGO. — LE DISCOURS DU CARDINAL PACCA. — SÉNILITÉ FLEURIE. — NOTES DE MON VOYAGE A ROME.

Madame Saiid est dans son Berry et non pas à Gonstanlinoi»le. Balzac est allé en Bussie, inandô, assnret-on, pour devenir le réfiilateur oficicl de M. de Gustine. Ge qui est cerlain, c'est qu'il est parfaitement impropre à ce rôle. Il ne défendrait pas mieux l'empereur de Uussie qu'il n'a réussi pour le notaire I*e\l(d.

— Le journal des Débals de ce nialia 7 vous dira assez de nouvelles :

La triste et alTreuse catastrophe arrivée à la (llle

ainée de Victor Hugo, mariée il n'y a pas plus de six mois, figée de dix-neuf ans au plus ' ;

— Les inventions néo-surannées de Lamartine : la vieille réforme électorale; — le discours enfin du cardinal Pacca. A propos de cette sénilité fleurie, paterne et tout à fiiit romaine, voici quelques notes tirées de mon voyage à Rome : le discours de ce cardinal me les a tout <à fait remises en mémoire comme très-exactes :

NOTES d'un voyageur EN 1839.

« Rome est morte depuis quasi l'heure où Jugurtha a prononcé sur elle, en se retournant, l'anatlième fameux : 0 ville vénale! etc., etc. Elle a semblé vivre à de certains moments sous de grands papes; mais c'étaient des cabinets superposés : comme nation, elle n'a cessé d'être morte. »

Et encore :

« Rome est morte et bien morte. Ce n'est qu'une

1. Vous pourriez peut-être citer les vers que Huiro avait faits pour celte pauvre jeune femme au moment de son mariage et de sa sortie de la maisou paternelle :

Aiuie celui cpii faime et sois heureuse en lui; Adieu! sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre! Va, mon enfant chéri, d'une famille à l'autre. Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui.

Ici l'on te retient, là-has l'on te désire. Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir : Dunne-iious un regret, donne-leur un espoir; Sors avec une larme, entre avec un sourire.

Cette jeune fenunc était en elTet charmante, sensée, fine, discrète et au-dessus de son âge.

grande ville de province : il y a des gardiens pour les tombeaux. A travers cela un filet courant de voyageurs et de beau monde. L'imagination comble le reste. S'il y a sous celle solitude et ce silence une vie intérieure, pontificale, à petit bruit, c'est un pouls de vieillard : on continue. Dans la politique générale du monde, Rome me l'ait TelTet d'avoir désormais le rôle qu'a eu en France le ministère du cardinal Fleury :

Et le garda jusqu'à nouante! (Voltaire).

Et encore :

« Il y avait aujourd'hui (six heures et demie), au Capitole, séance de l'Académie des Arcades : les cardinaux et les prélats en carrosse accouraient; la place était remplie de livrée rouge. J'ai tout regardé descendre; je me suis donné le plaisir de la parodie jusqu'au bout. Pauvre petit Capilole et assorti en vérité à toute celte gent ! On n'a pas cessé d'être au temps de Sidoine Apollinaire; avec plus ou moins de goût, c'est la même chose depuis des siècles. Rome est finie.

» A Rome, dans cette solitude peuplée de monuments et de madones, entre le Colisée et le Vatican, chaque âme disposée à une dévotion la développe démesurément et sans que rien y fasse obstacle. C'est le séjour le plus commode à une idée fixe. On la cultive, on s'en enchante : chacun abonde à l'aise dans son sens. Les résultats pour moi sont frappants et se peuvent personnifier par qiiehiuos figures. Ici, Ingres dévot à l'anti(iue et à Raphaël, et qui trépigne à ce seul nom; là, Fokelberg, le sculpteur suédois, tout Grec, dont l'œil se

mouillait de larmes en nt)us montrant l'Apollon au Vatican et les contours lointains des paysages d'Albano. Aujourd'hui j'ai visité telle princesse russe, toute chrétienne, toute catholique et propagandiste, comme les autres sont tout païens. J'ai encore visité dans son atelier Overbeck, le peintre ascétique, dévot à l'art pur chrétien. Chacun d'eux s'étonne qu'on n'habite pas Rome à jamais quand on y a une fois touché ; chacun, dans cette masse diverse, se creuse sa Rome à lui, sa catacombe, et ne voit qu'elle, el n'est troublé par rien alentour dans ce grand silence. C'est juste le contraire de Paris, où l'on est percé à jour en tous sens, à chaque heure, par l'idée du voisin. — A Rome, chacun clioisil son idée et y habite éternellement. On y passe la vie à être d'accord avec soi-même, sans conlradiclion de personne.

» Saint-Pierre, que je viens de voir, m'aura appris à ne pas trop dire de mal en détail des mauvaises qualités cl du mauvais goût. Il y a un certain degré de puissance, d'ordonnance et d'abondance qui couvre (ont el qui désarme! Cela va ici à la sublimité. — C'est comme pour le gouvernement papal de Rome même : tout ce mélange de taux et de pompe a fait par moments une sublime grandeur. »

Ce 25 septembre ISi

UN CATÉCniSME,T'Mi M. COUSIN. — IMl'OUTANCE CROIS- SANTE DU PARTI CATHOUQUE. — SES RELATIONS DYNASTIQUES. — POLITIQUE D'ATERMOIEMENT DU ROI LOUIS-PHILIPPE. — LA FRANCE CATHOLIQUE PAR AM- BITION. — PROGRAMME DE LA LIBERTÉ DE l'eNSEI- GNE-

MENT RÉCLAMÉE PAR LES JÉSUITES. — JANIN. — GAUTIER. — DELPHINE GAY. — M. PATIN, ETC.

La politique est à plat, les ministres sont en vacances, les reines voyagent, le duc de Nemours voyage; on harangue, on danse et l'on passe des revues. La seule chose sérieuse qui ait l'air de s'agiter en ce moment est la querelle toujours très-vive entre l'Université et le clergé au sujet de la libi'rlé lU' rcnseigncnieul. Cela m'a tout l'air d'une question qui vient se poser et se fonder pour longtemps et sur laquelle on n'est pas près de s'entendre. l*our la gravité, elle en vaut une autre; c'est comme fiiez vous cette question de la séparalion de l'Eglise et deri^tat. Mais si la question qui se pose en France a son

importance extrême, elle est bien désagréable par toutes les grossièretés qu'elle soulève de la part de notre parti prêtre et de ses écrivains, les plus injurieux de tous les insulteurs en un temps et dans un pays où il y en a tant.

Le lendemain de la révolution de Juillet, Lamennais, avec son esprit rapide et impétueux, avait très -bien compris tout le parti qu'il y avait, pour le clergé, à tirer de la situation nouvelle : il voulut le ranger autour de ce drapeau de la liberté de l'enseignement :\\ voulut l'organiser en grand parti un peu démocratique à la manière du clergé belge. Mais notre clergé n'était pas assez prompt pour se prêter aussitôt à une évolution aussi hardie; il venait d'exercer et d'accaparer le pouvoir, il fut tout étourdi de le perdre, et ne s'avisa que lentement des moyens de le regagner, Lamennais s'impatienta, se lassa et décampa. Cependant son idée a fructidé, cl aujourd'hui, sans qu'il y ait un vrai général digne de ce nom, l'armée catholiciue est assez bien rangée en ba-

taille, réclamant celte liberté d'enseignement qui, une fois obtenue, lui rendrait toute sa sphère d'action et sa carrière d'avenir.

Que les gens du siècle et les philosophes, et les chrétiens dissidents, ne s'étonnent pas trop de retrouver le clergé français si puissant : un tel corps ne s'écrase pas aisément, il renaît bien des fois; c'est déjà beaucoup que ce clergé et les intérêts d'ambition encore plus que de conscience qu'il représente, ne soient plus qu'à l'étal de prnUi. Mais ce sera un parti considéral)le, formidable mên^e, qu'on aura longtemps en présence et avec lequel

il faut s'attendre avoir à compter ou à lutter, selon les moments et selon le courage.

Il faut rendre aux chefs de l'Université cette justice que, depuis douze ans, ils n'ont pas abusé contre le clergé de la situation défavorable qu'avait faite d'abord à celui-ci la révolution de Juillet. Il n'est pas d'égards, de condescendances, que MM. Guizot, Salvandy, Cousin, Villemain, n'aient témoignés et eus aux divers moments pour les personnes et les établissements ecclésiastiques. Cela a paru même aller quelquefois jusqu'à la faiblesse et à la peur; ils en soiit bien mal payés aujourd'liui.

On se souvient encore et l'on raconte que, dans son zèle pour la christianisalion au moins apparente et officielle de l'Université, Cousin avait, il y a quelques années, rédigé, — oui, rédigé de sa propre et belle plume un catéchisme : cet édifiant catéchisme était achevé, imprimé déjà et allait se lancer dans tous les rayons de la sphère universitaire, quand on s'est aperçu tout d'un coup avec effroi qu'on n'y avait oublié que d'y parler d'une chose, d'une seule petite chose assez essentielle chez les catholiques : quoi donc? du purgatoire. Il fallut vite tout arrêter, détruire toute

l'édition; les philosophes, en fait de théologie, ne pensent pas à tout.

— Aujourd'hui que les questions et les passions politiques trop flagrantes sont apaisées, qu'il y a lieu à des débats plus théoriques et de principes, que le sac de rarchevêché est oublié, et que le clergé, en reparaissant, n'a plus peur de se faire lapider dans les rues, il ose extrêmement : il ose d'autant plus qu'une portion notable

s'est ralliée à la dynastie de Juillet, et qu'en réclamant ce qu'il croit son droit, il le demande de plus presque au nom des services rendus. L'Univers, le journal religieux, a été le premier journal catholique doctrinaire et dynastique, et c'était même là son trait distinetif au début. Ce M. Louis Veuillot,qui est une des plus insolentes plumes du parti, a été d'abord le secrétaire intime du général Bugeaud, cet agent et cette créature si robuste du régime nouveau. — Saint-Chéron, l'ancien saint-simonien et l'un des fondateurs de V Univers, était un des obséquieux et des affidés de M. Guizot. En un mot, cette opposition du clergé à l'Université n'est devenue importante et considérable que depuis que le clergé se pose en auxiliaire plutôt qu'en adversaire de la dynastie de Juillet. Il a, au reste, des amis très-bien disposés et très-dévoués au sein du Château, dans la personne même de la reine, si pieuse, et tout autour d'elle : l'atmosphère intime des Tuileries est plutôt propice à certaines concessions et serait capable de les inspirer.

Le roi Louis-Philippe, dont les idées parliculières sont celles du xviir siècle, mais dont la politique vise bien plutôt à la paix du présent (pi'à l'avenir et aux longues pensées, n'est pas fâché de cette grande querelle qui en ajourne de plus périlleuses et qui prouve que les lemps ont changé. Puisqu'il faut un os à ronger,

mieux vaut celui-là qu'un autre. Avec plus de lointaine prévoyance, peut-être il s'inquiéterait de ce qu'il y a de mcna(,'ant dans cette ambition du clergé qui- se recrute de tant d'autres ambitions aujourd'hui disjioniblos. Mais, on honnnc pratique consommé, il est habitué à compter beaucoup sur le ha-

sard qui, pour peu qu'on lui laisse de chances et d'espace, déjoue bien des prévisions et des espérances. Il ne paraît donc pas pressé de faire pencher toute la balance du côté de son Université, cette fille bien-aimée. En l'embrassant deux ou (rois fois par an avec de grands témoignages dans les solennités, il est bien homme à la contenir tout doucement.

— Il peut paraître bizarre et il n'est qu'exact de dire que, dans le moment, l'indifférence même des croyances et le manque de convictions morales tournent plutôt au profit du clergé. Les carrières sont encombrées, les jeunes activités se pressent et ne trouvent pas de débouchés. Les ambitions sont excitées au plus haut degré, toutes les cupidités {iiiilamenta) fermentent. Dans un tel élat des esprits, une foule de jeunes gens sont à la merp du parti qui les enrôlera et qui leiu' fournira carrière. Le clergé n'y manque pas; il a des sociétés actives, des ramifications jusque dans la plus jeune France. Il a ses romanciers, ses poètes, ses économiste's : celui qui se laisse enrôler est à l'instant choyé, adopté, loué par toutes les trompettes catholiques; de plus il se vend et se débite à merveille, et le grand nerf, la grande ficelle du jour, le pecntiia, est au bout. — Tous les jours il arrive ([ue tel jeune romancier, tel jeune économiste qui a passé par les feuilleset les feuilletons de la lilliTaiure courante vient vous déclarer qu'il ne peut plus continuer sa collaboration, parce qu'il est devenu cal-

holique: cela veut dircqu'ila trouvé un meilleur placement. — Pour tout dire, les condoltieii île plume abondent aujourd'bui, ils battent le pavé d(> Paris, et le clergé a moyen de l(>s enrôler.

Louis Veuillot était un peu à l'origine de cette race des condutlieri : sans prétendre qu'il ne porte pas dans ses excès un fond de conviction sincère, il y garde du moins et y nourrit toutes les passions et les grossièretés humaines et inhumaines. On ne pousse pas plus loin l'insolence et l'injure. Sa lettre à Viliemain sur la liberté de l'enseignement commence en ces termes :

« Vous n'aurez point de vacances cette année, monsieur » le ministre, ni voire successeur Tannée prochaine, s'il)) plaît à Dieu, car les catholiques ne veulent plus inter- » rompre la guerre qu'ils livrent à V enseignement de » VElat... »

Au nom d'un article de la Charte, au nom des serments d'août 1830, voici en foit ce que les catholiques, par l'organe de Veuillot, réclament :

1° Liberté pour tout citoyen d'ouvrir école;

2° Liberté pour tout citoyen de fréquenter telle école que bon lui semblera, et d'y envoyer ses enfants;

3" Formation d'un jury d'examen pour le baccalauréat, réunissant aux garanties nécessaires de science et de sévérité, les garanties non moins indispensables de moralité et d'impartialité, afin (jne devant ce jury, tout citoyen, sous le seul patronage de sa capacité et de son honneur, puisse demander le diplôme, (|uelle que soit l'école qu'il ait fréquentée, et quand même il n'en aurait fréquenté aucune.

— Tout cela, en principe, semble assez raisonnable et ne doit pas laisser d'embarrasser les universitaires

qui, tels que Dubois du Globe, par exemple, ont dans le temps réclamé pour tous la liberté de l'enseignement.

Il est de fait, en outre, que pour une certaine éducation morale, paternelle, un peu aristocratique, et qui continue doucement les traditions du foyer et de la famille, les pensionnats tenus par des Pères plus ou moins jésuites sont incomparablement plus sûrs que les collèges de l'Université : ceux-ci produisent des lycéens bien appris, éveillés, de bonnes manières, et qui deviennent très-aisément de gentils libertins. Le sentiment moral inspire peu les gros bonnets, les chefs, et tout le corps s'en ressent.

Dans l'exaltation où ils sont de leur importance sociale et de l'appui qu'ils apportent au pouvoir civil et politique, les catholiques, par l'organe de Yeuillot, s'écrient à la fin de cette Epître butrccuidanfe à Yillemain :

« Si vous savez l'heure de notre défaite ou de notre » avilissement, mettez en sûreté vos trésors. Tout croule » quand nous ne sommes pins là. — Vingt empires dor- » ment dans les tombeaux qu'ils nous ont creusés. »

Voilà qui s'appelle parler de soi, et sinon croire, au moins ne pas douter.

Les pièces justificatives sont pleines d'horreurs touchant les mœurs et les principes prétendus de ITniversité; celle-ci en devient presque intéressante, à titre de calomniée ' ; elle est pourtant bien assez puissante

1. Sur les mœurs pourtant (entre nous) ne pas trop crier à la ralomnie; moi, je ne cric qu'à la grossièreté.

pour se défendre toute seule : laissons-la faire. — C'en est bien assez aujourd'hui sur cette grosse querelle.

— Cousin, toujours en quête et en action, a publié, dans la Revue des Deux Mondes du 15, un morceau inédit de Pascal sur Vamour : le morceau est beau dans sa subtilité et paraît bien authentique. Le préambule de Cousin a eu d'ailleurs peu de succès, il manque de sérieux, et on y sent trop la fanfare. Mais la trouvaille a du prix.

— On annonce d'Eugène Sue un nouveau roman en feuilletons, Le Juif errant, ce seront les mystères du monde et de tous les pays. Lu Presse et les Débats se disputent ce prochain roman et on est aux folles enchères.

— Vous avez pu lire dans la Revue de Paris, de dimanche ^i, uïi article de Janin sur madame de Girardin ; s'il s'est réconcilié avec Dumas, il garde une dent à la Presse qn'i s'est posée en organe d'inimitié contre lui. La belle Delphine s'en est ressentie. L'article est joli, méchant; au reste, elle a de quoi rendre : griffes contre grillés; combat de châtie et de matou.

— Dans son feuilleton des Débats de lundi -l~^,\e même Janin |):ule joliment d'un vaudeville de Théophile Gautier, le plus spirituel de nos cyniques. Janin, eu faisant bon marché de luimême, dit aux autres de bonnes vérités : on retrouve là tout son meilleur esprit malicieux et sa verve. 11 excelle et il est maître loulos les fois qu'il parle du gaspillage de l'esprit.

— Le troisième volume des Eludes sur les tragiques grecs de Patin a paru et complète son ouvrage : c'est celui de Schlegel refait, sans invention, avec plus de détails et

bien moins de grandeur. La liltérature de Patin est classique, excellente, bien digérée : il aime le délicat, mais il ne hait pas le faible. Son ouvrage, utile, instructif, serait encore plus agréable s'il était écrit avec plus de concision et, pour tout dire, avec plus de points et moins de virgules. On est singulièrement frappé, en le lisant, de la longueur interminable des phrases; Patin, qui professe avec distinction la poésie latine à la Faculté des Lettres, est un charmant et fluide improvisateur, mais il en porte trop les habitudes dans ce qu'il écrit. Ses phrases, à force de longueurs et d'incidences, ne présentent plus aucun courant. La parole et l'accent sont Icà pour déterminer le sens quand on a affaire à l'orateur; mais un écrivain, c'est autre chose, et je cours riscpie de me noyer dans ces grandes flaques d'eau douce qui ne me portent plus en aucun sens. — Après tout, c'est un bon et méritant ouvrage, qui dispense de beaucoup d'autres et qu'il faut conseiller aux gens du métier.

Ce 30 septembre 1843.

PEU DE SUCCES DE LA REPRISE DE LUCnÊCE. — LA LIBERTÉ DE l'ENSEIGNEMENT. — MADAME DE GIRAR- DIN.

J'attends vainement : pas une pauvre petite nouvelle, pas un seul petit brin de mousse ou de vermisseau,

— Ce n'en est pas une de nouvelle que l'Odéon ait rouvert avant-hier 28 par Lucrèce: madame Dorval jouait TuUie, mademoiselle Maxime faisait Lucrèce, Cela a été froid, et même l'acteur qui jouait le père a perdu je ne sais poiir(juoi la lèle, et au

lieu de Vassassiii pâlissant, il s'est avisé de dire polisson, ce qui a bien fait rire.

Le Semeur est inconséquent (juand il soutient les doctrines de Quinet et de Michelet qui mènent â la nonliberté de l'enseignement, lui Semeur qui veut l'entière séparation de l'Eglise et de l'État : mais c'est ainsi qu'on fait toujours; on est pour la doctrine absolue jusqu'à ce

que la passion ou l'intérêt s'en mêlent : alors on fléchit tout doucement.

Je reviens. — Le fait est qu'il n'y a pas de doctrine absolue pour les États et que tout est relatif, subordonné à l'utilité publique. — Ainsi quelle que soit la rigueur du raisonnement, il serait fatal qu'en France on laissât le clergé se fortifier et s'organiser davantage en parti. L'Université n'est pas toujours aussi intéressante qu'elle pourrait l'être; les chefs n'ont jamais eu, depuis longtemps, ce cœur généreux, libéral, affectueux, ami désintéressé du bien, qui conviendrait dans la direction de la jeunesse, qu'avait, par exemple, le premier grand maître Fontanes, et dont l'effet moral se ferait aussitôt sentir; ils ont été des administrateurs plus ou moins hal)iles et attentifs, des ministres plus ou moins accapareurs et ambitieux. Les chefs de collège, à leur exemple, sont plutôt des administrateurs, des espèces de préfets qui font plus ou moins exactement leur devoir, mais tout cela sans que le sang circule et que le cœur s'en mêle. Les études pourtant, par la bonne distribution et la discipline, se fortifient de plus en plus. La machine va bien. — Quant aux adversaires, au clergé, malgré les avantages partiels et paternels que peuvent

présenter deux ou trois de leurs écoles, il est certain que, si on les laissait faire, ils paralyseraient le mouvement d'études et fanatiseraient ou abêtiraient les jeunes esprits. Or convient-il maintenant, par scrupule excessif et par tendresse plus que délicate de conscience, de respecter leur zèle violent et de les laisser faire, parce qu'ils sont peut-être convaincus et qu'ils argumentent assez bien du

droit? — Il en sera de cette demande de liberté illimitée d'enseignement comme du rappel d'O'Connell-, c'est une macliinc de guerre, une énormilé impossible à obtenir, mais à l'aide de laquelle on se bat et on tiraille. Cela finira par (jnelque petite concession qu'on fera le plus tard possible.

Les vers de Musset dans le numéro du 1" octobre de la Revue des Deux Mondes, Le miei Prigioni, sont sur ce qu'il a été mis quinze jours en prison pour la garde nationale. — H y a un article sur l'AUomagne qu'on me dit très-bon, de M. Saint-René Taillandier, auteur d'une bonne tlièse sur Scot Erigène.

Le recueil des feuilletons de madame de Girardin a un certain succès. Janin, dans la Revue de Paris, a écrit sur ou contre ; Old-Nick, dans le National, a fait deux grands articles comme s'il s'agissait des fortifications ; et voilà la Revue des Deux Mondes qui met son Lagenevais ' en campagne, sou homme armé et masqué des jours de secrète justice. Tout cela au sujet d'anciens feuilletons. C'est assurément un succès, c'est un hommage du moins à la position que s'est faite rauteur par son grand esprit. Madame de Girardin a son rang très-sùr de ce côté ; sa plume est de celles qui font le mieux les armes.

1. C'est Charles Labiltc (jui est le Lag'.Miovais de celte lois sur inadainc Éiiiile de Girardin.

Ce l oclolir. 1843.

INSUCCES DE LCCRECE A SA REPRISE

Toujours rien. — Lucrèce na décidément reparu que pour mourir, et mourir non pas du poignard, mais de lanijueur, de froideur, de vieillesse déjà. C'est eUrayant comme de nos jours on vit vite et peu : les œuvres comme les hommes. On se survit, on survit surtout à sesenfauls. Ce sont les générations renversées. — Voilà une pièce qui, il y a six mois à peine, fait courir tout Paris et sans qu'on le convoque; elle réussit par son honnêteté même et un certain air de simplicité nohle auquel on n'était plus accoutumé et qui nous reprend. Puis on en est déjà las, on n'y trouve plus rien; t'est la neige d'autan, la neige déjà perdue de l'autre hiver. Quand l'aulcur reiiaraîlra dans un an ou dix-huit mois avec un nouveau ilrame en main, il sortira comme Épiménide de son antre, on lui demandera peut-être qui il est, ce qu'il veut : il aura tout à refaire, — surtout

la curiosité si vive, si mobile, si passagère et inconstante, qui se porte toujours ailleurs, et, à tous ces litres, plus française de nos jours qu'elle ne fut jamais.

Ce 6 octobre 1843.

LES M YSTÊHÊS UÈ PARIS.

Il paraît décidément que Sue, sans le vouloir, aura touché quelque libre vive et saignante, et elle s'est mise à vihrer. L'humanité, dès qu'il s'agit d'elle, se prend vite au sérieux.

On l'a dit, on est toujours le jacobin de quelqu'un. — On est toujours le moraliste de quelqu'un.

Tout est relatif : peut-être, après tout, que les Mystères de Paris sont un livre de morale pour les personnes de la CHé et de la rue aux Fèves. Rien n'est burlesque pourtant comme ces élancements à saint Eugène ' Sue^ qiuuul on sait le dessous des cartes.

1. AUusioa à un article de Revue, la lïuche populaire (octobre 184!î), liaus lequel il était raconté qu'un père de famille, ouvrier, aptes avoir entendu lire tout haut le soir, à la veillée, par un de ses (ils, le chapitre du Lapidaire, dans les Mystères de Paris, s'était écrié, en déguisant mal son émotion (il ne voulait pas laisser voir i[u'il iilcurail) : < Eii bien! ma loi, c'est égal, c'osl tout di*. \

On dit qu'il a reçu, à l'heure qu'il est, plus de onzf^ cents lettres relatives aux Mystères de Paris, magistrats qui lui soumettent leurs idées, jeunes fdlcs qui lui offrent leur cœur. Il pourra publier tout cela en appendice. Ce ne sera pas le volume le moins piquant.

o humanité! — que tu es toujours en train de légendes, et qu'il te faut des saints à tout prix!

Enfin Déranger (grave symptôme!) est allé visiter Eugène Sue; le chansonnier populaire a semblé reconnaître le romancier po-

pulaire. On ne dit pas s'ils ont bien ri. — Ils auront fait les bonnes gens sérieux. Vivent les gens d'esprit pour suffire à tout!

même extraordinaire; et (poursuivit-il en regardant le ciel), quoique Eugène Sue fasse fondre les cœurs, ce qu'on peut demander à Dieu, c'est qu'il envoie souvent des hommes pareils sur la terre. » — Dans le même article, on attribue à Lacordaire un calembour qui n'est pas de lui : « Les Mystères de Paris suent le crime », aurait-il dit. C'est bien l'abbé Combalot qui a dit cela eu chaire. Il a réellement fait la ijointe.

Ce 3 novembre 18i3.

LE DUC DE BORDEAUX. — CHATEAUBRIAND. — DISETTK DE GRANDS NOMS DANS LE CLERGÉ FRANÇAIS. — OPINION DE JOSEPH DE MAISTRE. — L'ABBÉ DE CA- ZALÈS. — M. PATIN. — LES TRAGIQUES GRECS. —

[SAINT-MARC GIRARDIN. — SA SÉCHERESSE D'ESPRIï. — OPPOSÉ A M. DE RÉMUSAT.

La (list'lle île nouvelles est toujours grande, quoique \r bruit augmente un peu et que les arrivants de la campagne s'informent activement de ce qui s'est passé et dece qui ne se j)asse pas. Le voyage du duc de Bordeaux en Angleterre défraye la conversation d'un certain monde, (pii iraillenrs se restreint et diminue de plus en plus, M. LJcrrycr est allé saluer son roi. M. de Clialcaubriaiul, malgré son]teu de jambes, va aller voir aussi son roi a Londres. Il est le seul (jui puisse lui dire un peu nettement la vérité sur l'état du pays et sur les chances h jamais perdues. Que ce jeune prince se tienne tranquille et vive avec diirnité dans un coin : son rôle est tout

tracé. On le dit convenable, sensé, assez raisonnable; il ne l'est même que trop pour nous Français, et on remarque avec ironie qu'il n'a encore l'ait parler de lui par aucune aventure de jeunesse; pour un petit-fils de Henri IV et pour le fils du duc de Berry, il est le plus irréprochable des bons sujets. 11 a envoyé ici un de ses anciens écuyers, M. de Locmaria, pour prendre la direction de la Quotidienne et chercher à remonter ce journal qui était le plus étroit et le plus bête, quoique loyal et honnête. Le duc de Bordeaux paraîtrait désirer que ses serviteurs féaux ne se Tinssent plus si en dehors de toutes les affaires : <,< car, disait-il à l'un d'eux, si je suis un jour en position de rentrer, je ne pourrai alors m'appuyer sur vous (jui aurez été absents des affaires pendant vingt ans plus ou moins. » Mais laissons ces songes, ces propos de petite cour exilée qui prend le train des Stuarts à s'y méprendre ; il n'y a plus que le grand nom de Chateaubriand (jui jette un reste de grandiose sur ce débris. — Une poignée de vaniteux et même d'intrigants s'y rattachent encore, et vivent aux dépens de l'exilé. Un vieux vaudevilliste royaliste, qui n'a pas le sol, va à Londres tout exprès pour lire au prince je ne sais quelle pièce de poésie à son éloge et en tirer une gratification comme dans le bon temps.

— Herwegh, le poêle de la haine, csl, dit-on, ici.

— Laipiestion religieuse, la seule sur le tapis, grossit ioujours. Vous aurez lu les lettres du cardinal de Bonald et de i'évêque de Chàlons '. Le clergé continue de

1. Le recleiir ilu CDlIcgc de Nancy n'ayant pas pernii; à l'abbô Lacordaiie d'y vonir faire ilos prédications, rauniOnicr a rcçn

se donner tous les torts par la forme. Mais le pouvoir est si peureux que ce bruit peut-être réussira, au moins pour quelque concession.

Que ce vieux nom de Bonald ne vous abuse pas. Une chose est essentielle aujourd'hui au clergé de France, c'est l'absence de noms. Il ne se recrute guère que dans le peuple et chez les paysans {pagani) : signe très-singulier, mais qu'on ne saurait méconnaître. Il est très-rare que dans des familles aisées, bourgeoises, moyennes, même religieuses, aucun fds se destine au sacerdoce, ce n'est plus une carrière. Il est de plus en plus rare que cela arrive dans des familles nobles, dans celles où se recrutait autrefois le haut clergé. Les hautes dignités elles-mêmes du clergé ne paraîtraient plus aujourd'hui aux enfants de ces familles nobles, d'ordinaire encore très-religieuses, une considération sociale suffisante et une compensation pour ce qu'ils perdraient. Qu'en résulte-t-il ? c'est qu'il n'y a guère que les gens de campagne, fermiers ou petits propriétaires-laboureurs, qui poussent quelqu'un de leurs liis-au petit séminaire, où il est élevé le plus souvent gratis; ils considèrent celte prêtrise comme un avancement social relativement à leur obscure condition. Mais ces enfants,^ même en étudiant avec soin ce qu'on leur apprend, ignorent une quantité de choses de la société et de la vie, et du monde moderne, qu'on apprend d'ordinaire par l'air, dans l'alniosphère générale et par les relations

ordre de son supérieur ecclésiastiijue de quitter cot établissement : pour n'être que provisoire, hi mesure n'en est pas moins un déli, une menace, et non plus en paroles seulement.

(le tous les jours : ils arrivent au sacerdoce, bons prè- •{res peut-être quant à la piété et à la connaissance théo- ■logique et liturgique spéciale, mais ignorants d'ailleurs, i,a'ossiers de manières et incapables d'agir dans une sphère un peu élevée. Là est la grande plaie du clergé français. M. de Maislre écrivait il y a bien longtemps : <(Qu'on me donne la feuille des ordinations en France, et je pourrai prédire de grands événements. » Il voulait dire par là que, s'il avait vu, vers 1817, de grands noms, -des enfants d'illustres familles entrer en foule dans le <;lergé pour réparer les brèches qu'avait faites l'impiété voltairienne de leurs pères, il aurait bien auguré de l'avenir de la religion en France. Eh bien, rien de ce pronostic ne s'est réalisé. On a cité particulièrement <leux ou trois noms en tout. Depuis dix ans cet état de <hoses n'a point changé. Le beau monde, la haute société ont beau se vanter de remplir les églises, les confessionnaux, tant qu'ils ne rempliront pas les cadres de la milice sacerdotale, ils n'ont rien fait, .et ils n'y paraisîsent pas disposés. Aussi la montre est-elle plus belle <jue le fonds. A toutes les causes qu'il y a dans le régime nctuel pour être mal élevé, le clergé en ajoute donc une toute spéciale à son usage, et c'est ce qui explique en l>artie l'incroyable grossièreté de plume des feuilles ecclésiastiques en France.

Comme exception au grand fait que je signalais tout à l'heure, on cite M. l'abbé de Cazalès, (ils de l'illustre iConstiluant; après des éludes approfondies qu'il est allé suivre à Rome, il a été ordonné prêtre depuis quelque temps. Il avait été le fondateur de l'ancien Corrcspon-

dant sous la Restauration, feuille grave, modérée et frès-éclairée. De tels membres sont malheureusement trop rares dans le clergé français.

Ainsi on peut expliquer qu'il n'ait rien eu encore à opposer de comparable, comme talent et science, aux chefs principaux de l'Université, aux Guizot, Cousin, Villemain. Yous parliez la dernière fois d'un professeur de l'Université très-distingué, M. Piitin, qui vient de compléter son ouvrage sur les Tragiques grecs : l'ouvrage a peut-être plus de valeur encore que celle que vous indiquiez. Sans doute, si on examinait la source et l'origine des diverses opinions qui y sont heureusement rassemblées, on n'y trouverait pas beaucoup (ïinvention proprement dile, mais en critique ce point est moins essentiel. Le fait est que M. [*alia a recueilli, avec goût et jugement, tout ce qu'on sait et tout ce qu'on peut désirer pour le moment sur ces trois maîtres immortels, Eschyle, Sophocle, Euripide. Son livre est des plus complets; il représente le fruit de vingt années de lecture et d'enseignement. On peut dire de M. Patin, esprit de tout temps très-délicat, qu'il est arrivé à force d'études, de suite et de soin, à une grande distinction critique C'est comme une terre peu grasse naturellement et peu féconde, une terre tiae, un peu maigre, que la culture et des engrais successifs ont amendée et comme formée, et (jui sur sa couche délicate, à l'abri des vents l't moyennant des murailles bien exposées, porte d'aiuiahles fleurs et des fruits assez savoureux. Son plus grand défaut, vous l'avez dit, est de ne pas distinguer net et d'un coup d'ceil inexorable l'eiulroil où finit le

délicat élégant et où commence l'élégant commun : il accorde un peu trop à ceFui-ci; mais, en somme, il est au premier rang

dans la seconde ligne critique qui vient après Villomain. C'est un homme instruit sans un grain de pédantisme, un esprit vif et un écrivain de la meilleure littérature.

— La Revue de Paris de dimanclie dernier a publié un chapitre de l'ouvrage de M. Saint-Marc Girardin, autre universitaire très-spirituel, des plus distingués et des plus influents. Il est député, professeur à la Faculté des Lettres et membre du Conseil de rihiiversilé.

L'ouvrage de M. Saint-Marc Girardin est aussi le résultat de son cours à la Faculté des Lettres depuis dix ans. Il y professe la Poésie française, et à ce propos toute chose. C'est un des hommes qui ont le plus agi sur la jeunesse durant cet intervalle. Homme d'esprit avant tout, M. Saint-Marc Girardin ne semble pas avoir eu beaucoup de jeunesse, ni avoir ressenti bien vivement aucune des passions qui agitent d'ordinaire cet âge et qui ont particulièrement secoué le nôtre.

De très-bonne heure il s'est posé comme un conseiller railleur, familier, de sang froid, vif et même hardi d'expression et de franc parler, et frondant les goûts et les ferveurs alors en vogue dans les jeunes générations. Si d'autres, au même moment, soufraient chaud à tort et à travers, on peut dire de lui qu'il a soufflé froid sur la jeunesse. Il aurait trop réussi, si l'on venait à considérer ces jeunes égoïstes de vingt ans qui, sans aucune feiveur, sans même aucun des défauts de leur âge, ne songent qu'à se pousser dans le monde et à y faire leur chemin.

La morale que M. Saint-Marc Girardin a prêchée dans ses cours avec beaucoup de suite et de piquant, c'est la petite morale, comme il l'appelait, celle de loutle monde, celle de la société et du

grand chemin, celle de la religion sans doute, mais celle aussi de l'intérêt bien entendu; il sait la dose juste dans laquelle on peut combiner la générosité et l'utilité sans compromettre celle-ci; il n constamment raillé, et souvent avec bien de la justesse, les enthousiasmes pompeux, les désintéressements à taux, toute l'exagération lyrique d'alentour. Ses raisons pouvaient sembler d'abord un peu subtiles, un peu pointues et un peu minces; mais, l'expérience lui venant, il a grossi son fonds, et s'est élevé au moraliste. Ses idées sont fertiles; il abonde du moins en aperçus. Littérairement, il a réagi depuis dix ans avec une grande vivacité et persistance contre le lyrisme et surtout contre le drame moderne. Hugo a trouvé en lui un adversaire peu commode et d'autant moins agréable que M. Saint-Marc Girardin l'est davantage à ses auditeurs. Cette petite guerre se passait jusqu'ici en paroles, en leçons orales : en les résumant en 1843 et en composant un livre avec Son enseignement, M. Saint-Marc Girardin a bien pris son moment et s'assure d'un succès tout préparé. 11 a beau jeu pour venir démontrer aussi clair (pie le jour que le drame de Hugo ne vaut pas celui de Sophocle, et ([ue le Père Goriot n'égale pas non plus en beauté Mérope ou Niobé. \\ est vrai que ces résultats si évidents sont amenés par les déductions les plus ingénieuses et les plus in)prévues du monde : c'est une des formes de l'esprit (le l'écrivain. Sa plume est aussi des plus vives : on

ne lui reprochera pas la lenteur ni le traînant des phrases. Il les l'ait courtes, redoublées, lestes même. Il se plaît et excelle à un certain badinage de ton. Je ne sais quel rimeur plaisant a dit :

M. Nisard au style rengorgé, M. Saint- Marc au style (légag('.

Mais c'en est assez pour annoncer un des livres qui promettent d'être des plus spirituels et des plus acliieh, <;omme on d'd (Cours do UUéralure drainadqHc). Voilà comment l'Universilé se défend avec présence d'esprit (t avantage.

Si vous citez de Saint-Marc quelque chose de l'article ^rès-piquant qu'il a fait il y a trois semaines environ, dans les Débats, sur l'ouvrage de M. de Uémusat {Essais (le philosophi;'), article qui a l'air IhUteur et ({ui est bien malicieux, ne dites rien qui ne soit bien pour M. de Uémusat, si généreux sous son scepticisme, si probe, si désintéressé, et (entre nous) si supérieur vraiment à l'autre.

Ce i noveml.i-c 18i3.

I.ERMIXIER. — LAMARTINE. — DISETTE DE NOUVEAUTÉS EX LIBRAIRIE. — M. ARTHUR PON'ROY. — DÉBUT DES FRÈRE ET SŒUR DE MADEMOISELLE RACHEL. — l'ESI'RIT IIUMAIX PEU IXVEXTIF. — EVfi, PAR LÉO.X GOZLAX. — LA FiLLE d'ALEXAXDRE SOUMET. — UN POÈME DE SIX MILLE VERS.

Leriniuier a fait un très-bon et très-sage article sur la querelle catholique {Revue des Deux Mondes du 15 octobre). C'est ancien, mais il mérite éloge, il a été impartial. Il a parlé à Michelet avec autorité, en homme que la calomnie n'a pas épargné et qui ne s'en étonne plus; il a parlé de Quinet convenablement, et le jugement qu'il a porté des jésuites est, je crois, celui que l'histoire enregistrera. Lerminier, qui a été un orateur brillant, un professeur éloquent, mais hasardeux, est devenu un écrivain plein de maturité ; on peut dire cela de bien peu aujourd'hui.

— Lamartine continue ses incartades et ses programmes. Il fait en politique comme en tout, de vastes plans improvisés, des esquisses rapides, crayonnées à peine; il n'aclève pas. Il passe d'un épisode à l'autre. Aujourd'hui c'est le tour des Girondins. 11 s'en occupe, dit-on. Je ne sais si, en écrivant leur histoire, il y lira, pour moralité, le sort qui attend tout homme éloquent,, généreux, naïf, qui se croit plus fin que les violents et qui s'expose à l'occasion à être croqué par eux.

" — Voilà cinq mois environ que ce que la Revue Suisse a appelé le dada de la quinzaine manque ici. l'as de nouveauté qui réveille un peu et qui recommence. En fait de publications, cela est sensible :Masgana, le l>arbin des galeries de l'Odéon, se jjlaint de n'avoir rien de nouveau à offrira lajeunesse des écoles qui revient la bourse bien garnie, mais qui ne l'aura pas longtemps.

— Le directeur de l'Odéou essaye de retrouver et de contrefaire son succès de Lucrèce. U y a une tragédie, le Vieux Consul (un Marins, je crois), dont ou veut faire le Cid d'un nouveau petit Corneille : celui-ci sérail, cette fois, un M. Arthur Ponroy qui a publié incognito un volume de poésies intitulé : Formes e(CouleurSy où il y a quelques beaux vers, mais de l'école de Victor Hugo, d'ailleurs avec beaucoup do prétention et d'emphase.

Il n'e&t pas jusiju'au père de mademoiselle Hacliel (on l'appelle M. Félix) qui ne fasse débuter ses autres enfants, encore mineurs, à l'Odéon, espérant retrouver les succès et les profits de l'aînée. — On dit que l'esprit humain est inventif; ce qui me frappe plutôt, c'est combien il l'est peu, et combien on se traîne sur les mêmes traces

et l'on épuise les mêmes moyens à satiété, jusqu'à ce que vienne quelqu'un qui redonne du coude, comme on (lit, et qui vous retourne d'unautre côté. Ce quelqu'un-là est rare; aussi, quand il vieni, on lui dresse des autels. — En attendant, nous sommes au plus bas fond de l'ornière; nous ne roulons plus.

— Au Théâtre-Français, hier samedi 4-, on a eu la première représentation du drame d'Eve, de M. Léon Gozlan. Cette Eoe est une quakeresse, une espèce de Judith qui veut tuer un ennemi et un persécuteur de sa secte, mais ([ui s'attendrit. La scène se passe aux Etats-Unis et au Canada, au commencement de la guerre de l'Indépendance. L'auteur a cru rajeunir l'éternel don Juan, le maréchal iJeIiichelieu,le Valmont des Lî'aîso/is dangerenses, le roué de la Régence, en le transportant sous cette latitude. Ou est donc encore en pleine Régence et en orgie, mais c'est au Canada, ce ([ui relève la saveur de la chose et y ajoute (les épicos; les ([uakers sont là pour faire un contraste mieux assorti. Il y a des détails spirituels, maisunensemhle désagréable, odieux. On seul la fatigue d'inifiginatiou .pii ne sait ([u'inventer et (jui renchérit sur le connu.

— La fille du poëte Alexandre Soumet, madame d'Alienheim, vient de publier (il y a deux mois) un poëmc de six mille vers, intitulé Berthe et Dertha. Il y a de jolis vers; elle a du genre de talent de son père :

Évc pcrdil rÉilcii, alin île le rcver!

C'est encore de l'école de la MufiC française de 18-2 i. Et qu'on dise que nous n'avons pas du nouveau!

Ce 6 iiovemlire 181

VENTE DES LIVRES CATHOLIQUES. — LAMENNAIS. — RAPHAËL ?:T RÉBECCA FÉLIX, FRÈRE ET SŒIR DK MADF.-MUISELLE RACIIEL. — LÉUN GOZLAN. — VOYAG! DE CHATEAUBRIAND A LONDRES. — VISITE d'eUCÈNî SUE A GEORGE SAND. — DÉRANGER. — QUATRl GRANDES PUISSANCES DU JOUR. — DUI'IN.

(ieililins livres callioli(|urs se vcikIlmiI si bien on Franct^ et sonl i)ouF les auteurs iriin profit si réel, qu'on assure que M. de Lamennais, ruiné depuis longtemps, a surtout vécu et vit encore de la vente des éditions de soi! Imitai ion de Jésus-Christ et de sa Journée du chrétien. (Test la seule chose (jui lui reste de son passé; ce i;raiii de sel de l'autel sur son pain devrait le faire se ressouvenir un peu, et lui faire relire le cliapilre xiv, livre III de Vhitilaliou, avec le CdinnieiUaire (juil y a joint sur les chutes par orgueil.

— ; Les enfants qu'on fait débuter à l'Otléon, frère et

sœur (le mademoiselle Racliel, s'appellent Raphaël et Rébecca, un Cid cl une Cliinième, — deux jeunes el intéressants Israélites, comme disent les petits journaux, — deux enfants hardis et de race, qui ne doutent de rien.

— Léon Gozlan est auteur de plusieurs romans ilont aucun ne se désigne bien particulièrement; mais il fait très-bien dans les Revues de jolis articles fanlasti-

■ ques qui doivent faire envie parfois à Charles Nodier luimême, et qui sont, en elfet, spirituels. Il a donné l'hiver dernier, à l'Odéon, une pièce intitulée la Main droite et la Main gauche, qui

a obtenu un certain succès, quoique très-compliquée. C'est tout à fait un homme de la littérature du jour. (Aussi Janin et le journal la Presse lui sont-ils relativement très-favorables, et plus qu'il ne faudrait.)

— ■ On dit le voyage de M. de Chateaubriand à Londres très-prochain; il se pourrait pourtant toujours jusqu'au dernier moment que la santé de l'illustre pèlerin s'y opposât.

— On parle d'une visite que M. Eugène Sue serait allé faire à madame Sand dans le Berry. lîiiMi de phis jiaturel et de plus légitime. Depuis (pi'Eugène Sue est devenu le romancier prolétaire. Déranger le visite, et madame Sand le reconnaît. Ce sont de grandes puissances qui se traitent désormais d'égal à égal. — Je m'étonne que Lamennais n'en soit pas. — Déranger, Lamennais, Sand et Sue, les quatre grandes puissances socialistes el philanthropiques de notre âge.

— Voir le Dupin de ce matin, 7, dans les Débats. Ces querelles de jésuites vont juste à cette nature avo-

m; CHllOMUl ES PAIUSIENNES.

cassière et bourgeoise de Dupin, le renieKenl en verveet le ravigotent. Les jésuites, c'est encore là une de not; nouveautés de 1843.

Dupin : on peut le définir le plus spiritud des esprits communs. Aujourd'hui pourtant, dans cet éloge d'Etienne Pasquier, il a été aussi grave qu'instructif cl intéressant.

Lorsque Dupin fit le discours à l'Académie française' le jour de la réception de M. Mole, un plaisant disait on sortant que ce discours pouvait se déliniren trois mots : Sacoche, basoche, taloche.

C'est là tout le Dupin. Noit jias tout, il a des parties excellentes et saines.

Ce 2 décembre 18 i3.

VOYAGE DU DUC DE liOUDEAUX E\ ANGLETERHE. — CIl-AINTES DE l'uNIVERSITÉ EN FACE DU CLERGÉ. — MONTA-LEMBERT. — COUSIN SUR VANINI. — CATHO- LICISME ET ÉCLECTISME.

Le voyage du duc de Bordeaux en Angleterre est plus que jamais l'objet des conversations d'un certain monde, mais d'un monde bien resserré. Il a eu là-bas bien des petits ennuis; il a été prié de ne point revenir à Londres tant que le duc de Nemours y serait. La reine Victoria a pris ce voyage du duc de Bordeaux en pi([ue, et l'a considéré comme un trouble-fête qui venait gêner la partie arrangée du duc et de la ducbesse de Nemours.

Malgré tous ces petits affronts, nos légitimistes d'ici sont enchantés, heureuses gens! caractèies bien faits î Les réceptions de quehiues seigneurs les dédommagent de tout. — Voyez dans la Quotidienne les récits de l'entrevue de Chateaubriand. C'est là le seul épisode ton-

chant. On dit que le roi Louis-Philippe a la bonté de se chiffonner de tout ce bruit des réceptions d'outre- Manche. C'est le pli de rose sous l'oreiller du trop heui"eux. — Il ne s'est pas délivré à Paris plus de quatrevingts passeports pour les fidèles qui allaient visiter leur Sluart. Voilà à quoi se réduit ce grand mouvement vers l'infortune.

— Si le clergé se défend mal, il lui survient pourtant des défenseurs. Pour peu que les évèques et leurs journaux consentissent à se taire, ils ne manqueraient pas d'avocats pour plaider leur cause et même leur droit. L'article d'Emile de Girardin dans la Presse a été fort approuvé de bien des hommes d'Etat élevés, et il est probable que le clergé aurait, dans une certaine mesure, ses défenseurs, au moins à la Chambre des pairs. Si le ministre de l'instruction publique consultait ses désirs et ses craintes, il n'accorderait rien, pas même la faculté de laisser faire des bacheliers venus (raiilre pari que des collèges de l'Université. On craint en effcit dans cette minorité si puissante que, pour peu qu'on accorde au clergé cette seule petite faculté de former jusqu'au hout dans ses écoles des élèves aptes à subir l'examen slu baccalauréat, il ne fasse à l'instant une trop vive et •trop redoutable concurrence aux collèges de TLiiiversité. Le clergé peut donner l'inslruclion à très-bas prix; il a dans ses écoles et petits séminaires des professeurs qu'il paye peu, si encore il les paye; il reçoit volontiers gratis les enfants pauvres pour les tirer à lui. Toutes choses que n'est pas capable de faire la très-libérale Université. Celle-ci donc, toute puissante qu'elle est, craint

qu'à l'aide d'une seule petite concession, le clergé ne se fortifie assez pendant peu d'années pour s'enhardir à de nouvelles demandes. Mais, si ce sont là les anxiétés réelles de plus d'un personnage universitaire éminenl qui craint, comme on dit vulgairement, pour le pol-aufeu, il est impossible qu'à la tribune la question ne s'élève pas au-dessus de toutes ces considérations mesquines.

On annonce un écrit de M. de Montalembert sui" cette question (VUnivers en a donné ces jours-ci, je crois, quelque chose).

M. de Montalembert, arrivé trop jeune à la publicité, est un homme de conscience et de talent, mais il n'a pas évité jusqu'ici l'exagération et la violence. On peut dire de lui qu'il est né disciple. Il l'a été de Lamennais d'abord en politique, de Victor Hugo en architecture et en art moyen âge : il développe avec un zèle tranchant et avec une logique assez éclatante les idées et les thèses des autres ; mais il a peu d'idées à lui, aucune pensée intermédiaire. Il serait disciple encore, même quand il n'aurait plus de maître ostensible. Il est de la suite de Joseph de Maistre, de la famille des esprits élevés, mais arrogants ! Il a publié une Histoire légendaire ôe sainte Elisabeth de Hongrie, où il y a de belles pages, mais aucune critique, même relativement parlant. Comme orateur à la Chambre des pairs, il a de l'élégance, du bien dire et une sorte de grâce altière. Il parle haut les yeux baissés, et il lance le dédain avec politesse.

— Décidément on n'a pas une activité si mulliple, si infatigable, si élevée dans son objet, sans être de la vidée

des grands esprits. M. Cousin, comme esprit, en effet, est dos plus grands. On se demande même involontairement, quand on le lit, quand on Ta entendu à ses ^ours d'autrefois, ce qui lui manque pour être plus, pour atteindre à ce qu'on nomme proprement génie. Nous avons entendu des gens qui soutenaient que ce qui lui manquait pour cela, ce n'était pas la particule ■ignée, car il l'avait, mais que c'était plutôt la base terreuse, le je ne sais quoi qui sert de lest et qui retient. Dans ce beau travail (sur Vanini), il établit de plus en plus nettement la position qu'il prétend faire à sa pliiloi;opliie éclectique. Il y a eu tour à tour, dans le monde, des philosophies d'essai, de destruction, et des philosophies régulières et de fondation : il y a eu à un certain moment, comme

philosophie régulière et régnante, le platonisme des Pères ; puis, au moyen âge, l'aristolélisme catholique des théologiens. Ce dernier est tombé définitivement au xvr siècle, et il s'en est suivi une anarchie devant la([uelle se sont essayées toutes les pJiiloso])hies critiques et subversives. Descarles est revenu établir ■une philosophie régulière et organique qui a marché assez bien de concert avec la religion de son temps. €'est cette philosophie que M. Cousin reprend, continue, restaure, en voulant l'accommoder dans une certaine stabilité à la religion encore dominante aujourd'hui, ^lais entre le premier cartésianisme et le second, entre Dcscarles et les érlocliques, il y a eu le xviiT siècle, c'est-cà-dire une époque de philosophie agressive de nouveau et subversive. Kst-il possible que le cartésiaajisme d'après ait la même efficacité et la même inno-

'conce que le cartésianisme d'avant? L'éclectisme d'aujourd'hui n'est-il pas, sans le vouloir, une sorte de scepticisme déguisé, le seul enseignable?Tout son appareil de méthode suCRt-ilà masquer l'incertitude du fond? Je crois qu'il serait injuste d'imputer le scepticisme réel aux principaux éclectiques de l'école : ils ont sur deux ou trois points des convictions, des principes; ils ont foi intellectuellement à la liberté humaine et au spiritualisme de l'âme; mais, à part ces quelques points, le reste est court et le symbole intérieur pourrait sembler bien flottant. Or, en prétendant qu'une telle philosophie, construite d'ailleurs avec une admirable méthode et un air de rigueur qui séduit, doit marcher tout uniment de concert avec la religion comme le premier cartésianisme, on soutient une chose que la religion a bien de la peine à se persuader. Les protestations réitérées ne sauraient la

convaincre : elle se méfie. A-t-elle tort?... Pour «ous, il nous semble que ce second cartésianisme restauré et artificiel, qui voudrait donner le bras aux stoïques comme du temps de Bossuet, ne serait en réalité qu'un compagnon habile qui, tout en respectant l'autre, finirait (j'en demande bien pardon) par. le dévaliser. Des deux vaisseaux qui marcheraient de conserve, il en est un (l'éclectisme) qui, insensiblement et sans même y trop viser, déroberait à l'autre une bonne partie de son équipage : cela tiendrait simplement à la communication trop libre des deux pavillons. Au bout de quelque •temps de ce voyage entre bons amis, le catholicisme se trouverait fort dépourvu et amoindri : il le sent, aussi «'accepte-l-il pas les avances, et il lire à boulets contre

l'ennemi qui a beau se pavoiser de ses plus pacifiques couleurs. La lorce des choses l'emporte. Après lexviir siècle accompli, il n'y a plus de philosophie possible si mitigée et si méthodique qu'elle soit, qui au fond et en résultat ne se trouve hostile au catholicisme.

Ce 3 décembre 1843.

PARADE ET COMEDIE LEGITIMISTES. — CHATEAUBRIAND VIEUX BOMIOilME. — SERMENT DES DÉPU- TÉS. — CONFÉRENCES DU PÈRE LACORDAIRE A NOTRE- DAME. — LACORDAIRE ET M ONTALEMRERT. — IMPRO- VISATIONS POLITIQUES DE M. DE LAMARTINE.

Le nombre des légitimistes partis pour rendre hommage à leur prétcadaiit est Tort grossi par leurs amis d'ici. Aujovuxriiui o décembre, il n'y avait en tout (soit à Paris, soit dans les départements) qu'un peu plus de trois cents passeports délivrés pour l'Angleterre depuis la présence du duc de BcJi'deaux. Mettez

quatre cents en tout, et vous aurez le grand maximum de ce flot de royalisme.

Vous pourrez citer des Débals de ce matin la scène de M. di-Cliateaubriand, le good old ni(in,com\uG. discnl les journaux anglais, c'est-à-dire en bon franrais le vieux bouhomi)U\ Voilà donc où mène le coinlile de la gloire

et du triomphe, à être traité avec révérence de vieux bonhomme. Oh! que Chateaubriand aimerait mieux avoir vingt-cinq ans ou même cinquante, et souffleter les impertinents (jui le loueraient ainsi. Mais il l'aut qu'il subisse l'éloge, et qu'il s'incline pour remercier... ô vieillesse ennemie! Don Diègue ne devait pas èire plus irrité,

Tlie good old man ! o vanité de la gloire humaine! Cela s'appelle être à la fois couronné du chapeau de laurier et coiffé du bonnet de coton.

Ce dernier pèlerinage de Chateaubriand, ce sera après tout et pour tout résultat une belle page nouvelle des Mémoires. C'est encore de la littérature.

— Tout cela est une parade; ils jouent à la royauté. Ce qui est moins noble, c'est qu'on joue à ce jeu-là chez la reine d'Angleterre et malgré elle. Ce qui est moins noble encore, c'est qu'il y a là des députés qui ont prèle à haute et intelligible voix sermenl do fidélité à Louis- Philippe et aux institutions de juillet. C'est une triste idée qu'ils donnent là de leurs serments.

M. de Cluileaubriand, du moins, est une exception; lui, il est, comme on le dit des rois, hois de page, il a ses licences, comme un enfant gâté de la France, comme le fds le plus brillant et le

plus cher à la fantaisie de tous et à l'imagination nationale. La France est un peu amoureuse de lui, quoi qu'il fasse.

— Aujourd'hui dimanche, l'abbé Lacordaire a commencé à prêcher à Notre-Dame pour l'Avenf; il continuera les dimanches suivants. Ce sont des conférences. Il ne portail pas riiabit de dominicain (grave question),

sîiais celui de chanoine de Notre-Dame. Il a parlé des morts anciennes opposées aux morts chrétiennes, Darius, Caton, Socrate, Alexandre, que sais-je ? 11 ne paraît pas qu'il ait été très-chrétien, ni même éloquent. Lacor- <laire a d'ordinaire de l'éclat, de l'imagination, du talent, mais un esprit peu judicieux, des rapprochements historiques forcés qui seraient plutôt saint-simoniens que chrétiens, toute l'emphase du jour: sa parole lui échappe souvent, et il ne la gouverne pas .

Aujourd'hui, il ne paraît pas du tout avoir réussi ; on me savait à ce déhut sur Darius, à. quoi il en voulait venir. — Montalemhert et lui sont bien de la même vulée; ils représentent l'école romantique catholique, le De Maistre après coup et, s'il est possible, exagéré ; rien qui puisse vivre et, le moins du monde, convaincre ou persuader. Avec du talent, ils manquent véritablement d'esprit, c'est-à-dire de quelque chose d'opportun, de mobile, d'approjjrié : ce qu'avait tant leur maîlrc, lequel, heureusement pour lui, n'a connu aucun de ces néophytes exorbitants. Ils abondent comme à plaisir dans le tranchant, le choquant, le désobligeant. Ils heurtent le sens public.

Nous demandons bien pardondela comparaison, mais ils sont un peu à De Maisire ce q\ie Naigeon était à Diderot : avec plus de

talent (pie Naigeon, mais avec autant d'absurdité, et aussi loin véritablement du maîlre.

Les vrais chefs savent au besoin varierj changer le front de bataille, accommoder les dispositions et l'assaut selon les difficultés du moment. Les disciples, une fois lancés, vont tout droit cl ne s'arrêtent plus.

Lacordaire et Montalembert sont des restes de l'ancienne rédaction du journal V Avenir qu'ils rédigeaient avec Lamennais (1832); ils sont allés faire explosion chacun de leur côté.

On peut dire explosion, car ce sont des esprits qui ressemblent à des boites d'un fm d'artifice.

La brochure de Montalembert intitulée : Du devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement est datée de Madère, où l'auteur est allé depuis un an pour soigner la santé de sa jeune femme.

Ce n'est pas de vérité que manque cet exposé, mais de mesure, mais de prudence, mais d'acheminement à ce qu'il veut obtenir. Vous ne sauriez croire combien de telles duretés irritent et achèvent de séparer. Le catholicisme, par ces aveux, tend à se constituer en secte de plus en plus.

Montalembert étale des vérités excessives, repoussantes, et qui dès lors ne sont plus des vérités; ce sont des plaies secrètes que loutle monde désire soigner et soulager, et quele grand air va irriter. 11 y a dans sa brochure deux pages de personnalités injustes et amères contre Villemain, tout à fait inconvenantes de la part d'un collègue (à la Chambre des pairs) et presque d'un ami

de la veille. Sa brochure fait lo plus grand tort à la cause qu'il soutient, et semble le ranger définitivement parmi les esprits qui ne mûriront pas.

— M. (le Lamartine continue tous les matins ses improvisations politi(iues : il n'y a pas de raison pour qu'il n'en paraisse pas une chaque jour ainsi durant des années. Ce sont des effusions sans travail, sans réflexion.

de vagues crayons sur lesquels l'étude ne revient pas. C'est ainsi qu'il fait également désormais lorsqu'il écrit en vers; et l'on conçoit que l'une de ces distractions remplace aisément l'autre pour lui. Même procédé^ même idée inachevée, même ampleur et opulence de paroles qui ne se comptent plus. Dans son poëme de la Mort de Socrate, on a remarqué que lorsqu'il était embarrassé de transitions, il mettait des blancs et des pages de points. — Eh bien, il fait de même dans ses exposés politiques, et, quand il arrive à la portion positive, organique, à l'indication précise des voies et moyens, il met des points et passe outre. Les grands esprits ne s'attardent pas à si peu. Les déesses et les anges marchent à fleur de terre.

Ce 20 tlôcemla-e 1843.

U.ACORDAÎRE, HENRI V ET CHATEAUBRIAND. — MORT DE CASIMIR DELAVIGNE. — NOBLES PAROLES DE VICTOR HUGO SUR SA TOMBE. — CANDIDATURES ACA- DÉMIQUES. — TITlEHE. TRAGÉDIE DE MARIE-JOSEPH CIIÉNIER AU THÉÂTRE-FRANÇAIS. — ARTICLE SCAN- DALEUX DE JANIN.

Je commence à bâtons rompus de petites nouvelles : — L'abbé Lacordaire continue de prêcher l'Avent à Notre-Dame devant un

auditoire immense. Il a mieux réussi les autres fois que la première; il s'est relové comme éloquence. Il est très-brillant, mais il man(iuo de gravité et de vrai christianisme. Il flatte son auditoire, il fait des compliments à son siècle, il se dit le l'onciloyen de tout le monde, cite des vers en chaire, loue Chateaubriand en face (qui est là assis dans le banc (Vœuvre)', en un mot Lacordaire fait d'autant plus le mondain qu'il est dominicain. Il sent le besoin de se faire pardonner son habit. Cet habit de moine qui, au moyen âge, donnait de la lilicrié, en nie aujourd'hui; Lacordaire s'est gêné en s'encapudionnant. En somme, il manque de la première dos qualités du prédicateur

■ et du prêtre, d'autorité. — Oh î qu'un bon petit grain de Bourdaloue ferait bien mieux mon affaire!

— L'esclandre de Londres est fini; cette petite expédition jacobite a jeté son feu; dans quelques jours il ii'en sera plus du tout question et on l'aura oubliée, sinon qu'il y aura un jour à la Chambre des députés quelque interpellation à MM. Berryer et consorts, qui s'empresseront de rapetisser leur voyage et d'en faire un acte de courtoisie et de fidélité toute privée. En attendant, les journaux du parti légitimiste vont se nourrir à satiété de ces souvenirs et en tirer les conséquences chimériques qui fout leur ordinaire pàl'ure.

Je vous avais dit à la date du 3 décembre : <s mettez iOO pèlerins en tout et vous aurez le chiffre »; depuis, ce chiffre a grossi; quelques retardataires se sont émus et, comme on est badaud dans tous les temps, on s'est înis à vou'oir faire le voyage de Londres puisque d'autres l'avaient fait. La moiitonnerie et le

point d'houîjeur ont peut-être porté le nombre à 800 : quel triomphe ! Quelle poignée de vainqueurs devant une population indifférente ou hostile de plus de trente millions d'hommes!

— Le grand événement littéraire a été la mort de Casimir Delavigne; il a été unanimement regretté, et il était bien de voir si populaires et si solennelles les funérailles d'un homme qui n'avait été que poëte et n'avait voulu êlre que cela. C'est peut-être \k le trait qui l'honore le plus, dans sa carrière si bien remplie et si noblement parcourue. Honoré sous la Restauration de l'amitié du duc d'Orléans, estimé de tous, poëte politi- <\ne le plus en faveur dans les classes moyennes, il n'a

rien pris pour lui au moment du triomphe; il a continué de cultiver les lettres et n'a pas changé de théâtre. S'il l'avait désiré, nul doute que la Chamhre des pairs ne se fût ouverte pour lui. Il n'était pas très-riche, et une jolie pièce (insérée dans les Débats et le Siècle de dimanche dernier) apprend qu'il avait été obligé de vendre une campagne appelée /(/ Madeleine, à laquelle il tenait. Quand on lui demandait si, pour la tant regretter, celte campagne lui rapportait beaucoup, il répondait : « Elle me rapportait... des vers. » — Il avait épousé, il y a quelques années, une dame d'honneur de la reine Hortense, et vivait fort en famille, allant très-peu dans le monde. -^ Victor Hugo a trouvé d'éloquentes paroles sur la tombe de son rival, et lui-même il a eu le droit de rappeler avec sentiment le coup qui venait de le frapper '. Ces paroles de Victor Hugo ont été accueillies de tous comme elles le méritaient; et elles ont ajouté à la consécration funèbre de ce jour. Hugo se trouve en ce moment ce qu'on appelle divcrleur de l'Académie; c'est-à-dire le président élu pour le trimestre (pii finit. Ce sera lui qui naturellement sera chargé de répondre au successeur de Ca-

simir Delavigne à l'Académie et qui devra encore une fois apprécier les titres du poêle dramatique qu'on lui a si souvent opposé. Nous-mème nous y reviendrons alors -.

I,;i mort traL;iiiue île sa fille et de sou gendre

"1. Cette récci>lion sera un des épisodes les plus piquants do ce volume car, comme on le sait, le successeur de Casimir Delavigne à l'Académie fraiiraise fut Sainte-Beuve lui-même.

(Note de l'éditeur).

CHHOMQIES PARISIENNES. 16r

La mort de Casimir Delavigne fait, avec celle (k^ M. Campenon, une seconde vacance à l'Académie française. M. Campenon, mort il y a un mois environ, n'était qu'un poëte gracieux de l'école de Delille, et un homme de goût, né à la Guadeloupe et paresseux comme uncréole. Il a écrit un petit poëme, la Maison des champs, et aussi VEufant prodigne, espèce d'idylle biblique. Les ambitions littéraires sont vivement excitées par ces deuxvacances à l'Académie dont les fauteuils deviennent d& plus en plus recherchés. On cite parmi les candidate MM. Saint-Marc-Girardin, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Emile Deschamps et beaucoup d'autres. M. Vatout, député, directeur des BibliotliLM[ues du roi, et auteur d'une- Histoire des Chàleaux royaux, est aussi fort en instance; il est homme d'esprit et joyeux convive {good felloiv) plutôt que littérateur; ce ne serait pas une raison pour qu'il ne réussît pas. Parmi les candidatures non sérieuses, il s'en trouve

toujours quelques-unes de singulières et d'inexplicables. On cite un M. Dumolard qui s'intitule le doyen des auteurs dramatiques et qui va faire ses visites en disant (comme au reste le disent tous les candidats) : c Je ne me présente que parce que mes amis m'y forcent : mais qu'y faire? j'ai là mon arméederrière moi, et il me faut marcher. ») — Les brigues auxquelles il est presque nécessaire de se livrer pour quiconque aspire au fauteuil académique, paraissent devenir de plus en plus exigeantes et onéreuses à mesur(^ que les habitudes politiques et parlementaires pénètrent jusque dans la littérature. Il serait temps qu'au sein de l'Académie (piclque Caton le Censeur se levât et propo-

sàt à cet égard un rèiilement pour tempérer ce luxe •d'obsessions qui est tout propre à décourager le mérite modeste.

— On a donné au Tiiéàtre-Français Tibère, tragédie de Marie-Joseph Chénier, qui n'avait jamais pu être re- .présentée justju'ici. C'est une étude mâle et sévère de Tacite; les défauts de sécheresse et de déclamation n'empêchent pas cette œuvre d'être une des plus remarquables de l'ancienne école. Janin dans son feuilleton (du lundi 18) en a parlé avec une légèreté scandaleuse, en prodiguant l'insulte à l'un des hommes les plus distingués de la littérature d'alors. Marie-Joseph Chénier a -eu sans doute un caractère difficile, irritable; il a cédé parfois à de mauvaises passions, il a traversé une époque orageuse et souillée en y payant trop largement son tribut. Mais il avait une véritable énergie, des portions généreuses, un talent qui allait s'épurant avec les an-•nées : c'a été le plus brillant et le plus ferme des disciples directs de Voltaire. Son Epitre à ce dernier, sa J^romenadeà Saint-Cloud, sont des pièces qu'on relira toujours. Quant à cette banale

accusation d'avoir trempé •<lans la mort de son frère André, il serait temps de laisser une si odieuse calomnie. Venir lapider sans cesse Marie-Joseph avec les ossements d'André, c'est violer soi-même la piété (pi'on doit aux morts, et prendre plaisir à ce sacrilège qu'on fait mine d'exécrer.

— Le sixième volume de VHistoire de France de Mi- •chelel a paru; il contient le récit de la lutte entre

Louis XI et Charles le Téméraire. Cela regarde directement les Suisses. La manière de voir de M. de Gingins

n'y est pas accueillie, bien que Michelet en tienne compte. Ce volume a l'air d'un des meilleurs de l'ouvrage.

— Il a paru également un ouvrage sur les Rapports (le la lilté-rature française avec la littérature espagnole {:2 vol. in-S"), par M. de Puibusque, ouvrage qui a obtenu un des prix que décerne TAcadémie française ; c'est une monograpbie curieuse et une sorte de dissection parliculière et savamment poussée. L'inconvé-nient de ces sortes de travaux est de trop abonder dans un sens et de voir partout des resseml^lances et des influences au lieu de s'en tenir aux seuls courants généraux, les seuls après tout qui agissent un peu grandement. Mais il est toujours temps de reve-nir à ce point (le vue plus vrai après qu'on a profité en détail avec son autour.

— Les Cliambres vont s'ouvrir avec Tannée; les retardataires qui prolongent le séjour de la campagne jusque bien avant en dé-cembre arrivent en foule et se multiplient avec rapidité pour ré-parer le temps perdu. Ajoutez le mouvement du jour de l'an; ja-

mais le courant à cette entrée du détroit n'aura paru plus tourbillonnant ni plus tumultueux. Et pourtant il n'y a rien au lond de tout cela ([ue ce bruit même.

Décembre 1843.

Voici la préface d'Èr^, de Gozlan. C'est un échantillon dos bulletins d'Austerlilz, décernés par nos auteurs dramatiques à leurs acteurs : Soldats, je suis content de rous ! Hugo a donné l'exemple. Ici cela est bouiïon.

« Rien n'est doux apri-s le succès comme le besoin de rendre justice aux artistes qui l'ont préparé avec patience, conquis avec courage, obtenu généreusement pour l'auteur. Mais aussi rien n'est plus embarrassant. On voucb-ait inventer des récompenses inconnues, et l'on n'a à distribuer que quelques mots flatteurs redits cent fois. La reconnaissanccvous fait un cœur de roi, et rinsaffisance vous réduit à l'ingratitude de l'éloge^. Quedirai-je de mademoiselle Plessy, si admirable dans le rôle d'Eve, quand on a déjà appelé mademoiselle Mars un diamant? De madame Mélingue, cette énergique et superbe actrice qui a donné son âme à ma pièce? madame Mélingue, présent de notre pins grand poète dans un jour de magnifique générosité pour la Comédie française; cadeau de

I. Style lie Masi'arillc dniis Icx Précieuses ridicules

souverain à souverain^, i'axah douté de M. Brindeau; il s'est bien vengé, car il a eu tant de succès sous l'habit de Rosamberg, que

maintenant c'est lui qui aura le droit à l'avenir de douter do moi. A ma prière, M. Guyon s'était chargé de rendre la calme et puritaine ligure de Daniel. Je ne lui demandais que d'être ce qu'il est toujours : noble, simple, majestueux; il a été grand tt beau. Je ne regretterai plus de n'avoir pas vu Talma, depuis que j'ai entendu M. Ligier dans le rôle du duc de Kerniare. On a dit que le rôle du marquis de Kermare était la dernière création de M. Firmin, ce prodigieux comédien. Cola ne sera pas, je l'espère. Si, par malheur pour l'art et le Théâtre-Français, une telle menace s'accomplissait, la représentation de ma pièce se lierait au souvenir le plus triste de ma vie. Il n'y a pas de succès qui console d'une si grande perte. Je remercie MM. Mirecour, Marins, Joannis, ^licheau, Robert, Leroux, Laba, Riche, de la complaisance qu'ils ont mise à jouer des rôles si au-dessous de leur talent, de leur verve et de leur distinction. Pourquoi n'est-il pas possible de n'écrire une pièce qu'après l'avoir fait jouer par les grands artistes que j'ai nommés? On n'écricrirait que des chefs-d'<euvre. Peut-être aussi n'écrirait-oii rien. »

Voilà où on est venu ! Abus de la parole, do la louange ! Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle ! Bas-Empire!

Marie-Joseph Chénier avait dit il y a déjà longleiiips :

Un drame de nos jours

Peut bien tomber, mais rebondit toujours.

1. C'est-à-dii-c (|ue niad.uue Méliu.^ue élail à un lliéàlre des boulevards et que Hugo l'a l'ait entrer aux Franeais pour un rôle dos Durgraves.

Fin décembre 1843.

REPONSE AU JUVnyAL DU LÊ.VA.X.

Le Journal du Léman nous fait l'honneur de nous citer avec éloge, et nous l'en remercions. Nous ne réclamerons que sur un point : les critiques de la Revue suisse peuvent être libres et familières, elles ne sont jamais acerbes. Kn parlant dos écrivains français dont la réputation est assez bien assise pour être hors d'atteinte, le Journal du Léman paraît désirer pourtant (ju'on les juge, c'est ce (pjc nous faisons. C'est ce qu'on ne fait guère en France, précisément à cause de cette position assise qui les met hors de cause. Il est une douzaine d'hommes eu France, qu'on ne juge plus, mais qu'on luuo ou (|u"on attaque. Leurs amis les célèbrent sur tous les tons, leurs ennemis les injurient au besoin. Nous lâchons (nous Revue suisse) d'en parler connue il est permis au dehors et le dos tourné, sans faux respect comme sans amertume, selon l'occasion, selon même le caprice et l'humeur. II n'y a de critique vivi; et vraie qu'à ce prix.

Ce 3 janvier 1844.

ANNEE STERILE. — ARTICLE DE M. PAULIN LIMAYRAC SUR LES MrsTEni-.-i liE P.l/(/s. — BROCHURE DF,

l'abbé combalot sur la liberté de l'enseignement.—prochaine INAUGURATION DU MONUMENT DE. MOLIÈRE. — DISCOURS DU ROI MOINS UNIVERSITAIRE QUE CELUI DE M. VILLEMAIN. — ARTICLE DE M. FOR- CADE SUR LE l'AUTI LÉGITIMISTE. — MALADIE DE. CHARLES NODIER. — SYMPATHIE UNI VERSELLE' ET GOUT DE LA FRANCE POUR L'ESPRIT.

Je rpprciitls ma tàclie en I8ii.

— Dans la Revue tics Deux Mondes du 1 "janvier, nou^v avons un excellent arlicle sur le parti léiiitimiste à Londres : voilà le vrai. — (Juanl à ce malheureux chifTrc,. j'hésite toujours : « Mettez 8U0, melteic 1000; qu'est-ce que cela fait, une centaine de plus ou de moins, en présence d'une masse de tant de millions d'hommes? — La. Jurande faute des légitimistes est d'être allés là se faite peser et compter », comme on l'a très-bien dit.

— L'agitation, la Irépidalion tle cette rentrée d'année ne sait sur quoi se porter d'essentiel et d'intéressant. On va, faute de mieux, et si l'on n'y prend pas garde, grossir des riens. En politique, la question universitaire, ■«',1 surtout la dotation pour le duc de Nemours, sont jus- (|u'ici les bâions flullanls qui ont l'air de quelque cliose lie loin. — Mais en littérature, il n'y a pas même de bâions flottants; YHisloirc de rEnipire de Tliiers ne viendra <}ue dans dix-huit mois; on n'a rien, on n'espère rien pour cet hiver. Oh ! qu'une belle et bonne (cuvre serait la bienvenue, et que c'est misère à ceux qui le pourraient de laisser passer de tels moments uniques de la laveur et de l'avidité publiques! Décidément l'esprit humain est plutôt stérile qu'autre cliose, — surtout depuis iuillet 1830.

— Ce petit volume de Saint-Marc Girardin, agréable, mais'bien mince, avec toutes ses conditions de mesure ■ et d'assaisonnement, a Tort réussi; près de deux mille exemplaires, dit-on, se sont écoulés en un mois. Mais c'est trop vile dévoré; ce n'est pas une pièce de résis- -slauce.

— La Revue des Deux Mondes du 1" donne un très-- 1)011 et judicieux arlicK> sur les Mijslères de l'aiis par M. Paulin Limayrac. La Jievue suisse voit avec plaisir <ju'elle avait frappé d'avance dans le même sens et qu'en lirant sur le temps, elle avait

atteint juste aux mêmes endroits. Cela doit nous encourager à ne pas nous croire trop provincial ni trop dupe. Kt remarquez que cet article de M. Limayrac est le seul jusqu'ici qui ait traité ce livre déleslable comme il convient; si cet article n'était

pas venu, il n'y en aurait eu aucun dans les journaux de Paris qui mérilàt de compter. Tant il n'y a plus de véritable critique organisée! — Oui, nous le répétons aujourd'hui avec toute l'autorité de la réflexion, oui, l'inspiration essentielle des Mysfères de Paris, c'est un fond de crapule : l'odeur en circule partout, même quand l'auteur la masque dans de prétendus parfums. Et chose honteuse, ce qui a fait le principal attrait, si étrange, de ce livre impur, c'a été cette odeur même de crapule déguisée en parfum. — Heureusement ce triste épisode du carnaval littéraire est déjà une mystification de l'autre année. Ou dit que l'admiration dure encore en Allemagne, et qu'elle vient seulement d'atteindre à sou apogée à Vienne, où plus d'une belle dame appelle par gentillesse son petit enfant Tortillard. Nous ne le croyons pas.

— L'abbé Combalot vient, à son tour, de publier sa brochure sur la liberté de l'enseignement et contre l'Université. On a dit de celle de M. de Montalembert datée de Madère que c'était du madère sec Je crains que celle de l'abbé Combalot ne soit de la grosse et très-grosse bière assez mal brassée '. 11 ne se distingue point par le goût, par le jugement, et il a de singulières saillies d'imagination. Toute cette levée de boucliers n'accommode pas les affaires du clergé.

— On va inaugurer le monument de Molière rue Richelieu, en face du n" 34 où il habitait. Il s'est élevé des dif-

1. Il y a ou à Paris une fabriciue de bière Combalot, d'un i>arent de l'abbé.

ficultés et une polémique au sujet de celte inauguration. Le gouvernement y serait-il ou non représenté par le préfet de la Seine? 11 paraît réellement qu'on a hésité, et que, de peur de déplaire au clergé en acceptant si hautement le grand excommunié, le ministère de l'intérieur avait pensé à retirer son épingle du jeu. Dans ce cas le préfet et l'autorité municipale n'y auraient pas assisté. Le hruit qu'a fait ce contre-ordre a pourtant produit quelque effet, et le ministère s'est ravisé! Mais il paraîthien qu'il y avait eu quelque hésitation.

Ce petit fait tout littéraire peut donner la mesure de la décision et de la hauteur de vue de nos hommes d'Etat dans les questions de conflit qui vont se présenter. — L'Académie française, par l'organe de M. Dupaty, a fait une motion afin de se mettre d'autant plus en avant pour Molière, lequel, en son temps, n'était pas de l'Académie. /

— Voyez dans les Débats de ce matin (i janvier) le discours du roi en réponse à celui de Villeniain; le roi s'y montre hien moins universitaire que son ministre, et ne parle que de la nécessité d'un enseignement religieux. Lisez et notez les nuances.

— L'article sur le parti légitimiste de la Revue des Deux Mondes est attrihué à un jeune économiste et puhliciste, M. Forcade. Il répond à l'impression de hien des esprits sensés et élevés. On peut remarquer seulement que vers la fin il est hien dur pour la nohlesse française, qui n'a pas été seulement en tête dans les batailles, mais aussi tians les choses de l'esprit (La Rochefoucauld, Saint-Simon,)— Le grand Coudé soute-

liait Boileau, et le maréchal de Richelieu appuyait Voltaire. Et de nos jours, qui donc a plus hrillamment donné (jue ces gentils-hommes, Chateaubriand, Lamartine, Bonakl, etc.? Il est vrai qu'avec tout ce brillant il y a toujours eu décousu et inconséquence.

— Charles Nodier, l'aimable et charmant écrivain, est, assure-t-on, gravement malade; toute la littérature de Paris en est émue : on court à l'extrémité de Paris, à l'Arsenal, où il demeure, pour lavoir, pour s'informer. Les témoignages d'intérêt sont continuels et universels, de tous les côtés, de tous les rangs. Aimable pays après tout que celui de France, où un simple homme de lettres (jui ne peut rien, qui n'est rien, tient tant de place, et où se déclare si spontanément l'hommage de tous pour l'esprit, pour le talent et la grâce !

Ce 5 janvier 1844.

FEI.IK ['YAT CONTRE .ri'LES JANIN.

— Le feuillelon de Janin contre le Tibère de Chénier elconlre ce poète émineiit a produit de rindignation dans plus d'un cœur : voici que les représailles sont venues. Félix Pyat s'est porté pour le vengeur de Chénier : a-t-il lui-même, pour sou compte, quelque dent particulière contre Janin qui l'aurait maltraité comme auteur dramatique? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, Pyat a lancé un article foudroyant que le Charivari, dont il est rédacteur ordinaire, n'a pas osé insérer en son entier, mais que la Réforme a accueilli. Janin se l'est attiré par sou feuilleton indécent. Ce sont des échantillons curieux du degré d'aménité où en sont venues nos mœurs littéraires. Ou n'avait pourtant rien encore écrit

aujourd'hui de la force du feuilleton de Pyat. Nous ne savons comment Yenfant gâté avalera celte médecine.

Ce G janvier 18i4, onze lienrcs du soir.

SUITE DE LA POLEMIQUE ENTRE FELIX l'YAT ET JULES JANIN. — MADEMOISELLE RACHEL DANS BÉRÉNICE.

Le numéro de la Réforme qui contient l'article de Félix Pyat sur le prince des critiques a été si vite épuisé qu'on vient de réimprimer l'article en brochure au prix de quinze centimes (trois sous), et il est à tous les étalages : c'est une exposition au pilori, c'est une exécution publique à laquelle cliacun assiste en se disant : c'est bien [ail, c'est bien vrai! Félix Pyat a été autrefois très-lié avec Janin; il a même écrit, dit-on, dans le roman de Barnave de celui-ci, le chapitre de Séjnn, de même qu'Etienne Bccquet avait écrit par complaisance la préface, ce que Janin a su très-bien dire lorsqu'il a voulu se disculper ensuite de cette phihppii-pie si injurieuse à la famille d'Orléans. En voilà bien assez tie ces alfreux dessous de cartes. — Félix Pyat est un écrivain de l'école démocratique; il a fait (luelqucs pièces de théâtre

qui ont eu un demi-succès. Il a de la vigueur, de la verve, mais le Irait un peu gros, le ton cru, une exaltation un peu confuse et désordonnée. Cette fois il a trouvé juste et il est tombé à belles dents sur sa proie. Mademoiselle Racbel a joué, ce samedi 6, le rôle de Bérénice pour la première fois : elle a fort réussi. Elle a paru pleine de grâce, de vénusté, comme toujours; dans ses airs de tète et dans sa coiffure, avec deux ou trois boucles modestes qui s'échappaient de chaque côté de dessous son diadème, on aurait dit d'un camée antique. La pièce n'a point paru trop froide, quoiqu'elle le soit, malgré tout, un peu; mais il y a encore de la

passion dans cette élégie à trois personnages qui exprime si bien le premier moment du Louis XIV amoureux do la Mancini ou de la Vallière. C'est un rôle de plus pour mademoiselle Ilachel, qui se trouve assez embarrassée d'en conquérir de nouveaux, et ce sera un de ses bons.

Ce 8 janvier 1844.

Nous apprenons avec plaisir que les nouvelles de la santé du bon Nodier (car c'est là son nom) sont meilleures, et que ses nombreux amis espèrent posséder encore longtemps en lui un talent et un cœur qui leur seront plus chers que jamais.

— Janj^i a essayé de- répondre ce matin à propos de Bérénice; mais il est bien tard pour faire l'homme de ^oùt.

Ce 1"' février ISii.

SUITES ET CONSEQUENCES DE LA VISITE DES DEPUTES LÉGITIMISTES AU COMTE DE CHAMCORD EN ANGLETERRE.— EXPLOSIONS A LA CHAMBRE. — LES FLÉTRIS. — ^ GUIZOT ET BERRYER. — LOUIS-PHILIPPE ET M. DE SALVANDY. — VISITE DES ÉTUDIANTS A CHATEAU- BRIAND LE FLÉritr. — VIE DE l'aRBÉ DE RANGÉ, — INAUGURATION DE LA STATUE DE MOLIÈRE. — DIS- COURS d'aRAGO. — ENTERREMENT DE CHARLES NO- DIER.— ODES ET POEMES, PAR VICTOR DE LAPRADE. — LES JÉSUITES, d'après UNE BROCHURE DU PÈRE RAVIGNAN. — PROCÈS DE JANIN CONTRE PYAT.

L'indifférence des esprits et rinsignifiance de la situation ont jjien changé depuis trois seiiiaiiies. On était en pleine paix, en pleine fadeur; on s'ayitail, on cherchait un sujet, un prétexte. Eh

bien, tout cela est trouvé et l'on jouit de l'orage. C'est le voyage de Londres qui a amené la péripétie. Ce voyage pourtant était impopulaire et plaçait dans une situation des plus fausses les députés qui se Tétaient permis. Mais, en outrepassant

la mesure du blâme par le mot flélri (la conscience publique flétrit de coupables manifeslatious) qui se trouvait dans l'adresse de la Chambre et qu'adoptait le ministère, on a refait une position à M. Berryer et à ses collègues. Personne dans le ministère ni dans le parli ministériel ne tenait à ce mot flétri qui excédait le sentiment à exprimer; et pourtant, une fois admis, on l'a laissé par embarras de le retirer. De là, une singulière aigreur s'est ranimée entre les partis et a gagné de tous côtés dans la Chambre et dans les salons. Il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu : l'incident de la séance de vendredi 20 est venu faire l'explosion. M. Guizot, par son admirable talent d'orateur, avait jusque-là triomphé dans la discussion et atterré véritablement M. Berryer. Une imprudence, je ne sais quelle forfanterie, un retour d'humeur pédagogique, l'a fait remonter sans nécessité à la tribune ; il a prêté flanc en venant prêcher à satiété la inoralilé politique, — et le reproche d'être allé à Gand lui est venu pour réponse. On ne se figure pas l'orage d'une telle séance et la violence (pii s'y est déchaînée; M. Guizot généralement est assez peu goûté; il est peu aimé même de plusieurs de ses amis politiques. On l'admire pour son talent, pour son courage; il est" nécessaire, on le subit; on ne l'aime point. Cette haine ^des partis a fait explosion.

En résumé, M. Guizot avait montré au début de la discussion, dans sa première réplicpie à M. Berryer, la plus véritable, la plus énergique éloquence, la force, la sobriété, quelque chose de déi-

noslhénique et d'accompli. Dans la dernière et violente scène de vendredi, il a

montré tout ce que peut la ténacité d'un homme insulté, traqué, et un invincible courage. C'est le jugement unanime même des ennemis.

Depuis lors tout a achevé de s'aigrir. M. de Salvandy ayant voté contre le mot flélri (car les relations particulières sont très-mêlées au monde légitimiste) a été interpellé, dans l'embrasure d'une croisée, par le roi Louis-Philippe lors de la réception des députés pour présenter l'adresse. Le roi, lui touchant le grand cordon de la Légion d'honneur dont M. de Salvandy est depuis peu décoré, lui a demandé, assure-t-on, s'ii le lui avait donné pour voter contre la dynastie. Quelles qu'aient été les paroles mêmes du roi, il y a eu de sa part premier mouvement et colère. C'est presque la parodie d'Hugues Capet et d'Adalhert : — Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi? — M. de Salvandy a envoyé sa démission d'ambassadeur à Turin. Les députés légitimistes de leur côté ont donné leur démission pour se retremper de la qualification de flétris dans le baptême d'une réélection. Voilà donc, au seul point de vue social, le monde très-agité, très-aigri, très-occupé, d'indifférent et d'ennuyé qu'il était il y a quinze jours. Il ne faut désespérer de rien en France ; il y a lieu à tout en fait de ricochets.

Il est résulté de cette bizarre péripétie, à propos de flétris , que les républicains et les gens du mouvement sont, pour le quart d'heure, dans le sens et dans l'intérêt du i)arti légitimiste, et que la jeunesse des écoles, par exemple, est allée en corps faire visile à Chateaubriand, lui offrir compliments et hommages. Si le mol

flétri n'avait pas été agréé par le ministère, la gauche s'en serait vite emparée et aurait alors reproché à M. Guizot d'être de connivence avec les henriquinquistes. Au fond rien de hien sérieux sous tout ce bruit. Il est bon de savoir que la scène violente de la Chambre, la scène de Gand avait été concertée d'avance par l'opposition : ce qui a paru une explosion instantanée n'était qu'un petit complot préparé derrière les coulisses depuis plusieurs jours. Le malheur pourtant, c'est que l'opinion publique de loin se conforme trop souvent à l'idée fausse qu'on lui imprime, et que ce qui n'est pas trèssérieux pour les acteurs, produit des sentiments vrais et passionnés dans le parterre.

— L'Histoire de l'abbé de Uancé par Chateaubriand est décidément sous presse, et on l'aura cet hiver. Il est beau que le même homme qui ouvrit le siècle en 1801 par le Génie du Christianisme soit celui qui, après quarante-trois ans, fournisse encore la nouveauté à la saison de I8i4.

— Il y a eu l'inauguration de la slatue de Molière au carrefour de la rue Richelieu et de la rue Traversière ; le préfet de la Seine, TAcadémie en corps, la Comédie française, etc., ont composé la cérémonie; on a fait des discours en plein air -par un froid très-vif. M. Arago, qui pérorait le dernier, ayant retenu l'assemblée près d'une demi-heure, un plaisant a dit qu'on voyait bien que son discours a\ait été fait au Bureau des longitudes. Le soir on jouait Tartufe et le Malade imaginaire à tous les théàlres; c'était une fête populaire.

— Une cérémonie plus triste et très-solennelle a été

l'enterrement de Charles Nodier. li y avait foule et des regrets universels. Il laisse une mémoire charmante et douce, il n'a trouvé dans ses nombreux amis ni un ingrat ni un indifférent.

Cette mort de Nodier fait une troisième vacance à l'Académie française : Campenon, Casimir Delavigne et Nodier. Les candidatures sont de plus en plus nombreuses et animées. Le monde, les salons prennent parti pour ou contre les candidats, Vigny, Sainte-Beuve, Saint- Marc Girardin se trouvent aux prises, et leurs noms, leurs litres sont tiraillés, débattus en tous sens. On aime et on aimera toujours en France ces sortes de comparaisons, de luttes littéraires et de tournois. Vieille histoire du sonnet de Job et du sonnet àTranie: ce sont nos combats de taureaux.

— Il a paru un volume de vers, Odes et Poëmes, par Victor de Laprade : c'est ce qu'il y a eu de plus distingué et de plus élevé depuis assez de temps. Laprade est de Lyon, comme Ponsard de Vienne : c'est le bassin du Rhône qui nous envoie ces deux derniers poêles. Laprade, dont la Revue indépendante a publié plusieurs pièces recueillies dans le volume que nous indiiiuons, a de l'élévation surtotit, de l'harmonie, une langue en général pure, une forme large,. brillante et sonore; sa poésie respire un sentiment vrai et profond de la nature : il y mêle peut-éire un peu trop de sacerdotal et d'hiéroph(inli\ On peut y désirer aussi une inspiration indiviiluellc plus marquée, plus de passion; mais les beautés sont nombreuses, incontestables; la' poésie spii-itualisle a retrouvé dans Laprade un noble organe. L'une des

plus jolies pièces, .4 une brandie d'amandier, rappelle celle de Jean-Baptiste Rousseau : Jeune et tendre arbrisseau, llionnenr

de mon verger, etc. Mais chez Laprade le symbole moral perce à demi transparent et donne à cette poésie gracieuse un sens intime et toute une âme,

— M. de Ravignan, jésuite et prédicateur célèbre, vient de publier une brochure qui obtient un grand succès et qui le mérite : c'est le premier écrit sorti des rangs catholiques, durant toute cette querelle, qui soit digne d'une grande et sainte cause. De l'Existence et de l'Institut des jésuites, tel est le titre et le sujet de- la brochure de M. de Ravignan. Il s'attache par un exposé de faits à relever son Ordre des injures et des attaques auxquelles il le voit exposé. M. de Ravignan était d'abord un homme du monde, un magistrat, avocat général sous la Restauration; il s'est converti à la suite d'un chagrin de cœur. R raconte simplement, humblement et presque individuellement ce que c'est qu'un jésuite, cet être abominable pour beaucoup et exécré; il analyse les Exercices de saint Ignace, les Constitutions de la Compagnie; il suit le novice dans les divers degrés d'initiation; il traite du gouvernement et des doctrines de l'Ordre. Ce livre est de nature à produire beaucoup d'eïïet; il s'en vend prodigieusement; cela réfute du moins en partie Michelet et Quinet. M. de Ravignan n'arrivera pas à prouver que les jésuites soient une bonne chose en France; mais il forcera ceux qui parlent en conscience à y regarder à deux fois et à distinguer ce qui est respectable.

— .laniu s'est décidé à répondre à Pyat par la voie

judiciaire et en police correctionnelle. On prépare de part et d'autre ses batteries pour ce procès qui promet d'être scandaleux bien qu'à buis clos ou du moins sans publicité. C'est la famille de Janin qui l'a décidé à se couvrir, une bonne lois, de la protection de la loi contre de telles attaques.

Ce 7. février 1844.

PROJET DE LOI SUR L'INSTRUCTION SECONDAIRE. — CONCESSION AUX PETITS SÉMINAIRES. — RETOUR DE LA CRITIQUE AUX CHEFS-d'œU VRE DU XVIT SIÈCLE.

Le projet de loi sur riiislruclion secondaire, présenté par M. Villemain, est précédé d'un très-bel et trèscomplet historique de ce genre d'enseignement sous l'ancienne monarchie. Quant au projet lui-même, il excite bien des réclamations en sens contraire. Il y a un ifrtain article 17 (voyez-le, sur la concession, je crois, laite aux petits séminaires de fournir des sujets au baccalauréat) qui paraît aux purs universitaires très-compromettant pour l'Université et même destructif. On doute que cet article soit adopté sans modification. Le danger de celte concession en apparence si simple, et même si incomplète, montre à quel point le clergé, dans ce genre de lutte, a des ressources et peut redevenir puissant.

— Depuis quelque temps, el surtout depuis les deux

dernières années, il se fait dans la liltéralure française et dans la critique un mouvement curieux qui semble annoncer qu'on

entre dans une phase et dans une vogue nouvelle. Les chefs-d'œuvre du xvii" siècle deviennent déjà assez anciens pour que la critique s'y applique, et non plus à la manière de La Harpe pour y chercher des modèles et des exemples à proposer aux continuateurs ou imitateurs, mais d'une méthode plus érudite et scientifique, pour y étudier la langue, le vocabulaire, le texte, relever les altérations que ces texies ont déjà subies depuis près de deux siècles qu'on les réimprime, pour y noter les variantes que les auteurs eux-mêmes avaient apportées dans les éditions premières. C'est en petit et avec plus de facilité le travail que les critiques et grammairiens d'Alexandrie exécutèrent sur les classiques grecs. Les classiques français du xvii" siècle sont déjà devenus des Anciens. La critique française entre décidément dans son époque alexandrine. Il suffit de se rappeler les récents travaux de M. Cousin sur le texte de Pascal, travaux qui doivent bientôt, on l'annonce, recevoir leur complément par une publication exacte et entière du manuscrit des Pensées. Le Journal des Savants contient des articles de M. Flourens sur les diverses éditions de IhilTon. M. Walckenaër entreprend un travail sur les éditions de La Bruyère. M. Aimé Martin s'évertue sur Racine. Tout le mouvement de la librairie savante, de ce qu'on peut appeler encore de ce nom, est dans le même sens. M. Cousin, qui a tant fait pour donner l'impulsion philosophique d'il y a vingt-cinq ans, parai! être celui encore qui Iravailh' le plus à imprimer aii\ élmles

littéraires cette impulsion philologique nouvelle. Après tant d'essais fastueux plus ou moins avortés et tant de théories vaines, on conçoit que la littérature du xix*" siècle suscite cette critique tout historique et positive. Grâce à elle on admirera, on comprendra d'autant mieux les chefs-d'œuvre du grand siècle qu'on se les

représentera plus franchement à distance, dans le lointain où ils sont, et à leur vrai jour.

XLYII

Ce 8 février 18 U.

OPINION D UN GALLICAN SUR LA BROCHURE DU Pr.UK RAVIGNAN EN FAVEUR DES JÉSUITES. — CONDAM- NATION DE FÉLIX PYAT POUR DIFFAMATION ENVERS JULES JANIN. — ÉLECTIONS DE MM. SAINT-MARC OIRARDIN ET SAINTE-REUVE A l'ACADÉMIE FRAN- ÇAISE.

A propos de la brochure de M. de Ravignan, un homme d'esprit et de doctrine, connu par ses prédilections gallicanes et son opposition aux jésuites, disait :

« .le ne l'ai pas lue encore, mais je lui accorderai tout ce qu'il voudra /»i/(r(>/i<c//c/»c»/; j'accorderai qu'il y a eu, qu'il y a des individus iésuiies honnêtes gens, gens aimables, grands prédicateurs, grands mathématiciens, etc., etc. ; mais, comme association, comme Ordre, ils n'ont eu que ce qu'ils méritent, car les meilleurs peuvent à l'instant devenir mauvais et funestes par leur loi d'obéissance : c'est toujours le bàlon dans la Diain de rnveii[)le. Kn France on a senti cela, d'instinct ; tout ce

qu'il y a eu de généreux, de sain et d'intègre s'est du premier jour révolté contre eux; et comme Ordre, je ne sais qu'un éloge qu'on pourrait leur donner avec vérité : il faut les louer de toutes les verlus qu'ils ont suscitées .et fomentées contre eux par leur présence. »

Il nous semble qu'un tel jugement est acquis à l'histoire et subsistera, nonobstant tout ce que pourra réclamer d'adoucisse-

ments particuliers et d'égards l'apologie sincère écrite par un individu vertueux.

— Les Débats de ce matin 8 donnent le résultat du procès de Janin : Pyat est condamné. On a contraint la défense et on l'a enfermée dans des limites très-resserrées, comme cela se pratique dans les procès de diflamalion.

— Tout à l'heure les élections académiques ont eu lieu. M. Saint-Marc Girardin aélé nommé d'emblée pour succéder à M. Campenon. Le fauteuil de Casimir Dclavigne a été plus disputé; MM. Sainte-Beuve et Valout étaient aux prises, M. Sainte-Iieuve a eu dix-sept voix, et M, Vatout seize; la majorité recjuise était de di.x-huit. Après sept tours de scrutin, c'est-à-dire après un combat des plus acharnés, l'élection n'a pu avoir lieu et elle a été remise à un mois.

Pas de réilexion, sinon celle-ci si vous voulez : à voir les choses de loin et au point de vue du public littéraire, une hésitation si prolongée peut paraître au moins singulière.

Ce 4 mars 184 i.

AFFAIRE D OTAITI. — INTRIGUES PARLEMENTAIRES. — TALENT ÉLEVÉ DE M. GUIZOT. — LORD CHATHA.M, PAR M. DE VIEL-CASTEL. — CANDIDATURE DE MÉRIMÉE A l'académie FRANÇAISE EN REMPLACEMENT DE NODIER. — AUTRES CANDIDATS : M. CASIMIR BON- JOUR, M. AIMÉ MARTIN, M. ONÉSIME LEROY. — COR- RUPTION ET VICE DE LA LITTÉRATURE.

La politique continue de prendre tout l'inlérèt; à peine sorti d'un orage, on rentre dans un autre. Hier c'était le voyage de

Londres qui fournissait le sujet ou le prétexte, aujourd'hui c'est l'occupation d'Otaïli. Il faut bien savoir que le fond de toutes ces discussions, qui passionnent si fort et si soudainement une Chambre et un monde qui la veille paraissaient indilYérents, n'est en rien ce dont on se soucie; la question est tout entière une ([uestioa de ministère. Parviendra-t-on, ou non, à donner un croc-en-jambe à M. Guizol,à ce ministère qui semblait si assis cl si sûr de lui au commencement de la

session? Dans l'affaire d'Otaïli pourtant, il y a eu quelque maladresse ou inalenconire au ministère de venir désavouer l'amiral français, huit jours après que le ministère anglais avait exprimé en plein parlement ses regrets sur le coup de main d'Olaïti. Ceci touche toujours à cette corde de Gand, à cette fibre médiocrement nationale qu'on croit particulière à M. Guizot, et qui fait de lui le ministre le moins populaire qu'on ait vu depuis longtemps. Il s'en est tiré celle fuis, comme toujours, par un admirable talent, par un talent qui grandit plutôt sous les attaques, et il s'est élevé, au dire de tous, surtout dans son second discours, à la plus haute et à la" plus ferme éloquence. Ainsi l'espérance des adversaires est déjouée, et c'est partie remise jusqu'à quelque prochaine affaire imprévue.

— Le spectacle de ces manœuvres parlementaires, de ces luttes qui n'ont aucune grande inspiration et ne méritent pas d'autre nom que celui d'intrigue, donne un àpropos tout particulier au travail que M. de Yiel-Castel vient de publier dans la Revue des Deux Mondes du T"' mars sur lord Chalham. L'exemple de l'Anglelerre, qui fui bien plus longue à affermir et surtout à ennoblir son gouvernement représenlalif au commencement du dernier siècle, est propre à inspirer de la |)atience ; on en est en

France au Robert Walpole : qui sait? le grand Chatham peut-être arrivera. M. Thiers voudrait bien être ce Clia- Ibam futur, ce restaurateur du sentiment et de l'honneur national. C'est déjà louable d'en avoir l'inslincl. Mais, de nos jours, quel homme politique est de taille pour cela? Et puis, y a-l-il lieu encore à ces individua-

lités nationales, exclusives, haineuses, héroïques, mais aussi injustes qu'implacables? Quelques nobles esprits prétendent qu'une autre ère commence, et M. de Lamartine, par exemple, ne rêve que l'avènement d'un grand Chatham pacifique et humanitaire. Brodez là-dessus comme vous voudrez.

— La littérature ne fournit rien et la disette réelle de bons écrits n'a jamais été plus grande. Les candidatures académiques remplissent l'intervalle. La Revue suisse n'en sait pas encore le résultat. Parmi les candidats nouveaux qui se sont levés pour le second fauteuil, celui de Charles iNodier, on compte M. Mérimée, qui semble désigné par l'opinion. Romancier distingué, et surtout conteur accompli, il remplacerait et pourrait célébrer avec toute sorte de convenance le plus gracieux et le plus fantasti([ue des conteurs : il est de la famille. Il en est même à un rang plus élevé, en ce sens (pie plus d'une de ses petites liistoiros, t(dles que Malco Falcone, la Prise d'une redoute, etc., sont des chefs-d'ti'uvre. Colomba, plus développée, est certainement ce qui se peut lire, dans ce genre de nouvelles, de plus intéressant, de plus profond, de plus ferme, en un mot de plus parfait. Bien qu'il ne se soit exercé le plus souvent que dans des cadres de moyenne diiiiensioii,M. Mérimée est un maître. Il vise depuis quoique temps à l'histoire, il a donné un volume sur la guerre sociale, et on en an-

nonce un second sur Catilina; ces doux écrits ne seraient qu'une sorte d'introduction à une histoire de Jules César.

Parmi les autres candidats qui se lèvent et qui pourraient prêter à quelques remarques littéraires, ou est en

peine entre M. Casimir Bonjour, M. Aimé Martin, M. Onésinie Leroy. Le premier est l'auteur de quelques comédies représentées il y a quinze ou vinyt ans et déjà fort oubliées. M. Aimé Martin a débuté dans le monde littéraire il y a plus de trente ans par les Lettres à Sophie sur la mythologie, la chimie; c'était le genre de Demoustier applirjué aux sciences. Il a fort connu dans sa jeunesse Bernardin de Saint-Pierre, dont il a publié la vie et les écrits, dont il a même épousé la veuve. Il peut croire avoir hérité, comme Elisée, du manteau d'Elie, Son ouvrage sur l'Education par les mères de famille, publié il y a une dizaine d'années, renferme quelques belles pages ou du moins élégantes, mais peu d'idées. Il a donné un assez grand nombre d'éditions soignées des auteurs classicpies du xvii" siècle, et à cet égard il s'est montré un littérateur instruit. — -Que dire de M. Onésime Leroy, auteur de tragédies oubliées en naissant, sinon qu'il est aussi un littérateur assez instruit? Il s'est jeté dans le moyen âge aujourd'hui à la mode ; il s'est appli(pié à deux points : \° à prouver que Vlmitatiou de Jésus-Christ est bien de Gerson, ce qui restera toujours très-douteux ; :2° à réhabiliter les vieux mystères ou pièces diauia(ii[nt's de nos pères. Peu s'en faut (pi'il ne les mette sur le ciiemin (VAlhalie et n'y voie des degrés au temple. La critique, h; goût et le style lui manquent tonl à fait : rien que ei'ia.ll i',qi|iorl(' d'ailleurs et cuuqtile d'utiles documents.

On se demande de loin conunenl il sl; l'ait ((u'un corps éminenl comme l'Académie ait le don d'attirer, de susciter des noms si secondaires, en même lenqts (|ue de

plus hautement désignés s'en éloignent et s'en abstiennent. Ceci tient aux causes mêmes de désorganisation et de ruine qui travaillent la littérature actuelle. La plupart des écrivains les plus lus, les plus connus du public, ceux que les lecteurs qu'ils ont si souvent charmes ou amusés nommeraient d'emblée et tout naturellement aux honneurs littéraires, manquent par malheur dans leur vie de cette considération et de cette consistance qui font qu'on soit à sa place partout. La corruption est au cœur de la littérature, el trop souvent ce n'est pas au cœur seulement qu'elle se loge, elle s'étale sur le Iront, elle s'affiche, elle tient boutique ouverte. De là ce fâcheux désaccord entre le talent qu'on est près d'admirer parfois, et la personne qu'on ne peut estimer comme on le voudrait. Nous ne faisons qu'indiquer la plaie; elle est profonde et serait trop facile à démontrer par des noms. Mais c'est un sujet pénible et où tous ont trop aisément leur part. Quand la rue est si pleine de boue, chacun peut être éclabaussé.

Ce 5 mars 1844.

DE LA LIBERTE DE LA PRESSE EN FRANCE. — COALITION ENTRE LES JOURNAUX. — LES MEILLEURS JOUR NAUX FRANÇAIS SE FONT A L'ÉTRANGER. — BRO- CHURE DU CARDINAL DE DONALD. — Fit A y CISC US 00 LUMNA, PAR CHARLES NODIER.

Mon Dieu! que c'est une terrible chose que d'avoir une conscience et des scrupules! Je crains, en nommant les gens,

d'être ingrat s'ils sont bien pour moi, d'être vindicatif s'ils sont mal. Je ne puis m'en tirer.

Un misanthrope disait l'aulrc jour :

« On croit (|u'il y a liberté de la presse en France, elle n'est que sur le papier, elle n'existe pas. En littérature, c'est évident. Il y a coalition entre les journalistes. Ils se battent ou font semblant comme ces condottieri du moyen àgo, sans se l'aire de mal. Ou encore ils font comme CCS seUjueurs voleurs, ces Burfjtaves du Rhin qui barraient le fleuve; aucune vérité ne passe. »

C'est une raison de plus pour la Bévue suisse de donner à son public ce qui lui arrive de ces vérités non scandaleuses et désintéressées. Autrefois les meilleurs journaux français se faisaient hors de France, en Hollande, la liberté de la presse n'existant pas au dedans. Aujourd'hui c'est encore vrai.

— Il y a un nouvel écrit, une brochure du cardinal de Donald, à propos de la loi sur l'enseignement secondaire; il paraît que c'est violent. Les écrits ecclésiastiques pleuvent, mais on ne les lit plus. On commence à être saturé de cette question. La loi est à l'étude d'ailleurs : elle est en commission à la Chambre des pairs, sous la présidence de M. le comte Mole. }l. le duc de Broglie, membre de la Commission, en sera probablement le rapporteur : c'est nommer l'homme le plus capable de concilier et de balancer d'une manière équitable et consciencieuse les droits de l'Etat et ceux de la religion. La loi sera probablement modifiée; dans tous les cas, elle ne saurait être volée par les deux Chambres cette année. Les passions auront le temps de s'user.

— Sous le titre de doiiicr roman de Chai'les Nodier, on a fait un tout petit volume d'une dernière nouvelle qu'il avait écrite récemment; c'est intitulé Fiduciscus Colunma. Le talent et l'originalité de Nodier s'y retrouvent tout à fait; c'est un coin de délicieux roman encadré dans de la bibliographie, et qui n'en ressort que mieux.

Ce 8 mars 1844.

LA LETTRE DES EVEQUE5 AU ROI

Un mot seulement sur la lettre des évèques au roi.

Elle est bien rédigée, assez habile et spécieuse; mais au fond violente, pleine d'insinuations assez calomnieuses, et môme d'une menace mal déguisée vers la fin. Ce que veut le clergé français, c'est la position du clergé belge, c'est d'être un grand parti dans l'Etat, avec qui l'on compte politiquement et qui arrive à dominer. S'il se fait, comme cela est certain, des modifications à la loi dans les deux Chambres, ce sera dans un sens tout autre que celui du clergé, ce sera au profit de l'Université et des droits de l'Elat.

Ces démonstrations pubbques cl politiques du clergé le com|ir()metl('nt de plus on plus. 1! se fait décidément obstiith', tant pis pour lui.

Ce 9 mars 1844.

C'est le duc de Broglie qui est décidi'inent rapporteur de la Commision de la Chambre des pairs sur Tiiistruction secondaire.

— La lettre audacieuse des évoques donne à penser : ils n'osent de telles choses que parce qu'ils sentent qu'il y a, à côté du roi, une conscience timide et religieuse, celle de la reine, qu'ils effrayent et qu'ils espèrent dominer.

Ils savent aussi qu'il n'y a plus en France telle chose (|u'un roi, c'est-à-dire un gardien de la dignité et de la convenance souveraines.

Ils se rassemblent en synode et par province sans ordre ni autorisation, comme on l'eût fait sous Louis le Débonnaire. En Suisse de telles choses peuvent sembler toutes simples; dans un Etal foncièrement monarchique et administratif comme la France, elles ont une extrême gravité.

Un des évoques signataires do la lettre insérée dans les journaux, l'évêque de Versailles, vient d'être nommé par le roi à l'archevêché de Rouen, sans doute à titre de récompense !

M. Villemain est le seul qui ait vigoureusement insisté dans le conseil des ministres pour ([u'on i)oursuivlt

l'abbé CombaloU,' comme coupable de diffamation; il a obtenu, dit-on, cette poursuite contre l'avis de ses collègues et presque malgré le roi. On peut trouver singulier que l'initiative en telle matière vienne uniquement d'un homme politique qui jusqu'ici était plutôt réputé timide : c'est que les autres le sont encore plus.

1. L'abbé Combalot venait d'être condamné pour diffamation contre l'Université et autres délits de presse à quinze jours de prison et iOOO fr. d'amende.

Ce 2 avril 184 i.

ELECTIONS DE MERIMEE ET DE SAIXTE-BEUVE A LACADÉMIE. — -LE CONSTirUTlOXXEL VENDU A VÉUON. — LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST. — LE CARÊME. — M. DE RAVIGNAN. — M. LEBRUN. — LE JUIF E H- RANT.

Rien de bien nouveau clans ce mois; on parlait trèsvivement, lors de notre dernière chronique, des élections à faire à l'Académie. Les deux choix de M. Sainte- Beuve et de M. Mérimée ont été approuvés par l'opinion. On s'accorde à penser (jue le tour de M. de Yii;ny maintenant ne sera plus reculé. L'entrée de ces hommes nouveaux semble donner le signal d'une révolution au sein de la docte compagnie : le vieux parti, dit académique, des rédacteurs du Conslitulionnel et d& ceux qui se croyaient voltairiens, a décidément le dessous.

— Il y a ou une petite révolution dans le journal même {le CjiislUnlion)U'l); le vieux parti des Jay, des

Etienne, battu à l'Académie, a été de plus évincé de ce journal où il régnait et trônait de temps immémorial. Les bénéfices baissant, les propriétaires ont provoqué une mise à l'enchère, et le journal a été adjugé à M. Véron, ancien directeur de l'Opéra, ancien fondateur de la Revue de Paris; c'est une manière de financier artistique et littéraire. Il offre de gros prix aux rédacteurs; il a pris Rolle, le rédacteur des feuilletons du théâtre au Nallonal; il a acquis la collaboration de madame Sand pour qui la Revue indépendante était une ressource un peu maigre. On met encore en avant beaucoup de noms; mais ces promesses magnifiques tiennent peu d'ordinaire, et le vieux Constitutionnel, en voulant se rajeunir comme Ésou, pourrait bien avoir le destin de Pélias. On revient aisément aux vieilles images classiques en parlant du Constitutionnel.

— On parle aussi d'une autre transformation qui serait prociiaine. La Revue de Paris quitterait sa forme de recueil et paraîtrait trois fois la semaine en feuille, de manière à servir ainsi de chaloupe-canonnière au gros vaisseau de la Revue des Deux Mondes auquel elle est liée. 11 sortira peut-être quelque chose de nouveau de tout ce mouvement. La presse en a bien besoin : il ne s'y produit aucun talent remarquable depuis longtemps.

— Les Revues entrent de plus en plus dans une voie d'opposition, d'une opposition modérée, assez pratique, et qui gravite autour do MM. Tliiers, Vivien. On attribue même à ce dernier la réilaclion actuelle de la chronique de la Revue des Deu.r Mondes, où il aurait remplacé M. liossi.

«ou CHRONIQUES PARISIENNES.

— La Revue des Deux Mondes publie un très-inléressaiU travail du comte Alexis de Saint-Priest sur la destruction des jésuites en Portugal, en Espagne, en France et à Piome, vers le milieu du dernier siècle ; c'est pour Pauteur une occasion de soulever un coin du voile qui recouvre encore l'histoire diplomatique de ce temps-là. Les grandes figures de Pombal, d'Aranda, de Clioiseul, de Ganganelli, etc., y sont dessinées à merveille. M. le comte Alexis de Saint-Priest est l'auteur d'une Histoire de la royauté depuis Auguste jusqu'à Hugues Capet, où il entrait beaucoup d'érudition et de talent. Dans le morceau qu'il vient de publier très à propos, il fait preuve d'un esprit fiu, rapide, brillant et à la fois politique; il a été successivement ambassadeur à Rio, à Lisbonne, et en dernier lieu à Copenhague. Il est petit-fils de l'ancien ministre de Louis XVL

— Le carême produit cette année son courant ordinaire ; il y a foule de retraites, de conférences; l'abbé de Ravignan à Notre-Dame, ailleurs l'abbé Bautain et d'autres attirent la jeunesse et les fidèles. Malgré les fautes politiques des évèques, la mode néo-catholique se soutient. Tout cet hiver pourrait se résumer dans ces mots : Suite et continuation du précédent.

Ce i.

M. de Ravignan pourtant a plus que de la candeur et de Ponction, il a une haute vertu évangélique, de l'austérité, de l'autorité. Il se lue à faire le bien. Il prêche depuis toute cette semaine trois fois le jour à Notre-Dame, à six heures du matin pour les ouvriers de la Cité, à

une heure pour les femmes du momie, à huit heures du soir pour les hommes. Il craclie le sang et continue jusqu'au hout, jusqu'à ce qu'il ait gravi tout son calvaire. Il y a du vrai chrétien dans une telle pratique.

— La question des jésuites, si artilicielle et si factice qu'elle soit de notre temps, est enfin inoculée et, sans agiter, occupe. Les livres se publient coup sur coup à ce sujet, et se débitent et se lisent avec intérêt et curiosité. On vient de voir un homme du monde, M. de Saint-Priest, y chercher et y trouver une occasion de nouveauté, un prétexte piquant à des portraits politiques et diplomatiques. On lira dans un autre esprit le premier volume d'une Histoire de la Société de Jésus que vient de publier M. Crétineau-Joly : cet auteur est déjà connu par une Histoire des guerres de la Vendée, dont la première partie est des plus intéressantes ; il appartient au parti légitimiste et religieux; on le loue

comme écrivain plus qu'à d'autres égards; il a eu un procès scandaleux avec M. de Genoude pour injures et calomnies réciproques, et on a été tout étonné de les voir sortir de raudience bras dessus bras dessous. Quoiqu'il en soit, M. Crétineau -Joly a nombre de pièces inédites et rares qu'on lui fournit, et il en fait assez bon usage. Il va sur les brisées de M. Capefigue et avec plus de talent peut-être. Son premier volume de VHistoire des jésuites a, dit-on, un vif intérêt. M. Libri s'occupe aussi d'un livre sur les jésuites; on devine (jue ce n'est pas dans le même sens.

Au reste, la passion n'est dans fout ceci qu'à la surface, on a besoin d'occasion, de sujet pour s'occuper,

pour se combattre, pour s'illustrer. Faute d'autre, la question des jésuites s'est offerte et on.s'v est jeté avec activité, on l'a cultivée, on l'a réchautïée, et elle a produit. Production de serre chaude, après tout! Si elle venait à manquer, on serait fort embarrassé. On ne saurait que faire de son activité, de son talent, de ses colères.

— M. Lebrun, l'auteur de Marie Stuart, \ient de recueillir ses œuvres complètes : deux volumes ont paru, dont le premier contient les tragédies d'Ulysse, de Marie Sluart et le Cid (V Andalousie, imprimé pour la première fois; le second volume contient le Poème de la Grèce et des odes qui s'y rapportent, ainsi qu'un poëmesur Xapoléon. Un troisième volume, non encore paru, donnera des poésies lyriques et plus intimes, tout à fait inédites. C'est une bonne et sérieuse publication.

— Le Conslilutionnel de Yéron doit publier /c J»//"^rranl de M. Eugène Sue et l'a payé, dit-on, 1 00 000 francs.

LU

Ce 25 avril 1844.

RAPPORT DU DUC DE BROGLIE SUR LA LOI DE L ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — LETTRE DE M. DUPANLOUP A M. DE BROGLIE. — M. . DE MONTALEMBERT COMPROMET SA CAUSE PAR SA VIOLENCE.

L'intérêt est en ce moment à la loi sur l'instruction secondaire. Le beau Rapport de M. de Broglie a été lu avidement malgré sa longueur, et il a excité des mécontentements en sens inverse malgré son impartialité : malgré ou à cause, et c'est bon signe que cette plainte à la fois des purs universitaires et des ultra-cléricaux. Au fond les gens sages du clergé en passeront par ce Rapport et seront trop beurcux si les conclusions en sont adoptées. Leur droit y est reconnu, et ils se contenteront de cette part qui leur est faite en loute connaissance de cause. Les purs universitaires sont sérieusement blessés; ils voulaient et ils veulent la domination pure et simple, et l'autre jour, par l'organe de M. Cou-

sin, l'Université a paru devant la Chambre des pairs en robe presque de suppliante et d'accusée. Il faudrait que l'Université fût de bien chétive complexion pour qu'au premier petit échec (si c'en est un), au premier polit avertissement, elle tombât ainsi en défaillance.

Au reste le talent qui s'est déployé dans cette discussion et qui continue de s'y déployer est Li;ranil, et le discours de M. Cousin (son air d'oraison funèbre à part) est un très-beau morceau, très-instructif, une belle page de l'histoire de l'Université en France :

en face de l'invective croissante, M. Cousin a cru devoir pencher au panégyrique.

Déjà à la Chambre des pairs, dans une discussion précédente à propos des fonds secrets, M. de Monlaleniherl, de retour de l'île de Madère, avait incidenimonl soulevé cette question de liberté d'enseignement, et il l'avait fait avec tout le talent ({u'on ne peut s'empêcher de reconnaître à cette parole arrogante et élégante. Le lendemain M. Rossi lui a répondu avec une justesse, une vérité, une finesse railleuse qui ont enlevé tous les suffrages; on retrouvait dans le pair do Franco, devenu en ce moment l'organe de toute la Cliambre, riioumie des Etats romains quia vu de près l'Eglise et qui en a pratiqué l'hisloirf^.

— Une lellre imprimée a été adressée à M. de Broglio par l'abbé Dupanloup, vicaire général de Paris et supérieur du petit séminaire : il y relève quelques expressions sévères du savant rapporteur sur les études des petits séminaires et leur pou de portée littéraire, et classique. Cette lettre d'ailleurs est d'une grande modération de

ton, tout à fait digne de celui à qui elle est adressée : elle est, avec la brochure de M. de Ravignan, ce que le clergé a produit de plus recomuiandable et de plus honorable dans celte controverse.

— (20 avril.) M. de Montalembert continue par ses excès oratoires de compromettre une cause qui avait été habilement et vertement reprise en main par le comte Arthur Beugnot dans un discours plein de talent et tout politique.

Vous aurez par les journaux la clôture de celte discussion générale (à la Chambre des pairs) qui aura été pleine de lumières, de talent, de maturité (M. de Monlalembert à part) et qui a vive-

ment excité lintérêt public. La discussion sur les articles se prolongera encore. Mais il est à croire que la loi ne sera pas votée cette année à la Chambre des députés : ainsi la lice est ouverte pour longtemps encore.

LUI

Ce vendredi, avril ISU.

DÉDICACE DE MODESTE MlGXOy. — LE SALON DE PEK'iTURE, — UN rOUTUAIT DE LA PRINCESSE BELGIOJOSO PAR LEHMAN. — UN TABLEAU d'ARY SCIIEFFER.

Le roman de Balzac, Modeste Mignon {Débats du i avril), est dédié à une étrangère, fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, etc. '.

A-t-on jamais vu un pareil galimatias? Comment le ridicule ne fusiige-l-il pas de pareils écrivains, et par quelle concession nii journal ([ui se respecte leur ouvret-il ses coloiuies à grands fracas? On se demamle à qui

1. Voici la suite : « Enfant par la foi, vieillard par l'expéricnoe, homme par le cerveau, femme pur le cœur, géant par l'espérance, 'mère par la douleur et poêle par les rêves; à toi qui es encore la Beauté, cet ouvrage où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie de la pensée, que le poëme gardé dans ton âme, semblable à l'hymne d'un langage perdu dont les caractères irritent la curiosité des savants. »

une telle dédicace aussi bizarre et si peu française peut bien s'adresser... Serait-ce à la princesse Belgiojoso?... Mais non, le signalement ne va que sur quelques points (fille d'une terre esclave, l'Italie; homme par le cerveau; poëte par les rêves; à toi qui es encore la Beauté. » On nous assure que c'est plutôt à une dame russe, madame de S...of, célèbre par sa beauté et par l'étrangeté et les fantaisies d'une grande existence. Comment autoriset-on de pareils hommages?

Ce roman de Balzac était annoncé, il y a quelques jours, dans les Débats, par une lettre de l'auteur, la plus amphigourique, la plus affectée et la plus ridicule qui se puisse lire, tout cela afin de mettre en goût le public. Ceux qui insèrent de telles fadaises s'en moquent sans doute, mais ils croient qu'il faut servir au public ce qu'il demande. On est comme au café ou au restaurant,, et tout caprice du consommateur est tenu pour loi.

— L'exposition de Peinture et de Sculpture est ouverte depuis un mois : tout d'abord, dans le grand salon, on distingue un portrait de cette même princesse Belgiojoso par le peintre Lehman, disciple d'Ingres et artiste d'un vrai talent. L'aspect pourtant de ce portrait est bien étrange. — Ce n'est pas un portrait, disait \\n spectateur, c'est une apparition ! — Si l'exposition de cette année offre peu de grandes toiles très-remar- ([uables, on y signale une foule de paysages et de jolis tableaux de moyenne dimension. Ni Ingres, ni Delaroche, ni Scheffer, n'ont exposé ; on parle beaucoup pourtant d'un tableau de Scheffer presque achevé, et qui se voit dans son atelier : saint Augastin et sainte-

Monique, au moment de la mort de celle-ci. Le peintre, il paraît, a su s'élever à l'idéal et à la sainteté de cette .situation touchante rendue avec tant de sublimité dans les Confessions.

— Madame Benjamin Constant s'inquiète peu de son mari, perd ses papiers et ne réclamera sans doute rien : elle est toujours bergère à soixante-douze ans.

Ce 2 mai 1814.

DISCUSSION UE LA LOI SUR L ENSEIGNEMENT SUPERIEUR A LA CHAMBRE DES PAIRS. — RÉFUTATION d'un ARTICLE DE M. EMILE SAISSET SUR L'ÉCLEC- TISME.

Je VOUS ai bien mal résumé la discussion de la Chambre des pairs : elle conîinue sur les articles de la loi, mais la discussion générale est fermée. Celte discussion a été grave, éloquente, lumineuse, assaisonnée même d'incidents. Le public éclairé y a prêté une attention (pii l'ait honneur. 11 est très-certain qu'on no conclura pas celte année, mais les idées germeront. Plusieurs pensent qu'il aurait mieux valu en finir celle année et Oàcler une loi pour clore la bouche au.\ déclamations du clergé. D'autres pensent qu'il n'y a pas d'inconvénient à attendre et que le bien se dégagera. En somme riiniversité a été quoique peu alteinle. La philosophie officielle a pris d'elle-même le rôle d'accusée. Le prin-

eipe de la concurrence à côté et en face de l'Université a été posé d'après le Rapport même de M. de Brdglie ; il est difficile que ce principe, dans de certaines limites^ n'arrive pas à triompher. Le comte Arthur Beugnot l'a très-vivement soutenu à la Chambre des pairs et l'a demandé illimité. Le défenseur le plus applaudi de l'Université ou du moins de l'enseignement par l'Etat, a été M. Rossi. Le comte Porlalis a défendu très à propos la tradition gallicane et remis à sa place M. de Montalembert. M. Guizot, en voulant planer sur le débat et rester dans la sphère gé-

nérale, a, contre son ordinaire, été un peu vague. MM. Cousin et Yillomain ont médiocrement réussi, et ce dernier môme a paru bien souvent faible dans ses répliques.

Au dehors le clergé a eu les deux brochures troshonorables, et d'un ton parfait, de M. de Ravignau et de l'abbé Dupanloup.

— Les Letires do M. Libri sur les jésuites et sur le clergé ont paru : la vivacité de cet écrit semblera sans doute peu politique aux universitaires et aux éclectiques incriminés. Mais Libri n'est pas éclectique; c'est un i)hilosophe du xviir siècle qui pousse sa pointe à travers ce débat et ne songe qu'à frapper sou vieil ennemi.

— M. Emile Saisset (dans la Revue des Deux Mondes (lu l'" mai) sera plus avoué par l'école éclectique, dont il est l'un des jeunes membres. Il y aurait pourtant bien des réponses à faire à cerlaiues de ses assertions. La]{en(e suisse les a (ailes à l'avance. Le cartésianisme d'après le xvui'" siècle, ne saurait être aussi iuulfonsif, aussi sincèrement chrétien que le cartésianisme d'aupa-

ravaiit; et en effet il ne l'est pas du tout. M. Saisset a beau dire des injures (car il en a dit) aux sceptiques, aux matérialistes; il a beau dire que ces systèmes n'ont de prise aujourd'hui que sur les âmes basses et les esprits obtus (page 472), il échappe très-difficilemenl lui-même et les siens à ce scepticisme qui ne diffère pas notablement du matérialisme quant au résultat moral;, de plus il viole les droits de la philosophie qu'il prétend défendre en s'exprimant de la sorte sur des doctrines peu hautes et peu consolantes à coup sûr, mais envers qui les philosophes proprement

dits n'ont pas à se montrer si injurieux. On pourrait, au nom même de la liberté de penser, répondre à M. Saisset : Vous n'êtes pas philosophe et votre philosophie n"en est pas une véritablement, car elle vous est commandée, car elle pari d'un point d'avance déterminé (le doute méthodi((ue), et elle arrive à des résultats d'avance assignés; car si l'un de vous, jeunes professeurs, s'avisait d'aboutir à un résultat un peu différent, il serait à l'instant révoqué et réduit au silence (M. Cousin l'a déclaré en pleine Chambre des p;iirs). Or est-ce là une philosophie véritable que celle qui n'est pas libre de choisir son point de départ et (raiioutir aux résultats quelconques où sa recherche la. contluira? Les esprits vraiment libres ne trouvent doncpas plus leur compte à l'éclectisme universitaire que les catholiques orthodoxes. La tendance de cet éclectisme a été do se rédiger en une sorte de religion pliilosopliique ofliciellc, il a essayé mênu' un jour d'avoii-son catéchisme. Ce sont là des objections qu'on iio lui lail pas (Ml l'^raiicc et (chose siiigulièio !) la liberlé (!(> peu-

ser, qui doit supposer possibles d'autres résultats philosophiques que l'éclectisme, n'a pas eu son organe dans la discussion.

— M. Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, vient de publier un volume d'Esquisses et Portraits, où figurent un grand nombre de femmes du monde : le livre semble très-peu digne d'un homme, d'un gentilhomme qui doit savoir les convenances. Il faut laisser ces indiscrétions à M. Alphonse Karr et à . M. Nestor Roqueplan, aux gens qui écoutent aux portes. — L'auteur a déjà publié il y a quelques années un recueil de Maximes; il a cru devoir cela à son nom do La Rochefoucauld, Il est dès longtemps jugé.

C.î s mai 18 H

OPINION DU NATIONAL ET DARMAND MARRAST DANS LA QUESTION DE l'ENSEIGN EMENT UNIVERSIT A lUK. — DISCOURS DE l'archevêque DE PARIS. — LE i;OI EN CONÇOIT DE l'hUMEUR. — DISCOURS DE .M. DE MONTALIVET, LE FIDUS ACUATES DU ROI.— COLSliV CONDAMNÉ A DOIRE LA CIGUË.

Le National du 3 mai est très-opposé à la philosophie universitaire ; ce n'est pas que le National aime le moins du monde le clergé comme bien vous pouvez croire; c'est que le rédacteur Armand Marrast est un disciple de Condillac et de Laromiguière, et dès lors un vieil adversaire de l'éclectisme. Il y a dans cette levée de boucliers contre la philosophie de Cousin autre chose encore que des opinioas et des croyances religieuses et cléricales; il y a des rancunes philosophiques de la part des dissidents, sensualisles, scepli(iucs, etc., que l'éclectisme a toujours mal nnenés et méprisés avec haiilcur.

— Le discours de rarcliovè(inc de Taris au roi, à l'occasion de la l'été du l*"" mai, a donné lieu à une ré-

plique un peu sévère. Le roi s'est fâché de ce qui avait l'air d'une leçon. En lisant ce discours assez embrouillé de l'archevêque, on se demande si l'intention était manifeste. Quelques-uns disent qu'il y avait une phrase qu'on n'a pas imprimée : « Je viens apporter ici non plus des espérances, mais des regrets », quelque chose dans ce sens; dans tous les cas, le roi l'a compris ainsi, et a eu un moment d'humeur.

Mais voilà que le lendemain à la Chambre des pairs (2 mai), M. de Montalivet est venu parler contre la philosophie et dans un sens qui pouvait sembler favorable au clergé. Or, M. de Montalivet est considéré dans tous ses actes et toutes ses paroles politiques comme le roi en personne dont il est]e favori (fidus Achates). Les paroles de M. de Monlalivet, sa démarche (étant venu là, tout malade de la goutte et en s'appuyant sur sa canne) ont été interprétées comme partant de plus haut et du Château (voir le Constitutionnel d'hier). Il est curieux de voir comme les Débats d'aujourd'hui (4 mai) ont baissé le (on sur cette question universitaire qu'ils épousaient avec tant de ferveur, et comme ils se mettent à ménager leur retraite depuis que M. de Montalivet n'est pas de leur premier avis.

— Quant à la Chambre des pairs, elle continue dans sa voie d'admonestation à la philosophie et de méfiance assez marquée contre les programmes de M. Cousin qui a l'air véritablement, depuis toute cette discussion, d'être condamné à la ciguë et qui, en veine inépuisable d'éloquonco, varie V Apologie de Socrate sur tous les tons. Au fait, (iiicl (jiK^ initie vote, le coup moral est porté.

Ce 5 mai J844.

ANXIÉTÉ DES PROTESTANTS. — ATTITUDE DE MM. COUSIN ET VILLEMAIN DANS LA DISCUSSION DE LA LOI SUR l'enseignement SECONDAIRE. — PEISSE.

Depuis le commencement de toute celte discussion, les protestants sont dans une anxiété extrême, ils sont comme sur les épines, écoutant toujours s'il n'est pas question d'eux, si rien ne les blesse : le fait est que dans cette grande discussion entre les

catholiques et l'Université, entre la religion dominante et la philosophie dominante, personne parmi les conlendants ne pense au protestantisme ni aux dissidents des diverses communions. Les catholiques réclament pour eux seuls, et les éclectiques se défendent comme ayant seuls la bonne et vraie philoso[ihio : pour les éclectiques, les autres sectes philosophiques lu^ compt(Mit pas; pour les catholiques les autres communions dissidentes sont moins que rien. Ces hautes puissances se comportent comme de gros

Elats en guerre : ce qui est le plus à désirer pour les laibles, c'est qu'aucune décidément ne l'emporte ! La liberté est dansl'entre-deux. La Revue suisse a toujours été fidèle à cette ligne de conduite.

L'amendement du 1" article, qui enlève la rédaction (lu programme du baccalauréat à la seule Université et y joint le contrôle du Con&eil d'Etat, a passé (bier i) à la Cbambre des pairs. Ainsi le vote a suivi le sens général de la discussion. Le coup est porté. — M. Cousin, dans ce dernier moment, a été éblouissant de verve ol de liberté de paroles, il a captivé la Cbambre, mais ne l'a pas convaincue. M. de Broglie l'a aussi admirabbMiient réluté.

L'attitude de M. Villemain en tout ce débat, en face de son adversaire intime M. Cousin, est particulière. C'est M. Cousin qui a, on quelque sorte, moue la discussion du côté de l'Université et (}ui a tait ollice de ministre, M. Villemain a cédé sur plus d'un point aux scrupules de la Cbambre des pairs et aux amendements de la Commission. Il n'a pas consenti à suivre dans ses prévisions presque lamentables Viinagination éloquente do son collègue, comme lui-même s'est empressé de le dire, M. Villemain a paru

dans tout ceci partagé enlro la douleur de voir sa loi modifiée et l'Université un peu réduite, et le plaisir de voir la pbilosopbie de M. Cousin recevoir une cbiquenaude. Celte satisfaction et ce plaisir formaient un mélange visible en lui, ce qui faisait dire plaisamment à un de nos amis et compalrioles, le docteur II... (pii a suivi de près tout ce débat, que le minisire était vraiment comme l'Androinaquo de l'Anli-

qiiité, entre un sourire et une larme, (iy.yp-jovj yc'/.y.Tt/.Tx.

— Peisse est un bon esprit, mais pessimiste, instruit mais exclusif, trop chagrin pour sourire aux arts; c'est un bon esprit de rez-de-chaussée; il n'a jamais en de belvéder. Bon critique d'ailleurs et jiuiicieux écrivain.

Il est médecin, il a commencé par écrire sur Droussais et contre Gall, il est psychologue et a traduit quelque chose des Écossais, d'Hamillon, je crois. Il a été de la fondation du National avec Thiers, Mignet, dont il est compatriote. Il y écrivait alors des articles très-classiques contre les excès de l'école romantique et même contre ses meilleures productions. Il est devenu depuis inspecteur des boaux-arts; il vient de manquer l'Académie des sciences morales où il était très-digne d'entrer. IJn critique aussi sévère que lui le définit ainsi : « M. Peisse, un de ces écrivains discrets que deux ou trois hommes d'imagination font profession d'admirer beaucoup pour se donner des airs judicieux. » — Le fait est (jne M. Peisse a loujours été très-vanté par ses amis Thiers et autres, comme promettant beaucoup, et qu'il a très-peu produit. Armand Carrel le citait comme un des meilleurs écrivains du temps. Dans tous les cas, la louange de Peisse est rare et a son prix : ainsi M. Gleyre doit en être très-datte.

bVli

CeO mai 18 lî.

IIEPONSE AU IjISCGUKS DE M DE M ON TALEM 15 EUT.

Il faut èlrc juste: le discours de M. de Moulalemberl (voir séance de la Chambre), à propos de l'artiolo ([ui exige l'affirmalion (ju'on n'est [tas d'une coui^régalion non autorisée, etc., pour être apte à enseigner, a élr bien et a eu des accents de vérilé, de générosité el (l'élévation remarquables.

Oui, il est fâcheux que, dans un pays libre, il y ait celle Irace i\e lest ' dans la loi. La difcnse d -s Ordres r.'ligieux a été en partie vraie dans la liouche de .M. (!e Moidalenilterl ; la iiéroraisoii adressée à M. (liiizot (.7^/ homiucin) jtour [ireuve qu'impopularité n'est pas conviction et co!idainiiali()n,aété Iri's-lieiireusi', très-éli)qnenl(>. Maison ani'ail pu répondre sans déidanialion que cet arlicle était uni' précaulion de l;aii!e priulence, qu'il fanl

Allusion à la lo; il i T,'sl en Anslcto:rc

tenir compte dans un |)ays des antécédents hidoriques, {[ne les Jésuites d'aujourd'hui payent et payeront longtemps encore pour ceux d'autrefois, que la religion tout entière et son libre et paisible exercice pourraient être comprouiis, troublés, si on ne prenait celte mesure, et ({u'enfin il est à désirer que vienne un temps où tout vestige de cette interrogation de conscience puisse disj)araître : mais on ne pourrait supprimer à présent la garantie

sans de graves inconvénients pour la chose sacrée (|ui doit être le plus chère à M. de Monlalembert, et sans compromettre le gouvernement lui-même.

LYIII

Ce 4 juin 1844

I/ABBÉ DUPANLOUP. — LE JIA.WÉ DE CIIATE AllUil AN U. — GÉMISSEMENTS DES POETES SUR LEUH JEUNESSE ENFUIE. — ANTIGOXE, PAU MM. VACQUEIUE ET MEURICE. — LA CIGU'È, DE M. EMILE AUGIEU.

La loi sur rinslruclioii secondaire est donc volée par la Chambre des pairs et dans le sens de transaction et do miligation que nous avons indiqué. La discussion a été belle, mais, comme tant do belles choses, elle a duré Iroj) longtemps : cluKiiie orateur a parlé un pou trop, et on a eu le temps d'arriver à la l'aligne avant la lin. €'esl le propre de loul ce (jui se prolonge en ce pays do France. — Celle loi, au re.>le, no pourra être discutée <;elle année à la Chambre des députés et tout porto à croire qu'elle y sera modifiée. Ainsi on aura à revenir plus d'une luis sur ce sujet et à rouler dans le cercle des arguments. L'abbé Dupanlonp, encouragé par le succès de sa première letlro au duc de Broglie, en a

publié une deuxième, qui a moins réussi : personne ne sait s'arrêter à temps et ne pas abuser. — Le Rancé de Cbateaubriand a été une déception; les articles de M. Vinet, très-beaux et 1res - respectueux, expriment avec discrétion ce sentiment de regret qu'ont éprouvé les personnes sérieuses.

J'ai cité, dans mon article de la Revue des Deux Mondes, un passage de Bossuet qui indique les conditions à remplir dans une

jjiographie de Rancé. Voici ce passage :

« Je dirai mon senliment sur la Trappe avec beaucoup de franchise, comme un homme qui n'a d'autre vue que celli- ((ue Dieu soit glorifié dans la plus sainte maison qui soit dans l'Église, et dans la vie du plus parfait directeur des âme> dans la vie monastique ({u'on ait connu depuis saint Bernaril. Si l'histoire du saint personnage n'est écrite de main habile et par une lête qui soit au-dessus de toutes vues humaines, autant que le ciel est au-dessus de la terre, tout ira mal. Eu des endroits, on voudra faire un peu de cour aux bénédictins, en d'autres aux jésuites, en d'autres aux religieux en général. Si celui qui enli éprendra un si grand ouvrage ne se sent pas assez fort iiour ne point avoir besoin de conseil, le mélange sera à craindre, et par ce mélange une espèce de dégradation dans l'ouvrage... La simplicité en doit être le seul orn.•m^Mlt. J'aimerais mieux un simple narré, tel que pouvait faire dont Le Nain ', ({ue l'éloquence affectée. »

— Ce n'est ni aux bénétlictins, ni même aux jésuites qu'on songe à plaire de ims jours, mais à flatter madame Sand, à ne pas choquer M. de Lamennais, à chatouiller

t. Celte liistoirc de l'abbé de Rancé par dom le Nain (le fi ère de .M. de Tillemont) a paru, mais elle a été altérée.

M. de Béranger, leurs noms cl leurs doctrines, et de lu une dégradation véritable du sujet. Au reste, c'est un trait honorable pour la presse en France, que le ton respectueux et l'absence de critique au sujet de Chateaubriand. Le respect est devenu chose si rare qu'il ne faut pas le blâmer quand par hasard il se rencontre. . Pour nous qui y sommes moins obligés, grâce à notre éloignement, nous disons franchement que ce livre, que l'on

concevait si simple et si austère, est devenu, par manque de sérieux et par négligence, un véritable 6r/cà-6fac; l'auteur jette tout, brouille tout, et vide toutes ses armoires.

Les images les plus riantes, les plus folâtres, viennent à tout moment et se lèvent à tous les coins, derrière chaque pilier du cloître, ce qui faisait dire Tautre jour à un plaisant que c'était une vraie tentation de saint Antoine, tant il y a de diables et de jolis diables! Il semble, par endroits, que la Trappe ail des jours sur les coulisses de l'Opéra. — Mais le respect, aussi, nous interdit d'en dire davantage.

■ — Une seule remarque encore, puisqu'elle est générale et 's'applique â tonte la littérature d'aujourd'hui. Jamais, nolez-le bien, en aucun temps, les poètes n'ont mené un tel detiil de lenr jeunesse enfuie et ne se sont répandus à ce sujet en de tels gémissements. Sans douti^ de tout temps il y a eu des regrets sur la fuite des années légères : Voltaire en cela ne faisait (pio suivre Horace et il l'égalait même le jour où il chantait à demivoix : Si vous voulez que j'aime encore... Fontanes a fait jussi sur ce ton une pièce mélancolique et presque mo-

ro^e inlilulée La Cinquanlaine. Mais ces regrets discrètement touchés et une fois exprimés ont fait place, de nos jours, à un deuil public, solennel, inconsolable. Madame de Slarl ne pouvait s'accoutumer à celte idée •que la jeunesse s'en allait, et ce mot seul de jeunesse, elle le répétait souvent pour s'en donnerla musique et en prolonger l'écho à ses oreilles. L'auteur de Rancc est allé sur ce point au-delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer, et on peut dire que, s'il est suivi par la foule des jeunes poètes déjà vieillissants, il mène le deuil avec des pleurs et des plaintes qui sont d'un roi d'Asie. Lisez pourlant, parcourez les œuvres de tous,

vous y verrez à divers degrés les mêmes sujets de tristesse, vous y entendrez les mêmes soupirs et,' par moments, les mêmes cris : « Mais toi, idole de ma jeunesse, Amour dont je déserte le temple à jamais, s'écrie George Sand dans \es Letlres d'un voyageur, adieu! malgré moi, mes genoux plient et ma bouche tremble en te disant ce mot sans retour. Encore un regard, encore l'olTrande d'une couronne de roses nouvelles!... »

En un mot, chez tous, on dit adieu de très-bonne heure, et on le répèle très-lard, sans pouvoir se décider à se séparer. Il est tel poêle de nos jours qui a commencé d'être atteint de ce regret public de la fuite des années le jour où il a eu trente ans, et même on commence maintenant à gémir tout haut sur celte perte dès vingt-cinq. Tant qu'on est encore un peu jeune, cela va bien et a l'air d'une agréable plaisanterie, d'une piquante conlre-vérilé. Mais quand arrivent poui' le coup ks années sérieuses, quand ï irréparable outrage pèse et

se fait sentir, oh! alors, les soupirs se changent en cris amers, et conrime Ja jeune Capiive qui ne vent pas mourir encore, on crie : je 7ie veux pas vieillir ! On crie presque au vieillard le Temps comme madame Duharry sur l'échafaud : « Monsieur le bourreau, encore «n instant! » Tel est l'efîet curieux à étudier et désormais manifeste du génie lyrique dont on a ahusé, de cette inspiration de pure fantaisie et de jeunesse où l'on avait tout mis, de celte lacune morale sous des airs de sentiment, de cette vie épicurienne et de plaisir sous un vernis de mysticisme et de religiosité.

Là est le mal sérieux, le point à dénoncer. Jamais, dans les vrais siècles de grandes et vertueuses œuvres, on n'a songé ainsi à étaler cette plainte secrète; on travaillait, on mûrissait;, et se sentir mûrir console des fleurs qu'on n'a plus : on croyait à ce perfectionnement intérieur qui va à l'inverse des grâces riantes et qui, en dédnitive, sait s'en

passer.

Si le soleil les a fanées, Elles refleuriront ailleurs!

Notre jeune siècle poétique et lyrique, par cela même qu'il ne sait pas vieillir et qu'il étale à ce degré devant tous sa misérahle faiblesse, trahit son point vulnérahle, l'inspiration morale positive et la foi qui lui ont trop fait défaut.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue digression Irop morale peul-ètre, mais nul exemple mieux que la Vie de Rancé ne pouvait y donner sujet et illustrer la démonsfralion.

— Le succès de la quinzaine à Paris a été véritablement

ClROMQrES PARISIENNES. 22:»

VAntigone de Sophocle, mise en vers par MM. Vacquerie* et Meurice, et représentée à l'Odéon avec chœurs et musique. Les vers sont peu satisfaisants; on a pu les lire dans la Presse; on se demande comment un calque si rude, si inéi;al et par conséquent si infidèle de Sophocle (pour le détail), a pu faire illusion à des auditeurs français : mais que voulez-vous? Le vent pousse a la Grèce pour le quart d'heure, et nous sommes voués dans ce siècle d'essais à toutes les renaissances. Le fait est que la pièce a sincèrement réussi : le monde s'y porte; on comprend rien qu'à voir,

on devine, on est touché : la grandeur, la simplicité de Sophocle éclatent malgré tout. Au lieu de son groupe de marbre éblouissant et parfait, on a un plâtre rude, une sorte de modèle en terre; les attitudes du moins et l'ensemble des mouvements conservent trace de l'immortelle beauté. Les fins connaisseurs peuvent sourire, faire les dédaigneux, railler même tel ou tel détail; ils en parlent à leur aise, eux, ils lisent l'original; cela de leur part revient à dire : Que serait-ce si vous aviez vu le monstre hti-mnne? pour le commun des spectateurs et du public, et pour un commun même très-distingué, cet essai est utile, ins tructif, et donne à penser; notre éducation ainsi s'achève, notre sens critique s'aiguise en divers sens: aprè^ Shakspeare, So|)liocle. Les préventions tondjent, les admirations se précisent, le champ de tous côtés s'élnrgit. Oh! s'il venait un vrai poète dramatique, combien il

I. M. Vacqneiie est le fiôro de en jeune époux de la fille de Victor Hu^'o, qui a péri, l'année dernière, en voiffant sauver sa jeune Criiiiii '.

Irouverail la place libre et le public disposé! nous ne pouvons que lever les mains en répétant le grand refrain : Exoriare aliquis!

— On a donné aussi à l'Odéon une jolie petite bluelte en verSjk Ciguë, \>ar un jeune homme, M. Emile Augier: c'est une petite comédie, à la grecque; il y a une idée spirituelle.

Telle est à peu près la clôture de la saison., car Paris s'en va aux champs : les provinciaux abondent pour -3'Exposition, mais les naturels prennent la poste

Ce l juillet 181L

Î.E l'ROCÉS DONON-CADOT. — BAT.ZAC A I. AUDIENCE. — DEMANDE D'AUGENT PAR LE ROI LO UIS-I'III LII'I'E. — CONFLIT ENTRE LES DEUX CHAMBRES AU SU3ET DE LA LIBERTÉ DE l' ENSEIGNEMENT. — LES JÉSUITES ET LES JACOBINS. —RÉPONSE DE M. TIIIERS AU ROI. — LULTIlAMUyrAyiSME, PAR QUINET. — LES ACTES liES APOTHES, PAR GÉNIN. — PASCAL. — l'ABBÉ FLOTTES.

La saison littéraire se traîne i-omme la saison politi- <liie. Le grand événement de ces derniers jours a été le procès Donon-Cadot (ce fils qui avait fait assassiner son père et qui est absous) : voilà ce qui fait diversion au romaii-fenillelon, et ce qui lui sert d'inspiration aussi. Ualzac n'a pas (jnitlé raiulieiice, J.o Juif Errant d'Eugène Sue a passé presque inaper(.'u dans cet éclat : je ne sais s'il va se relever et regagner l'atlenlion.

— Une impression morale très-pénible, c'a été celle (|u'a produite la note insérée au Monifcur et dans laquelle le

roi Louis-Philippe, non content de ses millions, en redemande d'autres et raconte ses secrets de ménage, ses gênes domestiques. L'impression qu'une pareille absence de dignité et d'élévation produit en France, même sur les amis du trône, est au-deLà de tout; il y a là une méconnaissance complète de l'esprit national, un oubli singulier du dégoût que l'on cause. C'est le cas d'appliquer un mot énergique de M. Royer-Collard : l'abaissement éclate de toute^ parts, — à commencer par la tète.

— La question de l'Université et du clergé, la grande question de la liberté d'enseignement, n'est pas épuisée: la voilà portée devant la Chambre des députés. Thiers est chargé du rapport; on

devine assez en quel sens il sera. Voilà le conflit entre les deux Chambres qui va s'engager. La Chambre des députés sera aussi universitaire que la Chambre des pairs l'a été peu. Il n'y a guère de solution possible de longtemps et la dispute durera. On cite de Thiers des mots assez piquants et qui lui ressemblent. Au roi ([ui le pressait, il y a quelques mois, de soutenir la loi telle que l'avait faite Yillomain, et (pii lui donnait pour raison qu'il fallait accorder quelque chose au clergé, que c'était encore quelque cbose de très -fort ({unn prêtre, Thiers aurait répondu : « Sire, il y a quelque cbose de plus fort que le prêtre, je vous assure, c'est \v jacobin. » — Thiers aurait dit encore : « Qu'on nous donne en France les collèges des jésuites, et dans vingt ans je vous promets un Voltaire. y>

— Quinet va pul)lier un volume, résultat de ses leçons de l'année, et qui a pour titre : rUttramoutanismc. — Il parait un pelilrecueil périodique intitulé : F.es Actes des

I.IIROMQIKS PARISIENNES

Apolres, dirigé contre le parti prêtre, et rédigé anonymement par M. Génin, ancien professeur de l'Université à Strasbourg et rédacteur du Nalional: c'est acre, violent et du pur xviii" siècle.

Ainsi la guerre dure et se régularise, et on se tire des coups de fusil journellement, même quand il n'y a pas de grande bataille rangée.

— La question le Pascal menace de se raviver ou plutôt, nous l'espérons, promet de se terminer. On annonce la publication

d'une édition délinitive des Pensées.

Au même moment, dans un Recueil intitulé : Revue dit Midi, et qui se publie à Montpellier, un professeur de philosophie, l'abbé Flottes, plaide en faveur de Pascal contre Cousin; il a déjà publié deux articles développés, et en promet un troisième. L'abbé Flottes veut justifier Pascal, non-seulement de toute accusation de fanatisme (et il a bien raison en cela), mais encore de toute pensée et presque de toute émotion sceptique (ce qui est plus contestable). L'abbé Flottes appartient à cette honorable et finissante lignée de l'ancien clergé français qui associait sans trop de peine une certaine philosophie et un certain rationalisme avec le catholicisme; il est de ceux qui auraient écrit volontiers sur le chrintiauismc de Bacon et des autres grands honmics. Il est de ceux qui verraient volontiers des chrétiens, même chez les philosophes modernes qui le sont si peu. 11 ne paraît pas se douter des orages qui assiègent les âmes à de certaines . hauteurs. Texte en main et armé de logique, il nous démontre des choses qui restent assez douteuses et ouvertes à la conjecture. Mais il est modéré, il est poli, il est

judicieux dans une certaine portée; c'est un dernier et faible écho de ce qu'aurait été la voix do l'ancien clergé ■Vançais dans celte querelle.

CcGjuillcl 18li.

TROCES LACOSTE. — MADAME LAFARGE. — SUCCES MALSAIN DE COUR D'ASSISES. — PRÉTENDUE DÉCOUVERTE DU CŒUR DE SAINT LOUL'^. — T'OLÉMIQUE ENTRE M. LKTP.ONNE ET M. LE PREVOST.

Le journal la Presse et un journal des triijunaux, le Droit, viennent, dit-on^ de faire marché avec le chemin de fer d'Orléans pour recevoir par un convoi à pari des nouvelles du procès Lacoste qui va se débattre dans le Midi : madame Lacoste est, comme madame Lal'arge, une jeune femme qu'on accusa d'avoir empoisonné son vieux mari. Belle pâture! Ces deux journaux promettent par ce moyen de rendre compte des débats 24 heures avant les autres. Voilà de ces émotions dont on est avide désormais : la publicité des cours d'assises va de pair avec les romansrcuillclitns. Le succès des Mystères de Paris est du même urih'c (jne celui de inadame Lafarge. La rue, ranlicliambre, et trop souvent le salon ne reten-

tissent que de cel.i. Ainsi les Romains et Romaines couraient aux combats de bètes, aux jeux de gladiateurs. Si quelque chose pouvait faire douter à jamais en France de la reprise possible de l'art dramatique, ce serait la passion croissante de ces représentations judiciaires : le théâtre n'a plus rien à faire, ce semble, qu'à leur ressembler : ce qu'il fait. Se peut-il que ce soit au lendemain d'un succès iVAntigone que Ton coure à Donon- Cadot? Sont-ce les mêmes personnes? Enfin le fait est maniiestc et le goût public déclaré. Ce qui n'est pas moins grave, c'est que ce sont ces mêmes personnes émues qui jugent, qui jugent par la personne des jurés. Ainsi, à ce procès Donon, il y a eu, dans le prononcé des jurés, contradiction manifeste et véritable troul)lo, lorsque, après avoir déclaré le jeune Donon innocent (ce qui agr/ravail nécessairement le crime de son accusateur Rousselet), ils ont ensuite déclaré celui-ci coupable, mais avec des circonstances allénuantes. En un mot, dans ce mélange et celte intervention sans frein de la passion publique aux représentations judiciaires, il y a ruine pour

l'art, danger pour la justice, perversion de la morale moyenne en ce qu'on initie cliaque classe aux émotions fortes.

La Revut' de Paiis, traujourd'hui (>, signale quolqur chose de ces inconvénients.

— Il a paru il y a quelque temps un pi([uant volume de M. Letronne, intitulé : Examen critique de la découverte du prétendu cœur de saint Louis, faite à la Sainte- Chapelle le 15 mai 1843, etc. En travaillant à la restauration de la Sainle-Cbapelle, les arcbitecles trouvèrent

C.IIUOMQI ES l'ARISIENNES

en effet à cette date un cœur dans une boîte de fer blanc sous une dalle du pavé de l'abside. Grand émoi! Le ministre de l'intérieur, Farcbevèque, lurent informés : jusqu'à plus ample examen, on déposa le cœur dans l'armoire de fer des Archives du royaume dont M. Letronne est garde général. On demanda de plus U celuici un Rapport qu'il fit en peu de pages, démontrant l'impossibilité que le susdit cœur fût celui de saint Louis. Celte conclusion pouvait sembler dans le goût de celles de M. Letronne, qui aime à les faire négatives ou dubitatives à l'égard surtout des choses réputées saintes : elle souleva de nombreuses réclamations. Une foule de personnes, qui donnent dans la réaction religieuse du jour, se mirent h désirer que le cœur en question fût précisément celui de saint Louis; il ne s'agissait plus que do trouver des raisons. Elles ne manquent jamais, comme on sait. M. Auguste Le Prévost, membre de l'Académie des Inscriptions, homme instruit et bon antiquaire à l'endroit du moyen âge, écrivit au Monileur

pour lâcher de réfuter M. Letronne et pour repousser le philologue helléniste qui venait ainsi porter ses habitudes sceptiques et faire l'intrus au centre du moyen âge. La première lettre de M. A. Le Prévost fut suivie d'une autre; les imaginations s'enflammèrent, et il fut, à un certain moment, décidé par acclamation que M. Letronne était battu et que c'était bien le vrai cœur de saint Louis qu'il gardait bon gré mal gré, dans l'armoire des Archives. M. Lelronne a beaucoup il'eiuiemis comme tout critique île mérite ; chacun de ses ennemis se trouva aussitôt converti en un partisan du cœur de'sainl Louis.

Bref ces partisans en dirent tant qu'ils (luirent par se contredire, par se réfuter eux-mêmes, el que M. Letronne qui les avait laissés se réjouir et triompher revint lentement à la charge, et n'eut pas de peine aies battre tous en confirmant toutes les conclusions de son premier Rapport, C'est des diverses pièces de ce plaisant débat qu'il vient de composer un volume aussi instructif qu'amusant, et dunl il lire pour moralité (|u'il faut en toute question préférer la meilleure critique à la méthod-e fantastique.

«On le voit, dit-il à propos de son premier adversaire (M. A. Le Prévost), on le voit s'écliaulfer graduellement à chacune de ses lettres. Dans la première il se borne à montrer que mes conclusions sont trop absolues et qu'on peut y opposer quelques considérations propres à les affaiblir. Dans la deuxième le ton s'élève, l'enlbousiasme se montre; aussi les erreurs deviennent plus graves; c'est là qu'on trouve des phrases éloquentes, à l'occasion d'une croix grecque gravée sur la pierre qui lecouvrait la boîte. Celte croix où, dans son enthousiasme, // recouuail une main (tu Xni° siècle, ayant par le fait été tracée sous les yeux du citoyen

Terrasse (garde des archives judiciaires) en Van XI de la République française une et indivisible, fera désormais pendant avec le camp di' Caligula et le prœloriain du bonOldbuok de Monkbarns'. Dans la troisième lettre, la question prend une importance excessive ; elle est proclamée une cause toute nationale, à laquelle de nobles et pieuses intelligences portent le plus vif in-

Dans lo roman tle rAiitiiitiairc

CHRONIQUES PAIUSIENNES. «Oô

lôrêt. C'est là que, se débatlant contre des difficultés inextricables, le savant auteur quitte à la fin le terrain historique, et, transportant la question au milieu des nuages, il recourt aux voies étranges, mystérieuses, inconcevables de la Providence, qualifiant de miraculeuse une découverte qu'avait amenée fortuitement, deux fois de suite', la pioche d'un maçon. Quand on en vient là, toute discussion est superdue ; et, en vérité, du moment qu'il croyait nécessaire d'implorer le Deus ex machina, contre la règle de l'art, NecDeus intersit, il aurait mieux fait de couper court tout de suite aux difficultés historiques, en admettant que le cœur de saint Louis, s'envolant miraculeusement de Monréale à Paris, à travers les airs, était venu s'enterrer lui-même dans la Sainte-Chapelle, à l'insu de tout le monde, gardant un incognito que personne ne pouvait violer. — On voit qu'avec un peu d'aide, quelque chose d'analogue "à la Sainte Ampoule pouvait nous être rendu ; et, à l'heure qu'il est, il y a des gens qui ne me pardonnent pas d'y avoir mis obstacle. »

On a là un échantillon de la manière piquante et incisive de M. Letronne, et de la façon dont il dissèque ses adversaires peu agréablement pour eux.

— La traduction iXAntifjone a paru en petit volume, dédiée au roi de Prusse et avec une préface emphatiq\ie et fausse. On y grossit toutes les horreurs et les trivialités qu'on s'efforce de voir dans le Théâtre grec pour en faire une défense du Théâtre romantique moderne. On y

1. Une première fois on avait trouvé ce même cœur on l'an XI (1803), mais on l'avait remis en place, et le citoyen Terrasse avait alors fait tracer cette croi.v byzantine.

défend les Burgraves et Lucrèce Borgia à l'aide des chef-sd'œuvre antiques : les jeunes auteurs ne s'aperçoivent pas que c'est parce qu'ils ont ensauvagé Sophocle et lui ont imposé des contre-sens de couleur et des traits de moyen âge, qu'ils parviennent ensuite, tant bien que mal, à en faire un patron à leur idole-monstre. La noble et touchante figure à^Anligone devient ainsi un pendant d'O^ et de Magog I

Ce i aoùl 1814.

LES FÊTES DE JUILLET. — CLIUUSITE S.\NS E.NTHOUSI.4SME. :— ARTICLE DE LER.MI.MEIV SUR VULTHAMUXr.l-MSME DE QUINET. — RÉMUS.^T SUR JOUFFROY. — SAINTE-BEUVE SURDAUNOU. — JIISTOinE DES ÉCOLES l) AI.EXAynitlE, PAR M. JULES SIMO.X. — JASMIN.

Nous avons eu les fctes de juillet; c'est la plus belle illumination ([u'on ait eue depuis quatorze ans. Jamais dans une foule on

iia vu moins d'enthousiasme et plus de curiosité.

Je ne sais encore ce que ji; vous écrirai pour la chronique. Il n'y a riou, de moins en moins. Nous sommes dans un intervalle de générations : il n'en pousse aucune, €t les nôtres sont à bout.

La littérature cl toutes choses donnent aussi peu qnt possible ; il ne se publie rien de nouveau et les étalages des libraires de l'Odéon ne se sont pas rafraîchis depuis un mois. Les illustres feuilletons eux-mêmes languissent;

le Juif Ervanl aux abois s'est jeté sur les jésuites, matière uu peu vieille et qui redevient un peu coriace. — L'Ultramontanisme de Quinet a été fort sévèrement et tort judicieusomeiit jugé par Lerminier dans la Revue defy Deux Mondes; Lerminier qui a, lui aussi, en son temps, connu les ivresses do la popularité et qui en a eu ensuite les déboires, était en mesure de faire la leçon à Quinet là-dessus: tout le détail de cet article et les remarques sur celte érudition confuse et fougueuse ont beaucoup d'à-propos et un grand caractère de raison. C'est déchoir d'ailleurs pour un homme aussi élevé que Quinet que de se faire en 18i-3 un controversiste anti-catliolique. L'auteur (VAJiasvéi'us avait mieux à faire que île se jeter sur les jésuites connue l'a fait l'autour du Juif Errant.

— Ce même n" de la Revue des Deux Mondes peut montrer combien l'invention devient rare et condjien la critique est obligée de se replier et de vivre sur soi: ce sont des amis qui se prennent à parti et s'analysent: Lerminier sur Quinet, Kémusat sur JoulTroy, Sainte- Beuve sur Daunoii. — Nous faisons cette remarque, non point pour nous plaindre, car nous nous acouuimodons très-bien de cos judicieux et ingénieux retours, mais il est

iuqiossible de no pas voir que la critique, qui a besoin de pâture et qui ne trouve guère où fourrager, se replie en pays ami. L'article de M. de Rémusat a de trèsbelles pages sur les jeunes chefs de file d'opinions sous la llestauralion (ainsi à la fin de la page i35 : Elevés loin de Puiis, etc. Esj))its étendus, mais positifs, etc., c'est TJiii'is. De même ipi'à la page suivante iiil'i: dcjà les nu'-COinjiles,etc., c'est JouiVroy. De même qu'à la page

437, dans ime légion sociale différeiite, etc., c'est luimême, Piémusat, nu des plus charmants causeurs et i\i!> plus fertiles.)

— L'article de M. Sainte-Beuve sur Daunou nous a appris à bien fixer nos idées sur un savant et un éciivain dont on avait beaucoup parlé dans ces deniiers temps, depuis sa mort; il en avait t'té fait tant d'éloges qu'on se demandait natureilemcntce qui avait manqué à un hommo qui avait été aur-si profond érudit et aussi habile écrivain pour arriver ;i [iliis de célébrité et à plus de résultats notoires, ^ous voyons aujourd'hui, d'après le portrait, ([ue ce qui a manqué à Daunou, c'est l'/y/rc^/Z/o». De plus son talent littéraire si réel s'est tenu toujours dansune espèce de teinte obscure où l'on conçoit très-bien qu'il se soit dérobé. On dirait volontiers de ses travaux, de ses articles, et de rcffet qu'ils produisent : a si l'on s'attend à les trouver pesants, on les trouve fins; et si l'on est Irès-averli que c'est fin, on les trouve un peu ternes ou même |)csanls. » En somme, malgré la disiinction et le soin du détail, nous le concevons très-bien d'après l'article, rien de ce qu'a écrit ou pensé le docte écrivain ne passe une ccriaine médiocrité. Mais «ne quantité de traits secondaires assemblés et resserrés sur im fond très-fixe consliluaient en sa personne une rare et même nue Joul-è-fait uni(pie oiiginalilé.

— Parmi les puLlicalioiis sérieuses, il faut noter /7//sloire de l'Ecole d'Alexandiii', par .M. Jules Simon, le suppléant de M. Cous II à la Faculté (b s Lettres; le tome L" vient de paraîire ; il contient Plolin el sa théorie. «. C'est moins, dit l'auteur .'ans sa p'éVce, la n pral cl;o i de

mon cours qu'un ouvrage sur le sujet ([ui a lait la matière <le mon enseignement. » L'auteur y travaille depuis plusieurs années.

— Jasmin, le poëte d'Agen, est allé faire visite aux ^jhampenois, à Epernay où son (ils est établi; il y a été l'été et a répondu par une jolie chanson française (il faut savoir pour le piquant que son fds est à la tête d'une fabrique de bouchons pour les vins de Champagne). Jasmin n'a fait que passera Paris une couple de jours, «nais non pas sans y lire à quelcjnes amis un nouveau poëme : Marthe Vinnocenle, en trois chants, qui n'excitera pas moins d'enthousiasme que ses aînés. Jasmin, au milieu de ses airs d'improvisation, travailK' beaucoup ses .poëmes : il est de l'école qui l'ait difficilement des vers i'aciles, et qui revient par le goiU à la nalnre. Il y a à cet égard, et sous l'enveloppe gasconne, du Déranger «n lui. Je ne sais qui a dit qu'il était plus véritablement de l'école d'Horace que M. de Lamartine : ce n'est que vrai. — D'ailleurs, il est le rhapsode triomphal du Midi et y remporte des succès (\m semblent fabuleux de loin, mais qu'oxpli([ue le caractère de ces populations en même temps que celui du porte. Jasmin a tous les dehors de racteur méridional, bonne taille, œil noir, charbonné, '!e geste, une poilrinr de fer, et une linessc triiomnie d'esprit qui voit tout et se possède au milieu de ses ^ipparentes turbulences. Il est homme à déclamer durant ([uinze

jours de suite, en plein air, du matin au soir, et ïsans lasser les autres ni lui-même. Il y a quelques mois, (inc église manquait à Yergt en Dordogne, ou plutôt la <:loche de cette église, car on avait pourvu au reste par

souscription : il n'y avait plus que le clocher à bâtir. Jasmin s'est dévoué, il a donné une séance à Vergt, et la souscription a dû payer les frais du clocher. Dans cette séance tout-à-fait grandiose, il était entouré (entr'autres nolabiUlés)(\e six évêques, venus là pour consacrer l'œuvre pie dupoëte. Il a débité, indépendamment de ses autres poëmes, une pièce de vers sur la circonstance : Vu prêtre sans église, qui a électrisé l'auditoire. La séance publique avait lieu le soir dans une salle improvisée sous la halle:

Six mille àiiies et plus qui saluent la croix

Éfayée de six évoques,

Deux cents chanoines aliynés, Musique de messieurs, musique de soldats,

Et le piètre au milieu.

Jasmin avait, je crois bien, tout cela à sa séance, les chanoines, les évêques et la musique du 65" régiment. Tout cela se passait il y a juste un an (fin de juillet 1843).

11 avait récité la veille cette pièce au banquet des évêques, avant de la dire à la séance publique. Au sortir de ce dîner, le spirituel évoque de Tulle, M. Berthaud, qui devait prêcher le jour même sur l'infinité de Dieu, a trouvé qu'il était mieux de prêcher sur le thème de Jasmin, et le sermon a également roulé sur le

prêtre sans église. Ce sont là de nobles et touchantes associations qui font remonter la poésie à son origine. Jasmin ■est, ne l'oublions pas, un homme dos plus estimés; c'est un honnête honiiue, dans la vraie acception du mot; et dans cette buiiclic de riionime du peuple et du barbier d'Agen, les belles paroles, même gasconnes, ont toute leur valeur.

Ce 5 aoiU 18ii.

BEUANCER, CHATEAUBRIAND ET LAMENNAIS. — LES ORAXVS JOVHS L' AUVERGNE, DE FLÉCHIER. — CXE

pRoriACE SOUS LOUIS XI r, par m. Thomas. — rorn-

YOI E.X C.iSSATlOX, BROCHURE DE FÉLIX PYAT CONTRE JULES JANIN.

Déranger, Chaleaiibriand et Lamennais se voient volontiers et avec plaisir chez Déranger à Passy : le malin chansonnier fait son métier de lUable, comme il Ali, en les conviant chez Ini, sur son terrain. Ils s'y plaisent et s'y sentent à Taise : le chevalier et le prêtre rendent les armes au siècle. On fera un jour un curieux livre avec le titre d'Entretiens de ces trois hommes; un futur philosophe y fera entrer tout ce qu'il voudra.

— Ou a publié des Mémoires de Flèchier sur les Grands jours tenus à Clermont en Auvergne en l(J()r)-10t»G. C'est M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont, à qui l'on doit déjà un bon travail sur VArl poélique d'Horace,

qui a procuré cette publication d'un manuscrit oublié. Le livre est très-intéressant, comme peinture de mœurs. Fléchier, âgé de trente- trois ans alors, fit le voyage d'Auvergne avec M. de Caumartin, maître des requêtes, dont il élevait le fils. Il décrit à mer-

veille le pays, les habitants, les mœurs, les ridicules : les petites histoires galantes et romanesques, même les petites historiettes un peu gaies y sont racontées avec complaisance et politesse. Cet agréable livre rafraîchira la réputation de Fléchier et VOraison funèbre de Turenne ne sera plus que sur le second plan : ainsi vont les temps et les vogues diverses.

— M. Thomas, jeune professeur â^Dijon, a publié un volume qu'on dit piquant, intitulé : Une province sous Louis XIV. C'est la restitution, pièces en main, de la province de Bourgogne dans la dernière moitié du XVII'' siècle. M. Thomas, en fouillant dans les archives très-riches de Dijon, a trouvé de quoi retracer et raconter l'époque par la bouche des contemporains mêmes. Ce sont là de bons travaux, et auxquels excelle l'esprit de notre temps.

— Félix Pyat, condamné pour diffamation envers Janin, a publié, sous le titre de Pourvoi en cassation, une petite brochure dont l'idée est piquante. Il a fait imprimer en regard sur deux colonnes les palinodies de Janin sur tous les sujets. Pas un mot n'est de Pyat. C'est Janin qui fait tous les frais de la défense.

Ce GaoïU 18 li.

LU JUIF EltllAXT. — LES JE SUITES. — AL FR F. D DE VIGNY. — RÉPONSE DE M. LE PREVOST \ M. LETRONNE. — FLOURENS. — MORT DE FAURIEL.

k proitos des Jésuites, Le Juif errant no réussit pas ici, on en a assez des Jésuites. Quoi ! à Lausanne on en serait là! C'est retarder. Laissez ici le Journal des Débats s'escrimer conire les Jésuites, et M. de Molènes relever le gant de Voltaire en y mêlant beaucoup de musc. C'est bien peu imiter Voltaire (jue de faire

cela. Que ferait donc Voltaire de nos jours? Ob ! je ne sais quoi, mais tout autre cliose.

— Le critique de la Uerue de Paiis, H. B., est M. Ilippolyte Baboii. La politique y est faite par Lerminier.

— Les vers d'Alfred de Vigny, Lettre à Kra, n'ont pas semblé contiiuier les poi'mes pbilosopliiques mieux qu'ils n'avaient commencé; c'est élevé, c'est distingué assurément, mais d'une distinction qui se rafliue de plus en

plus et d'une élévation qui s'évapore. On se demande quelle est cette Evci à qui l'on écrit une leltre; ce n'est donc pas, comme il semblerait, une Muse et un pur idéal. Mais, si ce n'est pas la Muse même, il est peu idéal de vouloir aller avec elle dans cette Muison du Bcyger où il est dit qu'on ne peut se tenir debout ' et où d'autres détails peu platoniques sont légèrement sous-entendus. Ce n'était pas la peine de se montrer si sévère tout à côté contre x\nacrcon et contre Horace, ainsi que le poêle n'a pas craint de le faire. On se demande quand on a lu ce poëme, comme au reste après avoir lu presque tous cens de M. de Vigny : Est-ce idéal? est ce réel? est-ce' de l:i vie? est-ce du nuage?

Cette poésie-là me paraît comme de l'alljàlre assez artistement travaillé, mais pâle, sans couleur; la vie et le sang n'y circulent pas. Parfois on aperçoit derrière comme une rougeur due à quelque lampe artificielle, et cette rougeur aussitôt s'évanouit.

Quand je dis assez ailistemeiil travaillé, il faut pourtant des réserves, car on trouverait dans cette pièce d'étranges obscurités et

des incorrections incontestables. Ainsi, page 315, dans la strophe :

Mais à moins ijifun ami menacé dans sa vie

Ne jelto en appelant le cri <Ui désespoir,

Ou qu'avec son clairon la Franco nous dnivie, etc.

Il faudrait absolument : ue nous convie.

— M. Auguste Le Prévost vient de publier une Réponse à récrit de M. Lelionne sur le rd'ur de saiiil Louis j coAlo

Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux

réponse, très-modérée et qui contient quelques considérations générales fort judicieuses à propos de la méthode critique exclusive de M. Letronne, mériti> qu'on la lise. Nous y reviendrons peut-être, mais nous l'indiquons du moins comme dernière pièce du procès.

— M. Flourens vient de recueillir ses articles du Jonrnal des savants sur Buffon : Histoire de ses travaux et de ses idées. Ce petit volume, fort net et fort instructif, fait suite à ceux du même auteur sur Cuvier, sur Gall. L'un des deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, M. Flourens, aspire à devenir un écrivain, et il y parvient.

— L'auteur du recueil des Chants populaires de lu Grèce moderne et de l'histoire de la Gaule méridionale, Fauriel, vient de

mourir. C'est une vraie perte. Erudit inventif et original, il est apprécié ainsi par la Revue des Deux Mondes :

« L'écrivain à qui Cabanis adressait sa fameuse Lettre des Causes premières, l'ami dont Manzoni écoutait l'inspiration et à qui il se faisait honneur de dédier sa meilleure pièce, l'homme que madame de Staël consultait sur la littérature allemande, qui donnait à M. Cousin le goût de la philosophie ancienne, à M. Raynouard celui des troubadours, à M. Augustin Thierry celui des races du moyen âge, à M. Ampère celui des littératures comparées, l'homme, enfin, qui a su inspirer tant d'illustres amitiés et coopérer par ses conseils à tant de monuments aujourd'hui célèbres, ne peut 'manquer de laisser des regrets profonds dans tous ceu"x qui ont eu l'honneur de le pratiquer. »

Ce 5 seplcnibrc 1814.

LES VACANCES DE L ACADEMIE. — PRIX SUR VOLTAini-: DÉCERNÉ A M. HAREL. — MADEMOISELLE GEORGES. — ANTIGONJ;, BE yiM. MEURICE ET VACQUERIE. — CHATEAUDRIAXD ET L'ACBÉ DE SERRES. — LE GÉNIE ET LA FICELLE. — MOT D'UX BARBIER SUR LE JUIF E UliANT, EN RASANT UN PAIR DE FRANCE.

La litlcratiire est plus en vacances que jamais; l'Académie vient de prendre les siennes en donnant sa séance solennelle où elle distribue prix de vertus et prix d'élo- (juence. L'un et l'autre i;enre sont, quoi qu'on fasse, toujours un peu faux à l'Académie. Etre vertueux pour être récompensé et surtout pour être préconisé en public, c'est drôle. Etre cloquent sur dos sujets difficiles et sérieux, de manière à plaire à la majorité de (juarante membres qui pensent différemment sur foule chose et qui particulièrement

ne sauraient être d'accord en matière de goût, c'est à peu près impossible. Les vrais talents s'y risquent peu d'ordinaire ; ils y préludaient vo-

lonliers autrefois. Cette aanée, le prix sur VoUaire a été accordé à M. Ilarel, écrivain (renviron cinquante-cinq ans, et qui semble débuter un peu tard. .M. Ilarel est un homme d'esprit, c'est la qualification invariablement attacbée à son nom. Il a débuté plus sérieusement vers 1815. Il a eu un moment qui promettait dans la politique; il a été préfet fort jeune. Sa conduite bonapartiste dans • les Cent-jours l'a fait proscrire, comme on disait, par les Bourbons ; sa carrière alors a été brisée. Il s'est jeté dans la littérature polémique, a écrit dans la Minerve, s'est essayé au théâtre. C'est de ce côté qu'il a surtout versé. S'étant attaché à la belle et célèbre tra,uédieniie, mademoiselle Georges, il a exploité avec habileté divers théâtres, et pendant quinze ans on Ta vu toujours aventureux, toujours debout, ressemblant à un général qui, le plus souvent battu et sans troupes, trouve moyen de tenir le pays et de subsister par prodige. Sa réputation d'esprit n'y a pas perdu. Depuis quelques années, il a quitté les directions de théâtre et est revenu à la littérature par (pielques comédies, et enfin par cet Ehujc de Vollitirc.ljO côté habile, les procédés de direction et d'exploitation d'esprit public, le chef de parti et VJiomme d' u (fil i res {\ans Voltaire y sont très-bien démêlés, assuret-on, autant qu'on en peut juger par des fragments de lecture. La littérature projjrement dite y semble tenir moins de place, et ce n'est pas un mauvais point de vue peut-être quand il s'agit de Voltaire et que l'espace vous empêche de tout dire. Vn travail complet sur Voltaire serait au reste l'histoire du xviir

siècle lui-même. Tout autre Kl()(je ou Discours demeure nécessairement super-

ficiel. Entre nous, les Revues ont été trop sévères pour lui : jalousie de tlicâtre.

— A propos de théâtre, ou plutôt sans aucun propos, un mot sur cette pièce tVAutigone encore et sur la prétention qu'ont affichée les jeunes traducteurs dans leur préface. Ils veulent absolument voir dans la pièce grecque une autorité et un précédent direct pour les drames d'aujourd'hui, et non-seulement quant à la franchise et la crudité des actions, mais quant au style, mélange, assurent-ils, de nn'ivelé et de recherche: tellement qu'iVs oui pu entrer tout droit chez le poëte d'Antigone en sortcuit de chez le poêle de Falshi/f' {ces messieurs ont en effet traduit et arrangé pour la scène quelque chose de Shakspeare). On a déjà réfuté en partie cette fausse vue qu'ils ont trop suivie d'ailleurs dans le système" de leur traduction : en les lisant, et si l'on ne revenait au texte ancien, on serait tenté de croire par moment (ju'ils ont raison. Un critique (que nous croyons M. Philarète Chasles) a déjà relevé dans la Revue de Parif ipielqucs-uncs des infidélités de la traduction, infidélités (jui tendent à parodier à la moyen âge l'expression do la sim[)licité et de la passion antiques. Il nous revient à l'esprit deux exemples de ce genre de défaut systématique, dont les traducteurs, peu versés sans doute dans la langue et la littérature grecques, paraissent avoir été dupes eux-mêmes. Dans l'un des chteurs, au moment où Hémon sort désespéré et furieux contre son père, et va rejoindre sa nancée Antigone, déjà condamnée, la troupe des Tliéhains entonne naturellement un hymne à l'Amour, à l'invincible Amour qui règne sur toutes

choses et cà l'abri duquel n'est aucun des dieux ni des

mortels ; et celui gui la au cœur est insensé.

Et les traducteurs disent : Amour, etc., etc.,

Qui promis, qu'on rie ou bien qu'on jilcurc, Lançant tes traits sans savoir où.

Les dieux à jamais, riiomme une heure!

{Amoureux, c'est-à-dire fou!)

Qui ne voit que ce n'est pas là une traduction, mais une parodie. Celte démence sacrée, cette sainte fureur qui saisit les hommes ou les dieux et qu'exprime le mot p'^ïjvsv, se change en ce terme burlesque de fou qui tombe à la fin du vers, comme dans cette ballade du fou de Tolède, de Victor Hugo^ où du moins i'eflet est à sa place. Il y a du TribouJet en perspective dans la traduction ; chez Sophocle, s'il passe quelque chose au fond, c'est l'antique Méuade.

Autre exemple : lorsque Créon revient désespéré, apportant le cadavre de son fils dans ses bras, on accourt lui annoncer, comme dernier surcroît de malheur, que sa femme vient de se tuer : et on apporte celle-ci sur le théâtre. On lit dans la traduction :

//(/.' Viiulre! — ô tlcstinée amèrc,

A qui tic mourir à présent?

lei le lils, et là la mère !

Ilélas! hélas! gloire éphémère!

Ma pan rre femme ! hélas! mon sang!

Or le texte dit :

« Hélas ! cet autre malheur, le voilà, je le vois, malheureux ! Quoi encore? Quel autre coup m'est réservé ? j'ai dans mes mains mon lils mort tout à l'heure, ô malheureux ! et je vois en face de moi la morte. Hélas! hélas! pauvre mère! Hélas ! mon enfant ! »

II y aurait dans le texte ma pauvre femme'! que cette traduction ne rendrait pas fidèlement le cri, en y joignant je ne sais quelle tournure bourgeoise : mais ici c'est gratuit : il y a dans le texte malheureuse mère! Les traducteurs ont à plaisir vulgarisé! — Ils avaient besoin de ce procédé pour en venir à leurs conclusions et fins. Mais le piège est un peu gros, on aurait dit autrefois givssier.

— Le procès d'embauchage par le parti légitimiste (voir les Débals du 30 août) a révélé de curieux détails; les lettres saisies chez le duc d'Escars et produites au procès en sont la partie la plus intéressante, et on peut croire que, même pour le ministère public, le fond de l'affaire n'a servi que de cadre à la production de ces lettres. On y voit avec douleur combien M. de Chateaubriand, malgré son grand nom et ses talents, est (hipe des liommes d'esprit et des meneurs de son parti. La lettre suivante d'un abbé Serres en dit plus qu'on ne se serait permis d'en conjecturer. L'illustre écrivain serat-il enfin une bonne fois guéri? — Cotte lettre est adressée à M. le duc d'Escars; — l'auteur est premier vicaire de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin :

« (10 décembre 18 i3). Je sors de chez le Génie, et je ne puis résister à l'envie de vous faire savoir que j'ai été assez content de lui. J'ai tort, peut-être, de dire assez, car c'est beaucoup avec un honinio comme lui, et après tout ce qu'il m'a dit du prince; il m'en a fait un bel éloge... C'est l'honnne du temps, a-t-il dit, c'est le véritable Roi de l'époque... Il a tout ce qu'il faut pour réussir... Les obstacles sont grands; mais s'il y a une circonstance favorable, elle est certainement pour Henri V... Maintenant, lui ai-je dit, il faudrait faire fructifier ce voyage par une publication, comme autrefois le Conservateur. C'est ici que je l'ai trouvé rebelle et presque révolté.

» Cependant si celte première manifestation, qui a si bien réussi et qui a généralement imprimé une direction très-heureuse à l'opinion, ne laisse aucune trace sensible, elle tombera dans l'oubli; et dans un mois d'ici il ne sera plus question ai rien. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons du G 'nie, nous avons du moins quelque chose; mais ce qu'il y a de mieux, à mon avis, ce sont les bons termes sur lesquels il est maintenant avec notre Henri ; il est désormais à ses ordi'es, il ira partout où on l'appellera, et quand on l'appellera. Ce sera le moyen de le tenir en laisse par une correspondance suivie et qui suit de nature à pouvoir èlre publiée dans les journaux, afin qu'il soit presiiue toujours en scène. Je m'empresse d'ajouter encore que nous avons le plus grand besoin de l'appui de madaine de Chat... Elle est persuadée que son mari doit toute sa réputation à ses conseils. De là jugez combien mi billet du prince et un i)elit cadeau apportés par madame la duchesse de Lévis, qui s'acquitte si bien de toutes les commissions qu'on lui donne, nous feraient de bien! Par ce moyen nous fixerions l'inconstance de notre homme,

et nous aurions t;n main un aiguillon qui le tiendrait toujours "11 iiaieiiie. »

Grand homme ou du moins grand poëte, génie régnant, vous avez le manteau do pourpre et vous vous y drapez, et nul trône en effet, de nos jours, n'est plus légitime ({ue le vôtre. Et voilà qu'un doigt obscur vient y tracer sensiblement pour tous la corde du tissu et vous tire à vued'œil par la ficelle. C'est bien le cas de redire, comme vous l'avez écrit tant de fois d'après un plus sage : Vcuiité des Vcuiités!

Nous ne savons l'effet que produisent de près ces sortes de révélations : il est possible qu'elles frappent moins des personnes qui vivent de longue main dans les coulisses. Mais pour nous du dehors, habitués à vivre en plein air et qui tenons encore à la beauté des perspectives, l'effet, il faut l'avouer, est déplorable !

Celte petite comédie pourrait s'intituler : le Génie el la

FiO'llr.

— Le Juif Errant de M. Eugène Sue ne se relève guère et le succès est très-compromis, ainsi que l'argent des libraires. — L'autre jour un barbier rasait un pair de France; on parlait du Juif Errant: le barbier, grand admirateur des Mystères de Paris, et qui l'est bien moins des derniers feuilletons, s'écria : « C'est bien mauvais, je ne reconnais pas mon Sue. »

Ce G seplenibrc 1811.

ÉLOGE DE VOLTAIRE. — F.\IBLESSE ET SOUPLESSE DE M. VILLEMAIN. — L'ACADÉMIE NOUS TROUVERAIT BIEN SUISSES. — UN CAS DE GUERRE AVEC l'ANGLETERRE.

J'oubliais ceci :

— La Suisse a été Ircs-largement partagée à la séance de l'Académie française :' on a remarqué que le Père Girard tenait, dans le discours de M. Yillemain, beaucoup plus de place (pu^ Voltaire. Ce n'est pas à nous de nous en plaindre. On nous assure pourtant que la disproportion scnihlail plus grande encore à l'audition qu'à la lecture. L'éloquent secrélaire perpétuel, au niomenl où il posait la couronne sur le front du lauréat, avait tout l'air de s'en laver les mains : <i Vous allez entendre, y) Messieurs, l'éloge de Voltaire, nous ne pouvons nous » empêcher de le couronnei', mais rendez-nous cette » justice, ce n'est pas certes nous (pii l'aurions fait. » Tel étoit le sens et des paroles et du gf^stc, nous assure-

t-on, de M. Villemain dans cette position délicate pour le chef de l'Université. Il s'en est tiré, comme toujours, avec esprit et souplesse; mais n'y aurail-il pas à la fin un moyen bien plus simple de se tirer de tous ces pas périlleux, c'est-à-dire avec fermeté, en homme sûr de soi qui fait la part et qui l'impose?

L'Académie nous trouverait sans doute bien Suisses de parler ainsi.

— On assure que nous venons d'échapper à un cas de guerre avec l'Angleterre, que la crise était des plus graves et que cela n'a tenu ([u'à l'épaisseur d'un cheveu. La situation était délicate sans doute, mais il y avait de fins joueurs qui, de part et d'autre, ne voulaient rien brouiller, et la crise n'était pas de cette violence aveugle" et populaire ({ui entraîne malgré eux les gens sages. Ainsi le danger d'une collision était moindre que les parties intéressées ne le faisaient.

(.le vois, dans les Dél/als de ce matin ('•, que ce n'est pas encore conclu, mais ce sera sans doute le 15, et à moins de soubresauts tout h fait hors de prévision, la note subsiste.)

— Tout ceci restant vrai, il faut reconnaître d'ailleurs que l'idée d'une rupture possible est entrée dans beaucoup d'esprils tles deux cotés de la Manche, qu'en France comme eu Angleterre on se familiarise insensiljlemenl avec cette possibilité, ce qui n'était pas il y a quelques années. L'avenir piMit donc être moins garanti que le présent.

Ce 6 oclobre 1841.

HISTOIRE DU COySULAT ET DE f E il P I II E , PAR M. TIIIERS. — LE LUTRIX DE BOILEAU CITÉ PAT. SCHLEGEL. — DÉCOUVERTE HISTORIQUE DE M. MON- MERQUÉ. — UNE LONGUE SUITE DE ROIS ILLÉGITIME? EN FRANCE. — LE PETIT RuI JEAN l". — SCEPTI- CISME HISTORIQUE. — BADAUDS COMME DES BYZAN- TINS. PROl'OS liE TAULE DE LUTHER. — rOET.E

MINORES. — ANDRÉ CHÉNIER. — LATOUCHE. — JULES LEFÈVRE. — UL.RIC GUTTINGUER. — MADEMOISELLE DELA SEIG LIÉRE. — l. E JUIF ERRAyT. — ALEXANDRE DUMAS.

11 n'y a rien, cl rien Je moins en moins en lilférature. On ne dira pas de celte saison qu'elle a porte une grande moisson de poètes [magtiHni piorenliiiii (ulil); évidemment il faut que les dernières générations qui ont donné aient été un grand elTort pour que la nature se repose ainsi; il faut que les années d'auparavant aient tout pris, et nous finirons par croire que 18:20 fait époque. Le seul

point d'espérance, le seul grain orageux ou plutôt lumineux qui s'aper(.'oive à l'horizon et en rompe la monotonie est YHisloire du Consulat de M. Thiers, laquelle décidément s'imprime, et dont les trois premiers volumes (contenant cette Histoire du Consulat tout entière) paraîtront ou ta la fin de l'année ou tout au commencement de l'autre.

Que dire du menu, hutin littéraire qu'on pourrait glaner çà et là? De pures vétilles. A propos du cœur de saint Louis et de cette discussion entre M. Letronne et ses adversaires, un journal citait demPèrement le mot de Schlegel. Le grand critique de Bonn écrivait à M. Letronne, pour toute réponse au livre qu'il avait reçu de lui, quelques vers français dont on cite les deux premiers :

On a donc retrouvé dans la Saiiite-Cha|)elle Le magnanime cœur du perruquier V Amour...

Schlegel sait son Luirin. C'est une jolie plaisanterie et très-française. — Dans une des dernières séances publiques de l'Académie des Inscriptions, M. Monrnerqué a lu ou plutôt a dû lire (le temps l'en a empêché) une dissertation historique assez piquante .s(//' le sort du petit roi Jean I". Ce petit roi de France, fils posthume de Louis le llutin, ne vécut (pie peu de jours; lui mort, le trône appartenait naturellement à Philippe le Long, l'aîné de ses deux oncles. Il résulte des documents de M, Monrnerqué puisés surtout à des sources italiennes et dans une charte du tribun Ricnzi, il résulte aussi de ses

inductions, d'ailleurs assez obscures et timidement déduites, que cet enfant pourrait bien n'être pas mort au moment où on l'a cru, qu'il y aurait eu substitution pour le soustraire aux intentions funestes des intéressés et de la comtesse d'Artois particulièrement : «.Qui ne recule- » rait (écrit M. Monmerqué, qui ne recule que par poli- » tesse) devant ce fait et ses conséquences? Pbilippe le » Long, Charles le Bel, Philippe de Valois et toute celte » branche des Valois... n'auraient régné que par le droit » d'une ancienne possession; et cette immense irrégnla- » rite se serait prolongée jusqu'en la personne de Henri III. » Ce ne serait que Henri IV qui, descendu de Robert de » France, sixième fils de Louis IX, aurait enfin fait rentrer » la couronne dans la lignée directe du saint roi. »

Le fait est qu'une quarantaine d'années après la mort ou la prétendue mort de ce petit roi Jean, parut en France un aventurier qui se donna pour lui, qui raconta toute une histoire romanesque à laijuelle plusieurs puissances et personnages politiques d'alors ajoutèrent foi, notamment Rienzi. Voilà un beau champ ouvert aux amateurs du scepticisme historique.

— A propos de M. Monmerqué, il vient de publier dans les Débais (du 4 octobre) un petit billot italien (inédit) de madame de Sévigné et un autre de madame de Grignan. Nous raffolons plus que jamais de cespetites trouvailles et nous appelons bijoux les moindres chiffons, comme des gens dont le grand siècle est déjà loin. Nous devenons, si nous n'y prenons garde, />(((/(//(^/6' comme des Bijzdiilins.

— On vient de publier dans le format Charpentier une traduction assez complète (bien plus complète que celle

déjà donnée par Michelet) des Propos de table de Luther. On ne saurait rendre l'effet que produisent en français ces plaisanteries parfois plus que rabelaisiennes et si chères aux premiers disciples du grand réformateur : • — Luther, o' Connell, — propos de table, propos de meeting, bouffonnerie, grossièreté, nationalité, religion, éloquence!... tout cela correspond assez, chez tous deux, qu'en dites-vous? et l'un peut aider à expliquer l'autre.

— M. Audin, catholique zélé, qui a déjà donné une histoire (très-partiale) de Luther et de Calvin, vient de publier celle de Léon X : ici il est plus intéressant parce qu'il apporte, au milieu de son flot de louanges, quantité de renseignements puisés aux sources italiennes, bien que sans y joindre aucun contrôle de critique. Mais le livre se lit avec intérêt, et le côté littéraire de l'époque est assez vivement rendu.

— Les poètes éméríles continuent de ramasser leurs vers, de faire leur gerbe, ou tout simplement leur botte. M. Paulin Limayrac vient de consacrer un article des Poeiœ- îyi/'/«or('i' (qualification qui les fait crever dans leur peau) à deux poètes déjà sur le retour, M. de Latouche et Jules Lefèvre.

Latouche est l'éditeur premier d'André Chénier; il aurait bien voulu passer tout bas pour n'y avoir pas nui et (lour en avoir fjiit plus d'un vers. Mais depuis qu'on connaît les siens propres, il n'y a plus moyen de se faire illusion. Les amis de Latouche ont, pondant des années, raconté à l'oreille des crédules toutes sortes de petites historiettes sur ce Chénicr-Latouche. Déranger qui aurait autant aimé qu'on n'admirât pas si fort André Ché-

nier (c'est une petite faiblesse chez un grand poëlc), se faisait volontiers sous cape l'écho de ces inventions trèsflatteuses pour

l'éditeur. Par malheur Latouche a publié, pour son compte, des vers distingués sans doute, mais maniérés, obscurs, tortillés, qui le remettent à sa place d'homme il'esprit à qui l'instrument est décidément rebelle. C'est un homme qui aurait pu, avec plus de travail et un meilleur esprit, jouer un rùle remarquable dans la littérature. Il a ou il avait des éclairs de nouveauté, do passion, des étincelles d'originalité, surtout une foule de traits heureux, spirituels, malins, de mots qu'il arrange, qu'il aiguise, même lorsqu'il les emprunte, car Latouche manque d'invention et emprunte le plus souvent. Il a emprunté (pour ne pas dire plus) à Hotîmann, alors peu connu en France, un conte qu'il a intitulé Olivier Brousson, sans dire d'où il l'avait pris. Il a emprunté à la Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Épinay le sujet et le cadre de sa Correspondance romanesque de Carlin et de Ganganelli. Il a même emprunté à MilliMoyc c«3 trail malicieux qui termine une Epitre à un poète amateur; ce dernier avait demandé bonnement à Latouche une préface en v^rs pour mettre en tète de son recueil de poésies, et le malin introducteur mystificateur lui disait :

IiiipiMincz-lcs vos vers cl qu'on u'i'ii parli' plus!

Latouche s'est rendu célèbre dans la littérature d'il y a quinze ou vingt ans par une foule de traits pareils, malicieux et même (quelques-uns disent) méchants : il a drapé les ridicules de la jeune Ecole d'alors dans un article crili(jue, intitulé la Camaraderie; mais il a oublié

de dire que ces ridicules de coquetterie et de cajolerie poétique, il les avait autaut que personne partagés, caressés, — sauf à

les dénoncer ensuite avec esprit, avec tiel aussi et âcreté. Latouche a puLdié autrefois Fragoletia, roman brillante et lascif, et dans les derniers temps une foule de romans politico-républicains qui n'ont eu aucun succès. Il habite volontiers dans le petit hameau d'Aulnay où demeura autrefois Chateaubriand ; et il s'intitule le Paysan de la callée aux loiijis, jouant ainsi au Paul-Louis vigneron et se croyant un Paysa)i du Danube. Au plus fort de ses affectations rustiques, il rédigeait le Mercure de France ou le Figaro.

— Puisque nous en sommes à cette histoire ancienne, il faut achever. Nos documents sont bons, et nous-mème nous n'avons sur plus d'un point qu'à consulter nos anciens souveiu'rs. Ce sont d'humbles post-scriptum à ce qu'on imprime à Paris. — Jules Lefèvre est un poète qui mérite des égards, de la considération : il a quelque chose d'élevé, le culte de la muse et des nobles sentiments; mais on n'a jamais rien vu de plus fatigué ni de plus manqué en général que ses efforts poétiques. Comme il est très-érudit, il ramasse, traduit, combine des vers et des images de tous les cùlés de l'horizon; jamais rayons n'arrivèrent plus brisés que les siens à. l'œil du lecteur. Le vieux Du Bartas est un cristal limpide auprès de lui. — Jules Lefèvre date de 1820 ou 18"2i; il fut l'un des premier^ débutants de cette génération, et il en est toujours resté l'un des plus méconnus.

Un de ses poèmes avait pour titre : Le clocher de Sainl-

Marc : on a dit plaisamment que ce clocher lui était tombé sur la tète, et pour comble de malheur, ce fut sans bruit.

C'est de lui ce vers uaïf et douloureux :

Il est dur d'être seul à sentir son génie.

Il en a fait bon nombre de mémorables et qui le peindraient dans sa nature disting-uée, laborieuse et malheureuse :

La rose a des])oisons qu'on luiit iiar trouver.

et encore :

On meurt en plein bonheur de son malheur passé.

Son recueil énorme et magnifiquement imprimé prépare, par ses obscurités, ses enchevêtrements et ses prétentions de style, bien des tortures aux Saumaise fiilurs, si tant est qu'ils veuillent s'y appliquer comme à l'un des classiques florissant en i84i.

— Un autre poëte, moins docte, plus facile et souvent aimable, Ulric Gutlinguer, connu de nous pour avoir chanté autrefois noire lac, et ipii vient aussi de rassembler ses vers en un seul volume sous ce titre : Les Deux Ages, cite, dans sa préface que nous avons sous les yeux, un passage de Jules Lefèvre, en raccompagnant d'éloges qui prouvent au moins que tout n'est pas épine dans le sentier : il accorde sans hésiter à son confrère non-seulement la conscience poétitiue noble et puissante (ce qui n'est que juste), mais encore le génie intime et pénétrant. — Nous ne nous chargeons que de noter en courant : les Aristarques de l'avenir décideront.

— Mademoiselle de la Seiglière, roman de Jules Saiideau, dans la Revue des Deux Mondes, plaît généralement et réussit. — Le Juif Errant achève de révolter.

— De tous les feuillelonnistes-romanciers, c'est encore Alexandre Dumas qui l'emporte pour le quarl d'heure, avec sa verve intarissable et son entrain, du moins amusant. Il emprunte,

il copie ses histoires de partout, mais il les copie d'une encre coulante et d'une plume rapide. Voir ses feuilletons des Débats.

LXVIÏ

Ce 8 octobre 1844.

VOLNEY, PLAT COURTISAN DE. NAPOLEON. — LA TASSE DE CAFÉ. — ARTICLES DE MOLÈNES CONTRE MÉRIMÉE. — LA FEMME DE QUARAXTE .l.V.-', PAR M. D'ON (JU AIRE.

La Presse a publié dans les premiers jours d'oclobrc une lellre de Yolney ù Bonaparte, sur sa santé ; celte leltre doit être de peu postérieure au retour de l'expédition d'Egypte. Le général irrité, ambitieux, malingre, suivait un mauvais régime, et Yolney se lait son médecin conseiller. Yolney, esprit exact et ferme, était fort plat courtisan. Lemercier (Népomucène) racontait l'avoir vu, après un dîner chez Bonaparte, et tandis ijue celui-ci causait, l'arrêter par le bras au moment où il allait boire son café trop chaud, prendre la tasse, la poser sur un guéridon, et de temps en temps, ([uitter la conversation pour s'assurer du degré de chaleur de la tasse, puis la /apporter au général qui avait continué de causer avec

feu sans trop s'apercevoir de ce manège. — La lettre publiée rentre bien dans le sens de cette anecdote.

M. G. de Molèncs continue dans les Débals (8 octobre) ses feuilletons sur ou contre Mérimée, dont le Semeur, dans les derniers temps, a si judicieusement parlé, et que M. Yinet, dans son cours, a qualifié : cet esprit exquis et dur. C'était bien la peine à M. de Molènes de s'ériger en juge si sévère et si trancbont des liantes qualités de Mérimée pour venir donner soi-même dans

des affectations d'immoralité, comparer tout d'abord les femmes à des chevaux du bois de Boulogne, et finir par citer des vers de la Pucelle.

Ces jeunes auteurs ont de l'esprit, mais absence complète de naturel. Ils se croient les fils de Voltaire, et ils ne sont que les imitateurs d'Alfred de Musset.

— On vient de recevoir, à la Comédie française, une comédie intitulée La femme de quarante ans, d'un M. d'Onquaire ; on en attend beaucoup, et on se demande si ce n'est pas un auteur comique qui nous vient : Di' omen... adcerlanl !

Ce 2 novembre 18ii.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, PAR M. THIERS. — LAMARTINE. — VENTE DE SES ŒUVRES. — INFLUENCE DE LA FORTUNE SUR LES MUa'RS LIT- TÉRAIRES. — BALZAC, MESSER MILIONE. — JACQUE- LINE PASCAL ET M. COUSIN. — L'ÉCLECTISME. — PORT-ROYAL DE MODE A PARIS. — ŒUVRES DE NICOLE AVEC UNE INTRODUCTION DE M. JOURDAIN. — LES NUÉES D'ARISTOPHANE A l'ODÉON. — M. HIPPOLYTE LUCAS. — RÉSURRECTION DE LA NÉMÉSIS DE RAH- THÉLEMY.

VHistoire du Cousuhtf s'imprime toujours : M. Thiers corrige et recorrige, il y met tous ses soins; il vient de revenir à Paris pour suivre l'impression de plus près. Les prix qu'on lui paye pour cette Histoire semblent fabuleux. Il paraît bien que, sans exagéralion, on la lui paye ci)i(iccnl niillc francs : il en a d("jà reçu, dit-ou, la moitié. On lui a de plus acliett'i, comme instruments de

travail, pour treize mille francs de cartes, collections,, livres, etc., en lonl cinq cent et treize mille francs. Les éditeurs ne font probablement pas un mauvais marchémalgré ces dépenses : il s'est vendu, de V Histoire de la Révolution française, 80 mille exemplaires en tout. Le succès de l'Histoire du Consulat et de l'Empire ne saurait être moindre : on peut même dire que ce succès est décidé et comme tout fait à l'avance, quel que soit le mérite de l'ouvrage : on ne jugera qu'après, on dévorera et on admirera d'abord. Le vent du siècle est à Napoléon, et la plume de Thiers, comme sa parole, est celle qui voltige le mieux au vent du siècle. — Le Voltaire de cetemps-ci, c'est un peu M, Thiers.

En fait de ventes à haut prix, on annonce aussi celle des Œuvres de M. de Lamartine. L'illustre poète, rival de M. Thiers, aurait conclu un marché non moins fabuleux, non moins excellent : il a vendu, assure-t-on, ses œuvres passées, présentes et futures : le libraire aurait acheté la source même avec tout ce qui en pourra jaillir. Moyennant cette somme considérable (on ne dit pas le chiffre précis), l'illustre poëte aurait pu rétablir, ajoutet-on, une fortune qu'on disait fort endommagée et retrouver cette noble aisance de grand propriétaire ([ui lui sied si bien :

Des bois dont le launiuire et roiiibrc sont ù moi.

Il vient de faire, pour sa santé, le voyage d'Ischia où il a pris les eaux, il est revenu par Florence, et rapporte, dit-on, des fruits nouveaux de son inspiration dans ces

contrées déjà chantées par lui et gardiennes de ses plus beaux souvenirs ' .

— Il est impossible pourtant de ne pas remarquer l'influence que doivent exercer de tels coups de fortune sur les œuvres litté-

raires qui en dépendent. Ceci bouleverse toute l'économie domestique et, pour ainsi dire, le régime de la littérature. L'écrivain heureux passe, bon gré, mal gré, à l'état de fermier-général, et trop souvent il acquiert les défauts en même temps que les bénéfices industriels. Je ne veux pas dire que l'écrivain goûté et dévoré du public doive renoncer à des profits légitimes pour laisser un libraire s'enrichir à ses dépens. Mais il n'en demeure pas moins fâcheux et tout à fait contraire à l'esprit même des lettres qu'on arrive à s'enrichir à ce point par elles. Cela crée une atmosphère malsaine pour le talent. Même lorsque l'écrivain reste poëte, c'est-à-dire insouciant," libéral et prodigue, même lorsqu'il dissipe, il est désastreux pour son talent qu'il ait tant à dissiper. Ce qui fait l'esprit et le fond de moralité des Lettres, ce n'est pas tout à fait, je le sais bien, la frugalité un peu rustique des Calun l'Ancien et des Fabricius; la Muse, sans se corrompre, peut se permettre certaines élégances et délicatesses ; on peut dire même

1. Nous voyons que M. de Lamartine se jiislifie lians les jonrnaux amis d'avoir écrit un seul vers durant ce dernier voyage, et même depuis longtemps : nous avoiis en conséquence à lui faire réparation de l'en avoir soupçonné. Ce sera donc quelque ouvrage politi(jue ou (qui sait?) pliilosopliiquc qui l'aura occupé, car nous tenons d'une personne (jui l'a rencontré dans ce voyag:e et qui passait au retour par nos contrées, que Tilluslre écrivain, cliaque malin, nti'dita'l quelque chose.

qu'elle eu vit. Mais, sous peine de se pervertir, elle ne saurait passer au delà : Vaiirea mcdiocritas, entendue aussi largement qu'on le voudra, est son domaine naturel. Autrement comment pouvoir exprimer en toute sincérité certains sentiments, cer-

taines vérités nobles, désintéressées, naturelles, qui sontràme même de toute généreuse poésie ? On est toujours plus ou moins comme Sénèque, prêchant la pauvreté sous des lambris dorés, ou comme Salluste, refaisant à plaisir de l'austérité anli(iue au sortir des orgies et des dilapidations. En un mot, on peut soutenir, sans crainte de calomnier son temps, qu'il y a un rapport assez exact entre l'état des mœurs littéraires et le taux des profits qu'on tire des lettres ; les plus grandes fortunes correspondent à des époques de décadence. Nous nous rappelons très-bien, en énonçant cette loi fâcheuse, que Byron, Walter Scott, Chateaubriand, sont ou étaient au nombre des enrichis ou de ceux qui auraient dû l'être ; des sommes immenses, produit de leurs œuvres, leur ont passé par les mains ; mais ces grands exemples même ne font que nous confirmer dans la triste conséquence que nous lirons. Soit qu'on dépense simplement, soit qu'on dissipe, le talent, au cœur même, s'en ressent. Voltaire, qui s'était enrichi par d'auti;es voies, savait très-bien l'influence de la richesse sur les Duviirs ilc la littérature (je prends mœurs dans le sens (jue lui donnent les rhéteurs), et quand on venait lui faire de grandes phrases à la Jean-Jacques, il vous répondait par le Mo)ulaùi.

Notez encore l'action séductrice que les trois ou quatre grandes fortunes littéraires d'un temps exercent sur la

foule des jeunes gens et sur les rangs secondaires de la littérature. Balzac a dit que les trente mille livres de rente de l'abbé de Tiron(au xvi" siècle) avaient fait faire bien des mauvais sonnets et envoyé bien des pauvres poètes à l'hôjMtal; on peut à plus forte raison appliquer la même parole aujourd'hui : des poussées de jeunes gens qui n'ont qu'une ambition ardente et nulle vocation spéciale se jettent dans les Lettres comme dans une carrière

où l'or se ramasse pèle-mèle avec la gloire : ils confondent d'abord l'âpre soif du lucre et du plaisir avec l'étincelle sacrée et l'on sait ce que devient celle-ci. De là tant de scandales.

Ce qui est la passion plus ou moins cachée de beau- ' coup se trouve représenté assez au naïf et sous forme de manie dans les écrits d'un homme de Lettres célèbre de ce temps. Nous parlions toul-à-l'heure de l'ancien Balzac; mais qu'on lise le Balzac d'aujourd'hui, le fécond auteur de tant de romans bien commencés et mal finis. Ses personnages sont dotés presque invariablement de plusieurs millions : il ne compte que par sommes immenses, fabuleuses, on dirait qu'il a toute une akhiniie secrète à son service, qui ne cesse de fournir l'or et de battre monnaie pour ses héros et ses héroïnes. Eh bien, c'est le secret du cœur qui échappe en cela à la plume de l'écrivain; il ne fait (|ue traduire naïvement dans ses récits romanesques les vœux, les espérances, les illusions de plus d'un grand homme en herbe et de plus d'un millionnaire en fumée. On donna autrefois à Marc- Paul le sobriquet de Messer milio)te à cause des histoires merveilleuses et incroyables qu'il racontait de ses voya-

ges : on pourrait donner le même surnom au Balzac d'aujourd'hui, et il ne fait que représenter en cela le rêve et la chimère de maint confrère. Un grand amour de l'or et une excessive vanité littéraire, tel est le véritable alliage.

— M. Victor Cousin continue ses excursions actives et intéressantes à travers la famille Pascal. Sous le titre de Jacqueline Pascal, il vient de recueillir en un volume toutes les pièces, lettres, relations, concernant cette sœur de Pascal qui mourut religieuse à Port-Pioyal. Les pièces originales intégralement reproduites sont réunies ensemble par des pages de texte assez peu nom-

breuses, mais pourtant suffisantes pour supporter l'ensemble, pour le faire valoir, et offrir aussi le cachet brillant de l'écrivain. M. Cousin, en terminant, conclut : « Selon nous^ Pascal est l'exagération de Port-Royal comme Port-Pioyal est l'exagération de l'esprit religieux du xvii" siècle... ;> Puis il montre le xviii" siècle réagissant en sens tout opposé : « Aujourd'hui, dit-il, le xix" siècle a devant » lui la dévotion sublime mais outrée du xvii^ siècle, » et la philosophie libre mais impie du xviii"; et il)) cherche encore sa route entre ces deux siècles... Son » caractère distinctif qui déjà' commence à paraître, » consiste précisément à fuir toutes les extrémités qui » jusqu'ici ont séduit et entraîné l'esprit français... Est-it » donc impossible de s'arrêter sur la pente des systèmes)) et de concilier tout ce qui est vrai et tout ce qui est » bien? au fond, la vraie sagesse, c'est la modération en » toutes choses. »

Di'jà! il est, ce semble, bien teiiipi

Certes, une telle tentative est honorable, une telle perspective ainsi présentée est spécieuse : mais est-cj là véritablement aller au fond des cJioses? est-ce pénétrer le sens intime et le but de la religion? est-ce procéder même dans le sens d'une vraie philosophie? n'est-ce pas s'en tenir à des combinaisons sensées, prudentes, françaises, en effet, mais tout extérieures? Certes, Hegel n'aurait pas moins à y répondre que Pascal. Concilier en ce sens-là la religion et la philosophie, n'est-ce pas les prendre par un côté tout politi([ue et empirique, et les abdiquer foncièrement

toutes les deux? En ce qui est de la religion, M. Cousin ne cesse de répéter que Port-Royal représente le stoïcisme chrétien : ces assimilations rapides, sans être fausses, ne sont pas suffisantes et ne sauraient se donner comme définitives. Le stoïcisme en effet n'avait pas la cJnuilé, et Port-Pioyal faisait tout, même ce qui peut sembler le plus rigoureux, en vue de la charité et de l'amour des hommes en Jésus- Christ. Ce seul point, qui est capital, déplace à Tinsfant le centre et ruine le parallèle ! La philosophie moderne a bien de la peine à ne pas oublier naturellement cette cliarité qui est le cœur du christianisme en son sens divin. L'éclectisme, qui touche à tout, n'a pas mis jusqu'ici le doigt sur le grand ressort de rien. — Quant à ce que pourrait objecter d'autre part une philosophie originale et convaincue contre cette manière de prendre un peu à un siècle et un peu à un autre pour se composer une doctrine raisonnable, nous ne nous en chargeons pas et nous laissons ce soin aux doctes Allemands de Berlin ou de Kœnigsberg, et aux professeurs comme Piosen-

kranz, qui sont en train de s'en acquitter à merveille.

Le livre sur JaajiK'Une Pascal est d'ailleurs une trèsbonne publication, qui réunit à l'intérêt du fond les qualités littéraires, et cette sorte de prestige éloquent que la plume, comme la parole de M. Cousin, porte partout avec elle.

Quant au sujet de Port-Royal, il est décidément devenu de mode à Paris, depuis le temps où nous entendions ici même ' un cours qui nous en entretenait les premiers.

— On vient de publier en un volume un choix des Œuvres philosophiques et morales de Nicole, avec une Introduction par M.-

Jourdain, professeur de philosophie. Le choix est bien fait, mais rinlroduction pourrait être plus approfondie.

— Ce qui n'est pas moins de mode à Paris pour le quart d'heure, c'est évidemment le Théâtre grec et la Grèce bien ou mal entendue. L'Odéon, alléclié par son succès d'Anligone de Tan dernier, vient de donner les Nuées d'Aristophane. Tout mutilé, tronqué et gâté que cela peut être, la pièce a réussi et a fait rire : il faut que ces Anciens soient bien robustes pour résister à un pareil traitement. Le public, il est vrai, s'y prête avec une curiosité digne d'être mieux servie. Cette fois r^^r/v///^^'?^/- d'Aristophane estM. Hippolyte Lucas, rédacteur ordinaire des feuilletons de théâtre au Siècle, et qui n'a d'ailleurs en rien, nous dit-on, la prétention de savoir le grec : il semble en

1. Saiiitc-Heuve fait allusion ici à son prnprc cours de Lausanne sur Vort-Roijal.

•vérité que ce soit la condilion la moins requise pour traduire ces grands poètes d'autrefois. Ces messieurs auront entendu dire que le célèbre Monti s'était admirablement tiré de sa traduction d'Homère sans lire directement •dans l'original : mais nos arrangeurs ne sont pas des Monti.

— Parmi tant de résurrections dont on essaie, en voici une sur laquelle on ne comptait guère : la ?ti'nicsis de Barthélémy ressuscite ' . Le poëte ou plutôt le rimeur satirique va inonder le feuilleton une fois par semaine de ses alexandrins vengeurs et vertueux. Il faut savoir que l'incorruptible auteur de la Nénu-sis a cessé autrefois ses pamphlets hebdomadaires parce qu'il s'était raccommodé avec le gouvernement qui se montra touché de son silence.

Bref, il se trouva que ses opinions, au matin, avaient changé. Depuis lors, Barthélémy s'éloit livré à des traductions en vers (telles que celles de V Enéide), à des poèmes descriptifs (tels que celui de la Syphilis d'après Fracastor, proh pndor!) -; il associait tout cela, rimait comme un ouvrier à la journée, et la seule différence, c'est qu'on ne parlai! plus de lui et (pi'on ne le lisait pas : son talent n'étant pins porté par des sujets actuels était retombé dans le vulgaire du métier. 11 est bien difficile qu'il le relève aujourd'hui; de quel droit vat-il apostropher les vices politiques jiour les stigmatiser?

I . Voir h> Siccli' d'iiicr, '.] novcnilir

"2. Ce poëinc (icsrriplif, otlVayant à lire, a été cnniniamii', nous assure-t-on, à Barllielcmy par un riclie nK'-dociii cni|iiriiiue, M. Oij'auiteau de SainL-Gervais, liomme d'osprit, qui a vu là nu lii\ui sujel <]'ensci:;ue.

Il faut au moins un semblant, un masque de front austère, quand on se mêle de satire; autrement c'est du cynique tout pur.

Barthélémy a débuté avec son compatriote Méry (de Marseille) par des pamphlets satiriques en vers, la Villé- Uade, la Peyronéide; le descriptif richement appliqué aux députés du centre et aux voltigeurs de la Restauration y était assez piquant : d'ailleurs nulle invention, rien du poi-lc ; il n'y avait que de l'esprit de détail, et le trait du pamphlet. On s'est souvent demandé comment ces jaincaur de Marseille (Barthélémy et Méry) pouvaient composer leurs vers à deux : rien n'est plus facile à concevoir quand on les lit. Leur vers est doublement bourré, chargé, et,

pour ainsi dire, rimé à deux coups. Ils excellent à la manœuvre. On sent que c'est une gageure, une émulation entre deux ouvriers habiles, et que c'est à qui renchérira sur l'autre. Au reste, tout ce métal sonne creux, n'est pas de bonne trempe : je ne sais qui disait que cela lui faisait l'effet d'un beau fusil à deux coups, mais en fer blanc. Méry est un spirituel conteur et improvisateur : on lit de ses feuilletons agréables et tout émousliliés dans la Presse ; il a le genre d'esprit marseillais au plus haut degré. Plus avisé et plus fin que Barthélémy, on assure qu'il était à côté di' lui dans l'ancienne NéinAsiit sans paraître. Nous avons été fort étonné de lire dans un des derniers volumes de poésies de Victor lliii;o : J/»r//, fih de Virgile! Quoi! le chaste, le pieux, le sensible Virgile! Méry a de tout autres qualités; il pourrait tout au j)lus être dit fils de Slace à titre d'improvisateur.

Eli résumé ce couple méridional, ce par iiobile fra- Irum, Barlhélemy et Méry, a du trait, de la main d'œuvro, de la facture; ce qui lui a toujours manqué, c'a été l'invention, rélévation et le sérieux.

Ce 5 novembre 1841.

ANIN. — LES NUÉES D ARISTOPHANE. —FELIX PVAT. LA POLITIQUE CHOME.

— La polili(jue,à tort ou à raison, est de plus en plus morte en ce moment en France. Les journaux ne savent plus trop à quoi se prendre pour faire de l'opposition : ils se chamaillent du mieux qu'ils peuvent. La Presse est en grande querelle avec la Rei ne de Paris sur l'Espagne et sur tout. On remarque depuis quelque temps le rôle politique singulier' que prend la Presse, journal jus-

quelà très-paciri([ue et conservateur. Ce rôle très-liostile à l'Aniilelerre est, on ne peut s'empêcher de le remar- (juer, (les plus favorables à l'intérrl russe. Tout ce qui peut remettre en question l'union de la France et de l'Angleterre et envenimer la ùxmcuse entente cordiale un moment si compromise, est directement selon le cœur et le jeu de la Russie.

— Jauin, dans son feuilleton (de lundi i) sur les Xiiées

d'Aristophane, trahit sa peur qu'il ne s'élève un tel auteur comique qui dise des personnalités : il a l'air de plaider pour lui et de se prendre pour Socrate; c'est comique. Mais il n'est pas besoin d'un Aristophane : Félix Pyat a suffi pour celte exécution.

Ce 5 novembre 1844.

INSUCCES DES MÈIiS. — UN ARTICLE DE M. DE RÉMUSAl DANS LE CONSTITUTIOXXEL. — CONSIDÉRATIONS SUR l'esprit du TEMPS. — MOLLESSE ET APOLOGIE. — OPTIMISME.

Aristophane, qui, tout massacré qu'il était, avait paru réussir à la première soirée et avait fait rire, n'a pas tenu aux représentations suivantes; et l'on peut dire que les Nuées ont crevé. Il est temps qu'on renonce à des tentatives qui, pour avoir tout leur prix, ont besoin de science, de talent et de religion liltéraire : ici ce n'était ([u'une grossière et informe spéculation.

— On lit dans k Constilitlioiuiel du 5 novembre un article de M. de Rémusat sur la littérature actuelle. Dans cet article le spirituel écrivain a l'air d'épuiser toutes les formes ingénieuses et subtiles de raisonnement pour faire l'apologie do ce qui se passe dans les journaux cl dans les feuilletons.

Il y a des considérations très-fines sans doute sur l'esprit du temps, mais on est surpris de cette excessive indulgence, et il semble que le moment est mal choisi pour venir absoudre ce qui se dispense très-bien d'autorisation. Le lieu n'est pas mieux choisi peut-(Mre, puisque c'est dans Je Couslilution)wl que paraît la lettre de M. de Rémusat, à côté du Juif Errant. Nous aimons de loin à croire qu'il y a quoique malentendu dans cette insertion, et que la lettre de M. de Piémusat, qui n'est donnée qu'on frngmcnt, ne contient pas toute la pensée de ce digne et sérieux écrivain. C'est déjà trop pourtant qu'on puisse lire ces pages, et douter si elles ne sont pas une pièce justificative, un plaidoyer pour le moins très-superflu. Pourquoi, se demande-t-on, ce faux air de mollesse et d'apologie de la part d'un philosophe qui soutient en toute occasion la cause de la conscience humaine, de la morale spiritualiste, et qui, hier encore, réfutait Cabanis dans la Renie des Deux Momies? Quel que soit l'optimisme dont se piquent quelques gens d'esprit, ce qui nous semble à nous une vraie calamité publique de ce temps-ci, c'est la facilité avec laiiuoUe les talents supérieurs eux-mêmes tournent au sophisme.

Ce -2 dôcembre 1814.

TRANSFORMATION DU JOURNAL /..l P R i; f^ S E ET DES MŒURS LITTÉRAIRES. — SON riiOSl'ECTUS. — CHA- TEAUBRIAND, ALEXANDRE DUMAS, NAPOLÉON, PRIN- CIPAUX COLLABORATEURS. — INFLUENCE SUR LES LETTRES.

Le réveil d'hiver a commencé. — La grande nouvelle qui domine toutes les autres est celle de la transformation du journal la Presse qui vient d'augmenter son format, d'abaisser son prix, et

de prendre d'un grand coup de filet la masse et l'élite des écrivains. En etîet, selon que rannoiirait le journal /(■ (Hobr du 'li novembre, la Presse, par une s[)éculation audacieuse, vient d'acheter tout ce qu'il y avait d'écrivains .s;(/' le marehé; elle les a achetés à tout prix et comme à perpétuité ; elle a lait comme ces riches capitalistes qui, pour être maîtres de la situation, achètent tout ce ([u'il y a d'huiles ou do blés et accaparent, sauf à revendre ensuite en détail aux

petits marchands. Si vous voulez, par exemple, vous petit journal, journal moins riche que la Presse, donner à vos ahonnés de l'Alexandre Dumas, la Presse vous en recédera pour tant : car elle a acheté tout ce que peut faire et signer Alexandre Dumas pour douze ou quinze ans, elle en a plus qu'elle n'en peut consommer, mais c'est par elle et par ses conditions désormais que vous devez en passer. Au reste, toutes les explications industrielles que nous pourrions donner en diraient moins que le prospectus publié par la Presse elle-même dans son numéro du 1" décembre, et ses colossales annoncées ici même dans tous nos journaux. Elle a en tête de sa liste Chateaubriand et Lamartine. Lorsque nous exposions, dans notre dernier numéro, les inconvénients pour la littérature de ces achats à l'enchère, de ces taux prodigieux, disproportionnés, qu'on met aux œuvres, nous ne Taisions que pressentir ce qui éclate aujourd'hui. En elTet, comme les capitalistes qui ont acheté et payé des prix fous les œuvres de Chateaubriand et de Lamartine ne savent de quelle manière y trouver leur compte par les voies d'écoulement ordinaires, ils sont obligés de recourir à des moyens insolites, et le plus insolite de ces moyens est assurément de revendre en sous-main, de soas-louer, eu quelque sorte, ces œuvres pour qu'elles paraissent d'abord en feuilletons. On aperçoit aussitôt quels inconvénients en résultent pour des

œuvres vraiment élevées ou chastes, et faites pour être lues avec sérieux et avec ensemble. Mais il y a pis; car, en paraissant dans un journal quotidien politiciuo, ces (ouvres des grands écrivains servent avant tout d'appât et d'amorce ù

des doctrines et à des entreprises dont le but principal peut être funeste ou du moins directement opposé aux vues mêmes de ces écrivains. Nous disons ceci particulièrement en idée de M. de Chateaubriand ; car Lamartine, on le sait, abonde et verse sans aucune réserve dans le sens du journal la Presse. Mais Chateaubriand, le voilà devenu, presque sans le vouloir, le compère d'une entreprise politique qui lui est antipathique ; voilà que son livre mystérieux d'Outre-lombe va servir, en quelque sorte, de miroir à prendre les alouettes, c'està-dire à faire des chalands à M. Emile deGirardin. Tranchons le mot, tout cela est triste et honteux pour les Lettres», et nous avions grand'raison d'insister sur la nécessité pour le véritable homme littéraire et pour le poëte de modérer ses goûts, ses désirs de bien-être matériel, et de se tenir dans une certaine médiocrilé, nourrice des bonnes et saines pensées.

— Comme M. Thiers va publier YHistoire du Consulat dans quelque temps, on espère exciter par là Chateaubriand à détacher de ses Mémoires toute la partie relative aa duc d'Enghien et au Consulat; le désir de rétabliiles faits à son point de vue et la démangeaison de contredire Thiers feraient ainsi passer Tilluslre écrivain sur la détermination, qu'on disait invariable, de ne rieu laisser publier, avant sa mort, de son livre tant convoité.

— La Presse annonce aussi un Mémorial de Sainte- Hélène refait par le général Montholon : on ajoute (|ur c'est Alexandre Du-

mas qui prêtera sa plume, pour plii> d'aulhcnlicilé, aux souvenirs du digne général; et « la

Presse, dit le Globe, s'exlasiail l'autre jour sur le style de ce dernier. Quelle comédie! et peut-on se moquer du public avec plus d'aplomb! » Malgré ces petits intermédiaires inévitables, on peut dire que Napoléon est désormais un des trois collaborateurs en chef de la Presse. — Les éloges qu'on se décerne à soi-même dans ce prospectus sont le suprême du genre : Alexandre Dumas y est à la fois comparé, égalé à W'alter Scott et à Raphaël ! Madame Emile de Girardin y devient tout simplement une madame de Sévigné : «... talent que nous dirions être la métempsycose de madame de Sévigné, si on pouvait croire à la transmigration des intelligences. » Les rédacteurs de la Presse se traitent déjà comme en famille. Madame Emile de Girardin, en particulier, la patronne du lieu, ressemble, nons le reconnaissons, à madame de Sévigné, à ce génie de femme si franc, si cordial et si sensé, h peu près aussi exactement qu'Alexandre Dumas ressemble à Raphaël.

— La prétention affichée et proclamée par la Presse de devenir le yy/r»<(>r journal politique etliltéraire est un coup direct porté aux Débats, et un coup dont ce dernier journal aura quelque peine à se relever, s'il ne change d'allure. 11 n'est que trop vrai, en effet, que le Journal des Débats, depuis des années, ne cesse de contrevenir et de faire défaut de plus en plus au rôle impoilant qu'il lui convenait détenir : la Presse tlit très-insolemment de lui : ft II a l'expérience de la'\'ieillesse,mais il en a aussi » la corruption, l'ironie et la stérilité. Chose remarquable, » sa rédaction se renouvelle souvent, elle ne se rajeunit » jamais. » Depuis que la rivalité de la Presse a com-

mencé de poindre, le Journal des Débats n'a cessé, par son dédain, ses airs de grand seigneur, et soft peu de zèle à rallier les élémenls de résistance, de faire tout ce qu'il fallait pour favoriser les progrès de l'adversaire : ses inconséquences et ses déviations, dans la ligne des doctrines littéraires et philosophiques, sont perpétiK.'lles. C'est lui, d'ailleurs, qui, le premier, n'a pas craint d'inoculer à un puhlic jusqu'alors plus sohre les émotions dépravantes des Mystères de Prtr/s ;ilanourri imprudemment le monstre, et il en est menacé aujourd'hui.

— La Revue des Deux Mondes et celle de Paris ne sont pas moins atteintes et menacées par cette vaste coalition de littérature industrielle ; mais on peut dire du moins, à l'honneur de ces deux Recueils, qu'ils ont prévu dès longtemps le mal et n'en n'ont pas atleiulu l'assaut pour le dénoncer et lui l'aire bonne gueiTe. De loin, à nous humbles esprits, il nous semble que, malgré tout, la partie n'est point perdue pour la cause des Lettres honnêtes et sévères, et que ce drapeau si bruyamment déployé par des spéculateurs intrépides peut au contraire servir de signal à tous les esprits modérés et sains, à tous les talents restés sérieux et dignes, pour s'unir, se serrer en groupe, et pour résister à un coup de main ([ui tend à changer ainsi de fond en comble le rénimc et les conditions vraies de la littérature.

Ce 4 décembre 18 U.

M. AMEDEE POMMIER. — M. D. XISARD SUR DESCARTES. — M. GALOPPE d'ONQUAIRE. — LETTRE DE CHATEAU- BRIAND. LE JOURNAL DES DÉBATS. — ALEXANDRE

DUMAS. — M. BULOZ. — MOT DE CHATEAUBRIAND. — MOT DE M. THIERS

La Revue des Deux Mandes publie une satire de M. Amétlée Pommier sur les trafiquants littéraires; ces vers-là, pour n'en rien dire davantage, nous semblent bien crus et d'une verve terriblement latine. Il en est d'assez p'niuants :

Autretbis on faisait ses ouvrages soi-même, Ou portait sur ce point le scrupule à rextrènie; Mainteaaut ou s'y prend de tout autre façon...

Car les livres nouveaux que Paul met en luiuière Sont combinés par Jean et sont écrits |iar Pierre.

Un ouvrage, à présent, c'est l'enfant de Ninon. Equivoque jtroduit que ciiacun a pu faire, Dont, à la courte paille, il faut tirer le père.

CHRONIQUES PARISIENNES. i'87

M. Amédée Pommier, nous dit-on, a déjà publié beaucoup de recueils de vers et plusieurs ouvrages, le Lkre de mng, les Ochmides, etc., dans lesquels il y avait de grands excès du mot propre et des descriptions impitoyables de crudité : c'est un converti qui revient à mieux et qui s'amende, qui se fait satirique un peu dans le genre, mais dans un meilleur sens que Barthélémy. — Quoi qu'il en soit, c'est moins par des satires directes, ce nous semble, qu'il faut combattre l'ennemi, que par des exemples plus calmes et en continuant de mji.rcber de plus en plus, et chacun de son mieux, dans sa direction littéraire, sans s'en laisser détourner.

Patience et courage. Le public finira par faire leur part aux talents sincères et modestes qui ne viseront qu'à se f)erfectionner.

— On lit dans celte même lîenii' un morceau important deM.-Nisard sur rinlluence de Descaries dans la littérature française. C'est un chapitre de l'ouvrage qui paraît en même lcm\-ii^: Histoire di' la liltératdir française; les deux premiers volumes sont en vente. On peut déjà augurer les qualités et les mérites qui ne sauraient mantiuer à celte publication. M. Nisard est un écrivain (le talent, sérieux et peut-être un peu trop occupé de le paraître, qui s'attache à faire valoir les grandes figures, à défendre et à venger les réputations classiques, à démoulrer en toutes choses, à glorifier les propriétés et les avantages de ce qu'on appelle Vespiil fraiiniis, c'està-dire raison, clarté, etc. (le morceau même sur Descartes déclare assez l'esprit de l'ouvrage, et bien qu'on puisse craindre qu'il n'y ail dans cette façon de voir un

peu de conslruclion a posteriori et que ce soit se montrer, nous le croyons, par trop satisfait de soi-même et de sa propre littérature, on recherchera justement l'ouvrage de M. Nisard qui comhle une lacune dans l'enseignement; les cours de M. Villemain en effet ne forment pas une histoire littéraire complète, et M. Ampère néglige de continuer la sienne qu'il n'a pas poussée au-delà des origines.

— La comédie sur laquelle on comptait heaucoup au Théâtre Français, Une Femme de quarante ans, a réussi, et a paru agréable, mais non pas aussi neuve qu'on aurait pu le croire d'après les promesses. Ce n'est pas encore un Molière ou un

Beaumarchais que nous devrons à M. Galoppe d'Onquaire, pas plus que l'on n'a encore un Corneille en M. Ponsard.

— Voir la lettre de Chateaubriand publiée dans FUnivers du 3 décembre. Je la lis dans les Débats de ce matin i ' , Cette lettre ne change rien à ce que nous avons dit, elle prouve seulement qu'on n'a pas consulté M. de Chateaubriand pour disposer cette publication par feuilletons. Tout ceci confirme la vérité de nos réflexions

1. Voici cette lettre : « Fatigué ilc Itriiits (jui ne nie peuvent attcinilre, mais qui m'importunent, il m'est utile de répéter que je suis resté tel que j'étais lors(iue, le -ô mars de l'aimée 1830, j'ai sigmle contrat pour la vente de mes ouvrages avec M. Delloye... Iliea depuis n'a été changé ni ne sera ciiangé, avec mon approbation. au\ clauses de ce contrat. Si, par hasard, d'autres arrangements avaient été faits, je l'ignore. Je n'ai jamais eu qu'une idée, c'est (pie tous mes ouvrages posthumes parussent en entier, et non par iivr;iisons détachées, soit dans un journal, soit ailleurs.

» Je tiens plus que jamais à cette idée.

)) ClI.VTE AtURIAND. i

de tout à l'heure '. L'auteur, en mettant ses œuvres à des prix si exagérés, se livre par là même aux bailleurs de fonds et se dessaisit, en quelque sorte, de ses droits paternels sur l'œuvre.

Tel qu'il est, et avec tous les défauts et les infractions qu'il se permet, le Journal des Débats reste le journal le plus décent, le seul même en France qui continue de respecter jusqu'au sein de la publicité certaines habitudes de bonne compagnie, et il est à

souhaiter que, dans celle lutte contre la Presse, il réussisse à garder sa prééminence.

Ce 5.

La quinzaine promet d'être bruyante; mais vous avez les éléments.

Les Débats publient ce malin la réponse de M. Dujarrier, gérant de la Presse, à la lettre que les catholi([ues et les royalistes avaient arrachée à Chateaubriand. Que tout cela est triste! La Rerue de Paris de ce malin cuntient d'assez bounes réflexions.

La Démocratie pacifique (joiu-iia! l'oiiiiérislL'), d'hier 4, contenait contre Buloz un article d'Ak-xaiidre Dnmas qui est bien la plus i^rossiérc pliilippique qu'on puisse imaginer : tout cela grandit Ihiloz et le pose en bumme public.

Mais quelles mauis littéraires et (juand on sait les mobiles de ces attaques!

Voir la cliruniiiue proci-donlc (-1 ili-i-nni'nv ISHV

Ce 8 décembre.

Un des écrivains nionarcliiques el religieux était allé chez Chateaubriand au sujet de ces tristes débats d'argent; et voyant le portrait de Fonlanes : « Où est la critique de M. de Fontanes, monsieur le vicomte?

)) — Fontanes ! s'écria Chateaubriand : les misérables î ils ne savent plus même son nom î »

Thiers, indigné de ce débordement, disait l'autre jouique s'il n'était pas lié par des traités pour cette histoire à écrire, il briserait sa plume de dégoût el de honte, de voir la lillérature descendue si bas.

— Ces mots-là des chefs indiquent l'efTet produit sur bien des esprits et sont d'un bon auLiurc i il y aura avant peu réaction vers le bien.

Co 5 janvier 18 Ij

^E joui; de l'an. — MM. DUFAURE, MOLE, GUIZOT, BILLAULT. — FOLIE DE M. VILLEMALN. — FÉLICIEN DAVID.

La chronique de celle quinzaine sera simple. Il n'y a rien eu de littéraire : le jour de l'an ajourne tont^ et on laisse passer ce flot avant de rien lancer. Le monde politique pourtant a eu ses commotions, et (juand, une fois, il se met en branle, il ne chôme jamais. L'ambition n'a pas de jour de l'an. Le ministère (luizot a étt' menacé tout d'abord, dès l'e premier jour de la session, par la nomination de M. Dufaure coimne viceprésident de la Chambre des députés, et par hxquasi-nomination de M. Uillault. Ces noms, de loin, disent peu de chose et sont assez ternes: de près, ils essayent de prendre de la couleur et de faire nuance en se rapprochant de celui tic M. Mole. Mais ces détails de loin n'ont aucun inlérél, à moins ([u'il ne sorte un résultat; et quoi-

que le ministère Giiizot soit menacé, il est probable qu'il s'en tirera encore pour cette fois. C'a été là, quoi qu'il en soit, la

grande préoccupation politique qui a fait concurrence aux bonbons.

Mais l'autre nouvelle qui a préoccupé tous les esprits, depuis quelques jours, a été l'événement fatal arrivé à l'homme le plus littéraire de France, à M. Yillemain. Celte raison si nette, si rapide, si brillante, et qui avait longtemps gardé jusqu'au sein des affaires une sorte de fraîcheur inaccoutumée, s'est tout d'un coup Iroublée et couverte d'un voile sinistre. L'impression que celle nouvelle a causée a été véritablement de la consternation. Chacun se demandait ce que c'était que la raison humaine en la voyant chanceler ainsi comme la flamme sur le candélabre d'or. Dans un temps où l'on n'a plus d'oraisons funèbres de Bossuet, de tels événements en •tiennent lieu et disent assez lequel est le si'tiJ graiiil. 11 nous est arrivé quelquefois de nous exprimer avec liberté et franchise sur M. Yiiicmain, (jiii malhourousemcnl a'avait pas toujours une volonté égale à ses lumières; mais ce que nous n'avons jamais contesté ni méconnu, c'est qu'il est le plus grand lillèrateur proprement dit dû temps; c'est que s'il fallait chercher une définition précise de ce que c'est (pie (dJeit!, il ne faudrait pas le demander à un autre que lui; c'est que, enfin, comme professeur eu ces belles années 1826-1830, il a donné à la jeunesse et au public lettré les plus jiobles fêles de l'intelligence qui, dans ce genre de critique et d'histoire littéraire, aient jamais honoré une époque et un pays. On est tenté d'en vouloir à 'a politique d'avoir ainsi détourné

de sa voie, abreuvé et noyé dans ses amertumes, une nature si fine, si délicate, si faite pour i^oùter elle-même les pures jouissances qu'elle prodiguait.

— On ne fait que parler aussi (car on trouve moyen à Paris de parler de bien des choses) d'une symphonie d'un jeune compositeur nouveau, M. Félicien David, ancien saint-simonien; on en dit des merveilles.

Ce -2 ftvrier 18i5.

IMPOPULARITE DU MINISTERE GUIZOT. — RETABLIS SE- MENT DE M. VILLEMAIN. — RÉCEPTION DE M. SAINT-MARC GIRARDIN A l'ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉ- PONSE DE M. VICTOR HUGO.

La politique a été très-vive ce mois-ci; le ministère Guizot s'est trouvé plus malade qu'il ne le croyait, et il a failli succomber sur l'alfaire de Taiti; il serait même tombé s'il avait interprété le sentiment public, mais ce sont des choses que les gouvernants n'entendent pas à demi-mot. Le ministère reste donc, mais atteint gravement, et, selon toutes les prévisions, mortellement blessé : hœrel lateri lethaUs aruihlo. L'endroit de la blessure est précisément un point d'honneur national.

— La grande et bonne nouvelle littéraire est le rétablissement de M. Villemain; la médecine, cette fois comme tant d'autres, a été mise en défaut, mais dans un sens plus favorable que d'ordinaire : elle pronostiquait

au plus grave, et la nature l'a déjouée. Celte raison lumineuse et rapide a repris tout son jeu et sa vivacité ; dès que l'attention et le travail suivi seront possibles, la littérature et ses douceurs achèveront vite et confirmel'ont, tout le fait espérer, une guérison qui a été accueillie avec un sentiment de joie universel. M. Ville-

main a quitté riiùtei du ministère de l'instruction publique, et il s'est logé dans une petite maison à Chaillot, espèce de village à l'intérieur de Paris; il se promène (ous les jours en voiture et reçoit avec plaisir les nombreuses visites qui ne cessent pas et auxquelles il suffit avec sa grâce accoutumée.

— Le 10 janvier a eu lieu la réception tant attendue de M. Saint-Marc Girardin à l'Académie française; les discours du récipiendaire et de M. Victor Hugo ne donnent pas tout à fait, à la lecture, l'impression de la séance. Les personnes qui y ont assisté assurent que M. Victor Hugo n^a pas eu sur M. Saint-Marc Girardin tout l'avantage et toute la prépondérante à laquelle il visait. Le sujet était l'éloge de M. Campenon, sujet fort mince et fort maigre en vérité ; il a fallu, de part et d'autre, se jeter sur les lieux communs, et les prétextes mêmes n'abondaient pas, tant M. Campenon avait été sobre et avait gardé toute sa vie un silence pnidenl. L'intérêt piquant et dramatique de la séance était que M. Saiut-Marc Girardiu avait pour titre principal de son admission à l'Académie un ouvrage sur V usage des passions dans le drame, où M. Hugo avait reçu du critique plus d'une épigrammc : on voulait voir comment le poëte, directeur de l'Académie, répondrait dan>: uu sujet si dé-

licat OÙ il se trouvait juge et partie. Les négociations et les tentatives de conciliation avaient été longues ef avaient duré, dit-on, près d'un an. M. Saint-Marc Girardin, vers la fin de son discours, avait assez délicatement touché cette situation en disant :

ï Et pardonnez-moi, messieurs, si le souvenir de nos jeunes princes ' me ramène naturellement vers ces écoles d'où ils sont sortis, vers ces lieux oïli j'ai mes plus doux devoirs, où il m'est donné de vivre avec les jeunes gens, et d'observer l'avenir de la

patrie à travers le leur; là aussi je vois la jeunesse toujours favorable aux bons sentiments et aux nobles pensées, toujours aisément émue quand on lui parle des saintes obligations de la famille ou de la gloire de la France ; bienveillante, j'ai droit do le croire, pour ceux qui l'instruisent, pour ceux même qui l'avertissent. Oui, j'aime dire .hautement devant vous, messieurs, combien, depuis quinze ans que je m'entretiens avec eux, nos jeunes étudiants m'ont rendu facile et doux l'accomplissement des devoirs du professorat, combien ils . m'ont fait chérir ces causeries familières qui parfois aussi pourtant ont leurs diflicultés; car y y ihilscriU(juer quelquefois ceux que je voudrais toujours admirer ~. Chargé de diriger la marche encore incertaine de tant de jeunes esprits, c'est vers l'Antiquité ou vers le xvn" siècle que j'aime à les conduire, connue vers le modèle qui trompe le moins. Mais nous saluons les modernes tMi passant, et nous y revenons avec empressement, ipiaud nous avons touché le but et affermi notre jugement. Dans nos écoles, messieurs, ninis croyons à

I. On loue toujours les rois et les princes à l'Acailémie française : c'est (le rigueur. S.-R.

"2. Ici, (lit-on, un geste de l'orateur avait iikliqué celui qu'il ((»/•(((< foiilii luiijoiirs aihnirer. S.-R.

la gloire lillrraire du xi.V siècle, et nous en sonnmes fiers, nous admirons beaucoup et nous espérons jjeaucoup, mais nous faisons en sorte d'élever l'admiration par la critiijue el de féconder l'espérance par l'étude. »

M. Victor Hugo, en répondant, a eu un vrai succès dans la première partie de son discours; mais bientôt un grand lieu commun

sur les femmes a un peu dérouté les auditeurs; puis est venu l'éloge des lettrés, et une espèce de tableau idéalisé de ce que c'est que l'Académie; c'était tout à fait une transfiguration. La voix grave de l'orateur .ajoutait, nous écrit-on, à la solennité du langage, et on pouvait croire par moments qu'on entendait moins le directeur de l'Académie française s'adressant à un spirituel confrère, que le président d'une loge de francs-maçons recevant un nouvel initié. Ainsi .M. Hugo disait sans sourire :

« Dans cette position nouvelle, votre horizon, monsieur, s'agrandira. Vous endjrasserez d'un coup d'œil à la fois plus ferme et plus étendu de plus vastes espaces. Les esprits comme le vôtre se forlilient en s'élevanl. A mesure que leur point de vue se hausse, leur pensée monte. De nouvelles perspectives, dont iteut-èlre vous serez surpris vous-mi'me, s'ouvriront à votre regard. C'est ici, monsieur, une légion sereine. En entrant dans cette compagnie séculaire que tant de grands noms ont honorée, où il y a taiil de gloire et par conséquent tant de calme, chacun dépose sa passion personnelle, et prend la passion de tous, la vérité. Soyez le bienvenu, mousieur. Vous ne trouverez pas ici l'écho des controverses qui émeuvent les esprits au dehors, et dont le bruit n'arrive pas jusqu'à nous. Les membres de cette .Vcadémie habitent la

IT

sphère des idées pures. Qu'il me soit permis de leur rendre cette justice, à moi, l'un des derniers d'entre eux parle mérite «t

par l'âge. Ils ignorent tout sentiment qui pourrait troubler la paix inaltérable de leur pensée. Bientôt, monsieur, appelé à leurs assemblées intérieures, vous les connaîtrez, vous les verrez tels qu'ils sont, affectueux, bienveillants, paisibles. »

— On a cru voir dans certains de ces passages des admonitions tombées de haut sur la critique, cette tracassière des grands hommes. M. Charles Labitte a pu dire {Revue des Deux Mondes du 1" février) que M. Hugo dans son discours atteignait par instants à l'éloquence, mais jamais à l'urbanité.

Cet article de Labitte est très-spirituel, donnant peutêtre par son étendue un peu trop d'importance cl de façade à son objet, mais prouvant très-bien à quel point M. Saint-Marc Girardin est en littérature même autre chose qu'un littérateur; c'est un moraliste, et encore plus un politique, un esprit pratique, habile et positif jusque dans ses badinages. La morale elle-même, qu'il affecte, est chez lui une forme pliilùl qu'un but, ou du moins il vise non pas tant à atteindre les vrais ressorts de l'homme qu'à user et à jouer de ces ressorts pour l'art de la vie. C'est un aimable et piquant professeur de savoir-vivre et de coiidnite, comme M. Labitte l'a très-bien nommé...

Ce G février 1845, au soir.

ni'XEPTION DE M. MERIMEE A L ACADEMIE FRANÇAISE.

La séance pour la réception de M. Mérimée a eu lieu le G; le discours du récipiendaire a complélement réussi. M. Mérimée avait à louer Charles Nodier, et l'on altendait JDcaucoup d'un tel sujet; il s'en est tiré en étant très-simple, très- fidèle historien, et en serrant du plus près (ju'il a pu le modèle un peu fantastique ; c'a été une autre manière d'être charmant; mais M. Mérimée l'a

certainement •été; on n'a jamais mieux réussi à l'Académie, en étant moins académique ; il n'a fait aucune concession au i-enre et il en a triomphé; il est resté dans sa propre manière, avec son genre d'esquisse précise, voisine du fait, son ii'oiiie contenue, sa fine raillerie (pii ne sourit pas, mais dont le public n'a rien laissé échapper. Ce public d'Académie est un public très-délicat, très-disposé à goûter tout ce qui est bien; c'est un public resté Français. Décidément les séances d'Académie française sont plus

en vogue que jamais; et ces sortes de joutes de beaux

esprits semblent devenues une fête aussi nationale eu

France que les combats de taureaux peuvent l'être en

Espagne.

— Nous allions oublier de dire que le discours de M. Etienne (auteur des Deux Gendres), qui répondait à M. Mérimée, a été lu p^' M. Viennet, en l'absence di' M. Etienne indisposé. Cette réponse a été jugée convenable et suffisante; c'est tcfiit ce qu'on en peut dire; mais tout l'honneur de la séance a été pour le récipiendaire. Quelqu'un disait en sortant : « Nodier avait mêlé la fée à tons ses récils, à tous ses souvenirs; Mérimée a supprimé exactement cette fée, et il a su plaire. »

— On peut remarquer aussi ce qu'il y a eu de piquant, de hardi et d'habile, de la part de M. Mérimée, à faire applaudira l'Académie l'Éloge de- Rabelais, de ce grand écrivain dont on ne peut lire tout haut une seule page. Sans en avoir l'air, l'auteur iV Arsène Guillot et de Clara Gazul faisait accepter sa propre justification.

Une autre remarque nous est suggérée encore; c'est que dans ce discours d'Académie, M. Mérimée ne s'est en rien départi de

ce (rail essentiel de sa nature qui perce dans toutes les productions de sou talent : la peur d'être ou de paraître dupe en admirant. Il n'a pas voulu être ou paraître dupe un seul instant, même dans un éloge académique. C'est là de la fermeté qui lient peutêtre à un faible, et un genre d'audace bien que née d'une peur. Tout cela rend ce discoiu's sobre trèspiquant.

Ce 4 mars 1845.

KECEPTIOX DE M. SAINTE-BEUVE A L ACADEMIE FRANÇAISE. — niSTOJHE DU COS^VLAT ET DE LEMI'JHE. — 1' R o C É D É A M É R I C A I N.

La grande nouvelle littéraire de ces derniers jours a été la réception à l'Académie de M. Sainte-Beuve. Cette solennité, retardée depuis près d'un an, était attendue avec une impatience extrême ({u'un si long intervalle n'avait pas lassée. Voici ce qu'écrivait madame Emile de tjirardin dans un de ses Courriers de Paris, à la veille du grand jour; amie particulière de M. Victor Hugo, elle seml)lait d'avance, par le ton de son épigramme qui voulait être injurieuse et qui n'était que tlatteuse pour M. Sainte-Beuve, indiquer que ce tournoi ne se passerait peut-être pas jusqu'au bout en toute courtoisie :

« On se dispute, on se bat pour aller jeuili à lAca-

demie. La réunion sera des plus complètes, il y aura là toutes les admiratrices de M. Victor Hugo, il y aura là toutes les protectrices de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les lettrées du parti classique. Qui nous expliquera €6 mystère? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ul-

tra-monarchiques et dassiquissunes, et de toutes les spirituelles femmes qui régnent dans ces salons? On répond à cela : Il a abjuré. Belle raison! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent? La véritable mission des femmes, au contraire, est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément; leur devoir est d'assister les héroïsmes en détresse ; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés; qu'elles jettent leurs plus doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène; mais qu'elles refusent même un applauiiissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh! le présage est funeste! Ceci n'a l'air de rien, eh bien! c'est très-grave; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté.

» Vicomte Charles de Launav. »

CHRONIQUES PAR ISIEN NKS

Ceci devenait vif, comme l'on voit, et peut du moins donner idée de la curiosité publique. Tout s'est passé <lignement et avec une parfaite convenance, qui n'a pas nui à la vivacité du jeu. Il s'agissait pour M. Sainte- Beuve de célébrer Casimir Delavigne devant Victor Hugo et, comme il le disait en souriant à l'un de nos compatriotes, de louer Racine devant Corneille. Il n'est pas un seul instant sorti de son sujet, et a su marquer au passage son opinion

tout en satisfaisant aux conditions académiques et en parant aux dangers de son vis-à-vis. — On peut dire que si sa louange a été extérieure, sa critique a été intestine. Casimir a été proprement le poëte de la classe moyenne, il lui allait en tout; elle ne laissa jamais rien échapper de ses mérites, car rien chez lui ne la dépasse, tandis que Déranger, le poëte du peuple ou des malins, et Lamartine, le poëte des âmes d'élite, échappent aux classes moyennes à chaque coup d'aile. Eh bien, cette qualité moyenne de Casimir Delavigne est marquée adroitement dans tout le discours de M. Sainte-Beuve et y règne comme une veine continue, en même temps fjue les qualités morales et aifectueuses du poëte y sont rendues avec relief, avec émotion. Il en résulte un ensendjlo fidèle, quelque chose de ressemblant même à travers les couleurs llatteuses. La seconde partie de la carrière de Casimir Delavigne, dans laquelle le poêle n'avait cessé de transiger, est franchement séparée de la première, où du moins il était un disciple original des maîtres. Dans cette seconde moitié, Casimir Delavigne s'attache à servir les goûts du public plutôt (jue les siens propres; il côtoie et suit, il ne pré-

cède pas; c'est le poêle obséquieux. On lit cela à Iravcrs les éloges de M. Sainte-Beuve, qui a maintenu ainsi son rôle de critique en le voilant. Le dé!ut du nouvel académicien a, nous dit-on, un peu surpris lcà-])as par sa lacilité et son aisance. Ces discours académiques inspirent toujours un grand elTroi, même aux hommes habitués à paraître ailleurs en public; la quantité de femmes et de chapeaux roses qui émaillent l'auditoire ne nuit pas à ce genre d'émotion. Pour nous qui savons ([ue M. Sainte-Beuve s'est aguerri parmi nous et dans son cours de Lausanne, nous ne

sommes pas si étonnés qu'il n'ait pas tremblé devant son public de Paris; notre public, après tout, en vaut bien un autre.

M. Victor Hugo a eu de très-belles parties dans son discours qu'il a débité trop pompeusement. Sa peinture de la gloire de Casimir Delavigne, contrastant avec cet •amour de l'obscurité, a eu du charme, ce (pii ne lui arrive pas toujours, et, ([uand il a caractérisé .M. Sainte- Beuve poète, il a montré de la délicatesse. Le morceau sur Port-lloyal a réussi, quoique un peu fastueux, mais il fallait bien traduire cette fois Port-Boyal à l'usage de l'Académie et du monde : ad usum sœculi. M. Uoyer- Collard, nous dit-on, a paru content; c'est l'oracle en ces matières. Au lieu de la reliure janséniste noire et sombre, nous avons ici un Purl-Roiial en maroquin rouge, splendide et doré sur toutes les tranches : (pi'importe, pourvu ({ue cela excite un plus grand nombre à le connaître et H le lire? M. Uoycr-Collard savait certes bien ce qui manquait au fond de celte peinture, mais il l'a jugée suffisante et allant au but. Une allusion heureuse de

ninONIQUES PARISIENNES. ?,Ù'>

M. Victor Hugo, qui dit que les doctrines de Port-Royal sont encore aujourd'hui la lumière intérieure de quelques grands esprits, a dû achever de bien disposer kvieux maître. Le morceau final sur les Messéiiienne.f et sur le lendemain de ^Yaterloo a été applaudi, tout en paraissant un peu exagéré. En un mot, chacun des deux orateurs a eu son succès ce jour-là, et l'Académie française n'avait pas oiïert depuis bien longtemps une fêtesi goûtée du public, si brillante et si remplie; les femmes s'étaient logées jusque derrière le fauteuil de M. Victor Hugo : et si l'on voyait dans une tribune réservée les personnes de la famille royale, on se disait qu'au cœuy de l'assemblée était madame Sand. M. Ville-

main, enfin rendu aux Lettres et applaudi par trois fois à son entrée^ siégeait à côté de M. Victor Hugo.

— VHistuire du Consulat de M. Thiers doit paraître chaque matin; les deux premiers volumes 'ont déjà paru en Amérique. On s'était arrangé avec un libraire américain pour lui envoyer les bonnes feuilles et lui permettre de publier la traduction là-bas en même temps que l'ouvrage paraîtrait eu France. Il a abusé de cette confiance et a public à la fois texte et traduction. Voilà un juli procédé bien américain.

Ce 5 avril 184,').

HISTOIRE BV COXSULAT ET T) E LE il P IIl E , PAU M. THIERS. — ARTICLE DE M. VILLEMAIN SUR CET OUVRAGE. ESPRIT DES INSTI TUTIOXS MILITAIRES,

PAR LE DUC DE RAGUSE. — MORT D'aLEXANDUE SOUMET. — JULES DE RESSÉGUIEU. — LATOUR DE SAINT-IRAR. — y i itr, ixiE.

La grande nouvelle littéraire, Tunique nouvelle est la publication des trois volumes de VHistoire du Consulal par M. Thiers. Le succès est complet et il a surpassé encore l'attente. L'intérêt du sujet est grand, et l'historien a rempli tout ce sujet par sa lucidité parfaite, par son impartialité élevée, et par l'innonibrable quantité de notions précises et nouvelles qu'il a su combiner et conduire. Ce livre est en effet admirablement composé et conduit ; on ne se perd pas un seul instant dans les détails, quoique il y en ait beaucoup en cha(|ue branche spéciale, en finances, en administration, en stra-

tégie, mais le tout est ramené à l'ensemble et concourt à la marche générale. Un sentiment élevé d'intelligence et d'imparlialitc circule à travers l'ouvrage et fait honneur au cœur aussi bien (ju'à l'esprit de M. Thiers : il y <i, sans aucune affectation, la dignité convenable à Thistoire. Quelques nobles mouvements naturels et simples viennent par endroits donner jour aux émotions que fait naître un tel spectacle : l'historien, sans intervenir trop fréquemment, est loin d'être impassible. Espérons que l'esprit public et patriotique en France en recevra une heureuse influence. Le style est ce qui, dans l'ouvrage, paraît laisser le plus à désirer; le plus souvent on n'y songe pas, tant ce style est simple, facile et courant. Pourtant de notables négligences s'y décèlent par places, et surtout, après le premier volume, on s'aperçoit qu'il y a trop d'abondance et de longueur. L'écrivain, qui avait d'abord visé à plus de concision, est revenu à sa facilité «xtrême; et c'est par ce seul côté peut-être que l'entière •dignité de l'histoire n'est point remplie. Quant au fond des juge'ments, il satisfait en général, même ceux d'entre les témoins et acteurs survivants qui seraient tentés d'épilogucr le plus : il y a quelques points seulement où la critique porte avec raison. Ainsi l'on trouve que Sieyes est d'abord surfait, et qu'à cette date du 18 brumaire comme dans tout le débat de Constitution qui a suivi, il n'avait déjà plus ce crédit que l'iiistorien lui l)rêle. Sieyes, en 1800, était déjà frappé de ridicule; voilà ce que disent les témoins bien informés de ce temps-là. — On trouve aussi que Fouché est jugé un peu favorablement et avec trop d'indulgence; le portrait

de M. de Talleyrand, très-agréable, n'est lui-même qu'ébauché; riiislorien, si bien au fait des secrets les plus honteux, ne

peut tout dire; mais ces portraits sont touchés avec infiniment d'art et de goût. On trouve enfin que M. Pilt n'est pas bien compris, et sur ce point on a complètement raison. La gloire de M. Pitt, c'est d'avoir sauvé son pays d'une révolution, et d'avoir en partie sauvé l'Europe. Il a fait comme un homme qui, voyant un violent incendie dans la maison voisine, a l'énergie et la présence d'esprit de sauver sa propre maison séparée par un simple mur miloyen, et qui a de plus le courage d'aller au secours des maisons d'en face elles-mêmes menacées. M. Pitt a compris du , premier coup d'œil que Bonarparle avait du gigantesque dans l'ambition, et qu'on ne pouvait s'en remettre à sa modération pour pacifier le monde. Il a donc lutté, il est mort à la peine, mais l'avenir lui a donné raison, et sa politique a triomphé en définitive à Waterloo. C'est triste pour la France, mais c'est glorieux pour M. Pitt, et M. Tliicrs, qui a si bien compris et a su honorer par ses jugements impartiaux les autres adversaires de la France, a manqué ici à cette disposition à l'égard du plus grand de ces adversaires. Nous ne saurions, au reste, mieux faire (|ue de reproduire sur ce point comme sur plusieurs autres les observations pleines de justesse de M. Yillemain. Ce dernier, en elTet, a donné dans le journal la Presse du :20 mars un article très-spirituel sur* les volumes de M. Tliiers. Depuis cpril est revenu à la santé, M. Yillemain redouble, nous dit-on, de vivacité ef d'esprit; il est comme ces coursiers généreux qui, ayant

Ijronclié un moment, se rodressent et reprennent le galop avec plus de frémissement et de vigueur. Cet article de la Presse est remarquable à plus d'un litre. L'épigramme s'y glisse à côté de l'éloge; l'éloge y est pour beaucoup de monde, pour M. Tliiers, pour M. de Lamartine, pour M. Hugo, pour M. de Chateaubriand, i)Our M. Pasquier, pour tous en un mot, excepté pour M. Guizot,

auquel son ancien ou plutôt son récent collègue garde une rancune qui n'est peut-être pas suffisamment justifiée et qu'il serait plus digne de contenir •.

— Il est un genre de critique que peu de personnes s'aviseront de faire à l'ouvrage de M. Thiers : le courant des idées est si changé en France, et les esprits sont tellement tournés à une admiration presque sans réserve pour la force et pour l'organisation, qu'on remarque à peine la sévérité que montre l'historien contre la résistance politique du Tribunal. La liberté proj»rement dite a peu de faveur en France depuis quelque temps. Des lecteurs plus fidèles aux souvenirs libéraux et moins désabusés sur le compte de ces doctrines auraient droit de s'étonner pourtant de la facilité avec laquelle riiistorien absout le héros. Il y a quelques remarques improbatives sans doute; mais elles ne lienneiit.pas luiii:teinps devant celle violence glorieuse du César (jui brise tout ce qui s'oppose à ses desseins. Napoléon est un homme à la façon de César en effet, et qu'on doit louer comme tel ; mais il n'est pas comme Charleinagne, il ne cherche

1. Saiiile-BcuYC renvoie ici aux passages d<i l'artiulc de Villeaiaiii conceinanl Sicyes, ("iiiizol et Pilt.

pas à éveiller le genre humain, à le rendre libre, juste,, moral dans la belle acception du mot. Le pouvait-il faire dans les circonstances où il est venu ? c'est une question qu'il devient même inutile de se poser, puisqu'il ne le pouvait cerlainenient avec sa nature personnelle et avec la forme absolue de son génie. Qu'on ne s'étonne donc point que, même à son moment le plus glorieux, il y ait eu des âmes élevées, des âmes d'élite, amies de la justice et du droit, qui se soient dit entre elles comme Cicéron càAllicus: Sibi habeat suam fortunam. Vnam me hercule tecum apricatio-

nem in illo Lucretino tuo sole maliiii quani omnia istiusmoiU régna; vel polius mori millies quam somel isfiiismodi quuJuuam cogilare. — Ce que madame de Staël, écrivant à Trary ou à Cabanis on 1802, aurait traduit ainsi: (^ Qu'il ait pour lui sa » fortune ! mais certes j'aimerais mieux une seule pro- » menade avec toi dans tes bois d'Auteuil que tous ces » règnes usurpés; ou plutôt j'aimerais mieux mourir » mille fois que de penser une seule fois quelque chose » de tel. » — M. Thiers oublie trop qu'il a pu y avoir de ces âmes et qu'il s'en est rencontré en efl'et dans l'opposition d'alors. Mais tuut le monde l'oublie aujourd'hui.

— Le duc de Uaguse vient de publier sous ce titre, Esprildes inslll niions niililaires, un volume plein de feu, d'intérêt, de science et d'agrément ; il rend accessibles au lecteur une foule de questions qui semblaient du ressort des hommes spéciaux ; il fait comprendre la guerre, Tempercur, Wellington, le génie de la France et de l'Anulelerre. C'est un livre à lire.

CHROMQIES PAKISIENNES. 311

— La mort frappe coup sur coup au sein de l'Académie et parmi les générations dont le tour ne semblait p^s encore venu. M. Etienne, poëte comique distingué sous l'empire et organe spirituel de l'opposition libérale dès les débuts de la Restauration, pouvail sembler avoir rempli sa lâche ; mais M. Soumet, mort ces jours derniers, appartenait par son talent et par ses succès à une école qu'on est encore accoutumé d'appeler l'école moderne. M. Patin a parlé à merveille sur sa tombe, bien qu'avec l'extrême indulgence qui est de rigueur en detels moments. M. Soumet était un poëte habile, rompu à l'art des vers, mais pauvre d'idées et infecté de faux goût. Il suppléait trop souvent à cette disette d'idées ' par des conceptions enflées cl étranges au fond desquelles on

sentait Tabsence de sérieux : c'est le défaut radical de sa Divine Epopée, au sujet de laquelle M. Yinet a dépensé, dans le Senteur, tant de bon esprit et de victorieuses raisons sans parvenir à entamer la conviction de l'auteur. M. Soumet, nous dit-on, dans la vie privée, avait de l'esprit, de la grâce, une sorte de courtoisie romanesi[ue qui se conciliait d'une manière assez aimable avec les vanités du poëte et de légers ridicules. Sa bibliolhè({uc, nous dit un journal, se composait en tout de six ou sept ouvrages : Homère, Virgile {ÏEnéiile), la Jérusalem du Tasse, les Lusiades de Camoëns, la Messiadc de Klopstock, et la Divine Ejiopée, qu'il ajoutait d'autorité à celle illustre famille : une plume d'air/le, présent d'un ami, et avec laquelle il avait écrit celle Divine Epopée, était suspendue coinnie trophée au-dessus de l'œuvre. Sa dyleinneslre, moins pompeuse, laissera

{)lus de souvenir ; elle a marqué un moment dans les

fastes dramatiques de la Restauration.

— Jules de Rességuier, un poêle assez agréable et très-maniéré, a fait autrefois, dans une pièce adressée à Soumet, ce vers qui peint en un trait le défaut de celui jju'il croit louer :

Et c'est peu qu'ils soient beaux, tes vers, ils sont charuianls !

On dira tant qu'on voudra que c'est là le dulcia suiila d'Horace. Ce mot charmant qui veut surenchérir sur le beau, peint à merveille la mignardise et le faux gofil ■\enant gâter des inspirations qui promettaient d'être Jjelles. Ce chaintaitl chez Soumet revient tous les trois «>u quatre vers, qu'il s'agisse de tragédie ou d'épopée; •on pourrait appliquer encore à sa manière pompeuse, sonore et creuse, à son vers spécieux et brillant, le bcl- Jum ca-

pul, sed cerebrum non habel du fabuliste : belle forme, mais vide d'idées!

— Il y a eu le samedi 5 avril, au Théâtre-Français, un succès de tragédie nouvelle : Viri/inie, par M. Latour de Saint-Ibar. 11 paraît que mademoiselle Rachel y a été irès-belle et créatrice. H devient très-évident que le pu- J)lic français revient plus que jamais aux Grecs et aux Jlomains, dont on l'avait vu si dégoûté il y a quelques années. Le Tite-Live a remplacé les chroniques du moyen âge; il est vrai que les dramaturges romantiques en France avaient si mal lu et étudié ces chroniques qu'ils n'en avaient tiré que le grossier et le repoussant. {]e n'est pas ainsi qu'avait fait Maiizoai en Italie, dans ^es deux beaux échantillons de Carmagnola (.'IdWdelelii.

Ce 5 mai 18t5.

LA QUESTION DES JLSUITES A LA CHAMBRE DES Di;l'UTÉS. — M. TIIIEIIS, M. DUl'lN, M. P.ERUYER, M. DE LAMARTINE. — ÉLÉVATION DE M. VICTOR HUGO A LA PAIRIE. — JASMIN DÉCORÉ DE LA LÉGION D'iION- N E U R .

— La grande alTaire (le ces derniers jours a été la discussion de la Clianibrc des députés des 2 et 3 mai sur les jésuites. Le cartel était donné d'avance, et l'on se préparait comme pour un grand combat. 11 n'y a pas eu de combat, attendu que le ministère a trouvé un moyen, depuis quelque temps, pour s'assurer de la majorité, c'est d'adbérer à toutes les mesures que propose l'opposition ; il résulte de là que le ministère, au lieu de la majorité, a tout simplement l'unanimité. La plaidoirie a d'ailleurs été fort éloquente et fort belle;)l. ïliiers y a J'ail preuve d'une inodérati-

Dii dans les formes qui sent évidemment riiomme d'Klat disposé à redevenir ministre

dans un temps qui n'est pas bien éloigné. M. Dupin y a eu sa vigueur logique et son bon sens, un peu vulgaire, mais franc et incisif. M. Berryer est le seul orateur qui ait ouvertement plaidé pour la liberté des congrégations religieuses; il l'a fait avec éclat, avec cette ampleur d'éloquence que lui seul possède et qui le fait écouler et presque applandir dans les questions même où ses opinions ont le moins de faveur. Quant à M. de Lamartine, il n'a pu, un seul instant, maîtriser l'inaltenlion de la Cliambre; il en souffrait, il le laissait voir, mais il ncparvenait point à flécliir cet auditoire impatient et irrité; sous la magnificence que gardait encore sa parole jusque dans ce désarroi, on se demandait en vain ses rai sons et ce qu'il voulait dire, et l'on n'a pu s'en rendre compte pas plus que lui-même il ne le savait bien peutêtre. — Nous ne prétendons dans tout ceci, comme on le voit, que noter retfet oratoire et, en quelque sorte,. littéraire de ces deux séances.

— Un événement politique qui touche de près à la littérature est l'élévalion de Victor Hugo à la pairie, ^'ous n'y voulons voir qu'un fait, c'est qu'en France on arrive désormais à tout par son esprit et par son talent, même quand ce talent n'a été appliqué qu'aux choses d'imagination pure et de poésie. — Un autre fait que nous nous permettrons de rapprocher du précédent, c'est que le poêle coiffeur d'Agen, l'aimable Jasmin, vient, dit-on, (k^ recevoir la croix de la Légion d'honneur : autre preuve j|u'avec de l'esprit et même par la poésie seule, on triomphe aujourd'hui de toutes les difficultés et de tous les préjugés, qu'on se classe à son rang, et qu'on se fait fina-

lement reconnaître et honorer des puissances sociales officielles. Un ministre croit s'honorer lui-même en acceptant et en ratifiant le choix du public. Ces croix d'ailleurs, en France, sont tellement prodiguées qu'elles ont perdu leur prix et leur vrai sens de distinction; nous ne signalons cette marque d'honneur pour Jasmin qu'à cause du contraste que cela fait avec sa profession ; cette nouvelle sera bien accueillie dans le midi de la France qui voit en lui son poêle populaire.

Ce 5 mai 1815.

A P R 0 r 0 S DE LA T R A G E r> I E DE Y 1 R G 1 y I F- , PAR M. LATOUR DE SAINT-IBAR, AU THÉÂTRE-FRANÇAIS. — ÉTAT DE l'art DRAMATIQUE EN FRANCE. — ESPÉ- RANCES DÉÇUES.

Le succès de la tragédie de Vii'yinic se soutient au Tiiéàtre-Français; c'est le succès de mademoiselle Rachel plus encore que celui de l'œuvre elle-même. Virginie n'est qu'une sœur, et une sœur cadette de la Lucrèce de Ponsard. La pièce est bieiî, elle est conduite conformémeiità l'histoire, et raisonnablement; il y a d'assez beaux vers et il n'en est pas qui choquent; la couleur locale, les apostrophes aux dieux lares, les allusions aux coutumes romaines, \a farine et le miel, l'orge et le sel, tout cela est assez à point em|)loyé; mais ce qui donne le caractère dramalique, c'est l'accent de mademoiselle lîachcl en deux ou trois moments, c'est son altitude simple, noljle, virginale, dans toute la pièce; elle esl

CHRONIQUES PAU ISIENIS ES. fil7

hclle comme certaines figures des vases antiques. — 1! n'est [)ent-èlre pas inutile de rappeler rpie toute celle couleur (r.4y(c/réC7/6'H<>/' romain, où la scène se retrempe et rajeunit

tant bien que mal sa teinte en ce moment, a été pour la première fois essayée el appliquée par un poêle peu connu, M. Jules de Saint-Félix, dans un recueil intitulé Poésies romaines. Ce recueil a été peu l'emnrqué à Tépoque de son apparition, el il aurait droit |)()in'tanl, en ce qui est du procédé, à revendiquer la priorité d'invention, si invention il y a.

Le succès même de ces deux dernières tragédies,]7rtjinie et Lucrèce, peut servir à mieux mesurer la décadence et la déchéance des hautes pensées et des espérances ambitieuses qu'on avait d'abord conçues dans cette carrière dramatique, telle qu'elle se rouvrait il y a viiigt-ciaq ans. Alors en eiïeton sp plaisait à concevoir une sorte de drame à la fois réel et idéal, qui reproduirait avec étude et fidélité les mœurs et les personnages de riiistoire, y associerait les passions éternelles de la nature humaine, et ferait parler le tout d'un ton plus sinqile et [)lus sincèrement poétique à la fois qu'on n'avait osé jusqu'ici. Les deux seuls beaux échanlillon-; |)arfaits (pi'on ail eus dans ce système dramati(iue moderne, tel ([u'il était conçu alors par l'élite des esprits délicats, sérieux el élevés, c'a été les {\c\\\ pièces de.AIanzoni, Citriiidijitoid cl Adelchi. Kn France la .]/(,'/7V S^lmiil de M. Lebrun s'acheminait dans le même sens, mais avec timidité et avec entraves; les Vêpres siciUcunes de Casimir Delavigne ne faisaient pas un mouvement, pas un geste de ce côté. Dans les années ipii suivirent Maiic

Stuatt, on essaya encore, mais sans succès auprès du public; le Cid d'Andalousie du même auteur n'obtenait point grâce. On attribuait ces difficultés alors cà des gênes extérieures, à la censure qui interdisait certaines représentations historiques sur la scène et qui n'aurait point toléré certaines familiarités avec les grands

personnages royaux ou ecclésiastiques. Les bons esprits, parmi les novateurs, se rejetaient dans les drames écrits, dans les essais développés en volume ou les chaudes esquisses dialoguées : on eut les Etats de Blois, les Barricades de Vitet; on eut le Théâtre de Clara Gazul de Mérimée. On se disait : « Patience ! quand la scène sera libre, nous verrons bien. » Au commencement de 1830, Hernani vint apporter du mouvement et comme un éveil de prochain espoir; c'était étrange, c'était peu historique, c'était plus qu'humain et assez surnaturel, mais enfin il y avait éclat, poésie, nouveauté, audace. La critique, pendant tout ce temps- là (je parle de la critique qui compte)", faisait son office avec zèle et courage; elle s'attachait à réfuter les sottes querelles des adversaires, à démontrer qu'il y avait quelque chose de possible en dehors de l'ancien système, que le siècle devait avoir son drame à la scène comme il l'avait eu dans l'histoire. Je ne puis mieux comparer la critique d'alors qu'à ces ingénieurs et à ces officiers du génie qu'on envoie d'avance pour frayer le chemin, établir une chaussée à une armée qui les suit et qui fiiit une halte forcée. Les ingénieurs étaient donc à l'œuvre; on essayait de tracer à la moderne bande des nowteurs dramatiques une route qui tournât les temples de Racine et de Corneille et qui

n'en fût pas écrasée; car les vieux critiques, logés dans ces temples, en faisaient des espèces de forteresses d'où ils tiraient sur les nouveaux venus et croyaient leur barrer le passage. De là plus d'un combat. Il arriva même, je pense, que pour élargir un peu cette route disputée, il y eut quelques jeunes critiques plus osés qui n'hésitèrent pas à faire sauter (surtout du côté de Racine) quelque portion du marbre sacré, quelque coin des degrés de ces temples augustes. Bref, le chemin semblait tracé, il était clairement indiqué du moins, et il ne s'agissait plus pour les

poêles, surtout après juillet 1830, et la pleine liberté de la scène étant conquise, que d'y marcher et d'y faire leurs preuves. Or, qu'a-t-on vu? Oh! nous sommes très-certain que plus d'un, parmi les cnûques-ingénieurs dont nous parlions tout à l'heure, a été honteux de voir pour qui il avait travaillé. Le faux historique, l'absence d'étude dans les sujets, le gigantesque et le forcené dans les sentiments et les passions, voilà ce qui a éclaté et débordé; on avait cru frayer le chemin et ouvrir le passage à une armée chevaleresque, audacieuse mais civilisée, et ce fut une invasion de barbares. Après douze ou quinze ans d'excès et de catastrophes de tous genres, le public en est venu à ne plus aspirer qu'à ([uelque chose d'un peu noble, d'un peu raisonnable et de suffisamment poétique; toutes les pensées suivies et les vues projetées, il y a vingt-cinq ans, ont été interrompues, et la tradition n'en a pas été recueillie par les générations mal guidées, survenues pêle-mêle, et sans aucun lien qui les raltachàl à leurs aînées. Voilà conuiienl deux pièces estimables, dont l'une (Lucrèce) est

très-supérieure à l'autre, mais dont aucune ne réalise le moins du monde l'idéal moderne qu'on avait, à un moment, entrevu, voilà comment ces deux pièces qui ne sont que de très-nobles essais de poètes qui sembleraient à peine encore émancipés delà plus excellente des rhétoriques, ont été presque un événement : il y a vingtcinq ajîs, à une époque qui comptait parmi les juges de la tentative dramatique, non-seulement les jeunes esprits sérieux de la France, mais des témoins attentifs et des juges l'uiopéens, tels que Goethe, Waller Scott et Manzoni, en eiït-il été de la sorte? il n'est pas même besoin de faire la réponse.

Ci; vomlreJi 'J mai 18 j').

KLECTIOX n ALFRED DE VIGNY ET DE M. VITET A l'académie FRANÇAISE.

Nous lisons dans un journal : L'Académie, dans sa séance parliculière du jeudi <S mai, a procédé au remplacement tle MM. Etienne et Soumet. Le nombre des membres présents était de 34; — M. Guizot y assistait assez près de M. Villemain, et M. Tliiors non loin de M. de Lamartine. Il n'y a pas eu de combat bien vif à l'Académie ce jour-là, malgré la présence de tous ces grands rivaux; on ^laraissait s'être entendu pour porter d'abord M. Alfred de Vigny, qui a passé au premier tour de scrutin, dédommagement bien dû après une si longue attente. M. Vitet a été nommé ensuite presque aussi aisément. La poésie et les arls ont en eux deux représentants de [dus; décidément c'est l'iieure de ce qu'on a longtemps appelé les jeunes générations; elles arrivent, elles se casent, elles s'assoient. On aimerait à les voir suivies

d'autres générations empressées et ardentes. Mais jusqu'à présent on cherche en vain, et l'espace se fait plus vaste chaque jour et plus vide.

Il ne serait pas très-beau que cela durât ainsi, et qu'on ne pût absolument plus dire des générations successives :

Et quasi cursores rilai lampada tradunt.

Le fait est que depuis bien du temps il n'y a pas beaucoup de vie et qu'on ne court pas. S'il y a foule et presse, c'est comme dans une rue; il n'y a ni émulation ni mouvement comme dans une arène.

Ce 5 juin 184S

lUttMAT DES JOURNAUX QUOTIDIENS ENCORE AGRANDI. — LE LIVRE DE M. DE RÉ.MUSAT SUR ABÉLARD. — LETTRES DE LOUIS XVIII. — PORTRAIT DE LOUIS XVI ET DE LOUIS XVIII PAR M. DE BARANTE. — OPINION DE ROYER-COLLARD SUR LOUIS XVIII. — LORD BROU- C.IIAM ET CUILLAUME SCHLEGEL ÉCRIVANT EN FRAN- ÇAIS. — LE l'ITT DE M. DE VIEL-CASTEL. — UN MOR- CEAU DE .M. DE SAINT-PRIEST SUR L'INDE.

Voilii les journaux quotidiens qui s'agrandissent encore : ils étaient trop étroits appareniinent pour l'annonce industrielle qui les envahit de plus en plus. Le rcuilk'lon en sera quitte par s'allonger et se distendre de plus en plus, comme la grenouille de la fable, qui fit si Mcn quelle creva. L'effet de celte immense production et consommation quotidienne commence à se faire sentir d'une manière fâcheuse sur la lihrairie. On n'achète guère de livres quand on lit tant les journaux ; les yeux

et l'esprit ont leur ration chaque matin, et s'en tiennent là. Les journaux ne vantent d'ailleurs que les livres et les auteurs qu'eux-mêmes ils éditent, La librairie sérieuse en souffre, et les gens de province qui se cotisent pour lire trois ou quatre feuilletons se croient au fait de tout. — Le prince héréditaire de Saxe-Weimar était dernièrement à Paris; comme il causait avec M, Emile de Giiardin, celui-ci lui dit : «Voyez-vous, on levait autrefois nn rryiinent à ses frais, aujourd'hui on crée un journal. Tout homme qui compte ou qui veut compter a son journal à lui. »

— M. deRémusat vient de puhlier le volume premier d'un ouvrage sur Abélard et sa phUosopliie. M. de Réinusat avait, il y a

quelques années, composé sur Abélard wn^ suite de scènes dramatiques dont il avait fait lecture dans quelques salons et qui avaient obtenu le plus vil succès. Mais ayant voulu étudier plus à fond la philosop!iiîi et les ouvrages d'Abélard, il a laissé son drame de côté et l'a condamné à l'oubli. C'est aujourd'hui un ouvrage tout à fait historique, un ouvrage sérieux et profond qu'il publie. Le premier livre contient la vie d'Abélard, les livres suivants sont consacrés à l'analyse et à l'examen de sa philosophie, et deviennent indispensables à rétiide de la scolastique dont ils donnent la clef. Ces derniers livi'es sont d'une lecture difficile, toute spéciale, tu'.ite destinée aux gens du métier; la France n'a plus rien à envier aux travaux des Allemands en ce genre. Mais ce que tous les esprits sérieux liront avec intérêt, c'est le livre qui retrace la vie et le caractère d'Abélard. M. de Piémusal a pénétré celui-ci dans toutes ses pro-

fondeurs, dans toutes ses subtilités et toutes ses contradictions. 11 le montre bel esprit éloquent et profond, talent supérieur, caractère faible, et d'une sensibilité inquiète et maladive qui devance certaines tristesses toutes modernes. Il y a un peu de René, un peu de Jean- Jacques et de Lamennais dans l'auteur de Sic et non et dans l'amant d'Héloïse. M. de Hémusat le définit à merveille téméraire et triste, entreprenant et plaintif. Iléloise y est proclamée et démontrée bien supérieure à lui de caractère et de cœur, et au moins son égale pour l'esprit, — peut-être la première des femmes. Ces deux cent cinquante pages qui composent la vie d'Abélard suffisent pour classer le livre de M. de Réniusal, quaml même le reste serait aussi difficile à étudier qu'un traité de géométrie ou d'algèbre, et que la scolastique ellemême.

— On vient de publier un volume de Lettres adressées par Louis XVIII au comte de Saint-Priest, qui fut ministre du prétendant pondant l'émigration. M. de Garante amis en tète du volume une notice ([ui est uncbapilrc intéressant d'iiistuire. Le comte de Saint-Priest, qui fut ambassadeur à Constantinople, puis ministre de Louis XVI eu «S9, puis ministre cl confident de Louis XVIII pendant l'e.xil, prélait par sa longue carrière à une sorte de résumé historique et à coup d'œil rétrospectif sur toute celte époque de la Révolution. M. de Barante s'est acquitté de cette tâche avec tact, avec goût, avec justesse. L'impression qui résulte de ces pages écrites par un esprit si modéré esl bien défavorable d'ailleurs et à l'ancien régime et aux personnes royales qui y figurent.

Louis XYI est représenté tel qu'il fut et sans son auréole (le roi-martyr, faible, inerte, disgracieux, maussade : sa bonté même nétait qu'une forme de sa faiblesse. Louis XVIII exilé y apparaît confit dans la conscience béate de son droit divin, y puisant quelques sentiments de dignité sans doute, mais surtout un contentement superljc qui était fait pour affliger les gens sensés de son parli. Les illusions de cette petite cour sont singulières ; elles étonnent de la part d'un esprit sensé comme Télait après tout celui de Louis XYIII; on n'a qu'à lire les instructions qu'il donnait à M. de Saint-Priest auprès dr M. de Thugue et de la cour de Vienne, à la veille de Marengo. Au reste tous les exilés en sont là, et, dès qu'on émigré, on ne voit plus les choses du dedans qu'avec une lorgnette toute particulière.

On peut croire d'ailleurs que dans les jugements qu'il exprime sur les choses et sur les hommes, M. doBaraiitc ne fait que se régler sur les opinions qu'il a trouvées exprimées dans les papiers

et les notes de M. de Saint - Priest. Ces opinions sévères étaient au fond celles des quelques hommes sensés et modérés de ce parti ; mais ils se contentaient de les dire à l'oreille; c'est pour la p emière fois qu'elles se produisent aussi nettement,

— On demandait un jo-ur à un homme considérable qui avait beaucoup connu Louis XVIII, si, vers la fin, lorsqu'il accepta et subit les ultra-royalistes et le parti du comte d'Artois, il avait bien toute sa tête ; cet homme considérable, et que nous pourrions nommer (Uoyer-Collard), répondit : o. Il avait un peu baissé; vers la fin il n'y avait plus en lui que ce qu'il était tout d'abord, le bel ospri!,

le petit esprit du xviii" siècle; tout ce que rexpérience lui avait donné d'acquis dans l'intervalle s'en était allé. » — Ainsi cela arrive souvent en vieillissant; on perd ce qui n'était qu'acquisition et emprunt; on retombe au point de départ. — Eh bien, Louis XVIII, dans cette Correspondance avec M. de Saint-Priest, en est encore à ce point de départ, avant l'expérience acquise.

— Lord Brougham vient de publier en français, écrit par lui-même, un volume sur VoUaire et J.-J. Rousseau : c'est un hommage à la France. — Guillaume de Schlegel, qui vient de mourir, lui avait rendu souvent ce genre d'hommage, même lorsqu'il était le plus sévère contre les admirations exclusives si ordinaires au goût et à l'esprit français. Il écrivait sur la Phèdre de Ilacine en français. Ses OEurres posthumes qu'il laisse sont également écrites en français.

— Le Pilt de M, de Yiel-Castel, dans la Revue des Deux Mondes, répond à propos et victorieusement au jugement un peu léger de M. Thiers en son Histoire.

— On a aussi fort remarque dans le même recueil le morceau de M. de Saint-Priest sur l'Inde; ce sont là des morceaux d'histoire qui vont de pair avec les grands morceaux de M. Macaulay et autres, dans la Rerue d'Ediinbouif/. Cela conslilue en France un genre nouveau de litléralure : VEssui historique dans tout sou sérieux et tout son (lévelopi)cnicnt.

Ce 6 juin 18i5.

MAN'ZOM. — DE LA DIFFICULTE DECUIUE EN ITALIEN

Nous sommes assez accoutumés â l'cxactilude de M. Sainte-Beuve pour penser qu'il n'a point hasardé de telles opinions, et que s'il les attribue à Manzoni en des termes si explicites et si formels, c'est qu'il a eu entre les mains des témoignages aussi authentiques qu'on le peut désirer. Ceci admis, rien de plus intéressant que de saisir Manzoni nous livrant ainsi le secret de ses scrupules et de SCS anxiétés d'écrivain. Nous lui accordons volontiers ce qu'il dit sur la ditTicullé et les inconvénients qu'on éprouve en voulant écrire de longs ouvrages

1. Sainlo-Ueuve coumicnti' ici, à propos de Manzoni, son article sur Fauriel qui vouait de paraître dans la lievue des Deux Mondes, et qu'il a rci-ueilli depuis dans les Portraits contemporains (tome IV). Nous y renvoyons le lecteur pour l'intelligence de ce qui suit.

en bonne prose italienne sur certains sujets. Mais en ce qui est de la poésie, nous avons peine à ne pas voir plutôt un avantage clans cette espèce de langue, non pas artificielle, mais supérieure à la langue usuelle et il'un ordre plus élevé, d'un ordre à part, qu'il est permis et même imposé à tout poëte sérieux de ressaisir et de s'approprier. Après tout, la belle poésie latine étaitelle autre chose? et croit-on que Virgile et Homère parlassent en vers la même langue que le commun peuple de Piome?On pourrait, je crois, en dire presque autant de la belle langue atliqae chez les Grecs, laquelle était certainement quebiuc chose d'un peu artificiel, bien que se rapportant de préférence au ton et au goût du peuple d'Athènes, tout comme en Italie la belle langue aime à se réclamer du peuple de Florence. En français, nous n'avons rien eu île tel, et d'autres inconvénients se sont faits sentir dans la poésie. Celle-ci a eu la prétention de parler comme la prose, d'en différer aussi peu que possible. Malherbe s'est tout d'abord vanté, on s'en souvient, d'aller prendre les mots de son vocabulaire parmi les portefaix du port an foin et dans le peuple des halles. Or il n'en est pas résulté que les gens du peuple en France aient su par cœur les vers de Malbcrjje et les aient pu comprendre. La poésie s'est donc imposé ces conditions un jieu appauvries de la prose gratuitement et en pure perte, puisque en restant <laire et courante elle n'en est pas devenue plus populaire pour cela. Vultairc a donné sa fameuse recette pour voir si des vers français éliiienl bons ou mauvais : Mi'llr:-Jcs en pi'txr! La poésie en France a suivi celle

voie depuis Maliierbe jusqu'à la fin du xviii* siècle. Au lieu d'avoir comme ailleurs ce qu'on appellerait les sacres balcons, elle n'a eu, si l'on peut ainsi parler, qu'un trotloir, Irès-habilement construit, mais très-peu élevé audessus de la prose. De nos

jours on a essayé de rendre à la poésie sa langue propre, son style, ses images, ses privilèges, mais l'entreprise a pu paraître bien artificielle, parce qu'il a fallu aller chercher ses exemples dans le passé par delà Malherbe, et encore des exemples très-incomplets et sans autorité éclatante. 11 y a bien longtemps que Fénelon, dans sa Lettre à VAcadémie française, semble avoir reconnu cette infériorité de la poésie française, en comparaison de la poésie des Anciens. Or en italien, grâce à Dante et à la faculté qu'a tout poète moderne de se rapporter à ces hauts exemples et de s'élever au-dessus du niveau du jour, la poésie a gardé son rang suprême, ou du moins elle le recouvre toutes les fois qu'un vrai poète se rencontre. Voilà ce qu'on pourrait répondre à Manzoni, à l'auteur des chœurs de Carniagnolii et des 7/^/*/ sacri.

Dans tout ce que nous venons de dire de la poésie française, nous désirons être bien compris; nous ne prétendons en rien diminuer le mérite des poètes français dont quelques-uns sont si évidennnent supérieurs, nous ne parlons que de la langue même dans laquelle ils ont écrit et des conditions qu'elle leur a foit subir. Les poètes anciens (et peut-être en est-il ainsi dans quelques langues modernes autres que la française) ont eu à manier une étoffe bien plus disposée pour la poésie, ils ont trouvé plus aisément sous leurs doigts ce tissu

des saintes mélodies que déployait Homère pour parler avec André Cliénier. Ils étaient naturellement portés par un grand courant et par un fleuve sonore comme la lyre d'Orphée par le fleuve de Thrace. En un mot, jamais il ne serait venu à l'idée de personne, pour louer leurs vers, de dire ce que M. de Bufl'on di-

sait des beaux vers français : Cela est beau comme delà belle prose.

Ce 5 juillet 1815.

AGRANDISSEMENT DE FORMAT DES GRANDS JOURNAUX. — LA liEVVE DE l'AllIS CESSE DE PARAITRE. — CRÉATION DE L^AnTISTE. — M. ARSÈNE IIOUSSAYE. — LA REYVE DES DEUX WOXDEf^ KES^TE AUX MAINS DE M. BULOZ. — LES BliETOXS, DE BRIZEUX. — POÉSIES DE THÉOPHILE GAUTIER. — ORGUEIL DE LA VIE.

Les dimensions des grands journaux se sont agrandies; le systcnie des annonces Duveyrier se déploie en long et en large; les feuilletons nagent au milieu de tout cela comme de minces vaisseaux à travers un Océan, et l'œil du lecteur ne sait plus où se poser.

Voilà les journaux français aussi vastes (juc les journaux anglais et américains. Peut-être l'estomac du lecteur français se distendra à l'avenant.

Il y a eu ces jours-ci une autre révolution moins visible, mais non moins importante. La Revue des Deux Mondes a eu sa crise intérieure. Cotte Revue et celle de

Paris étaient depuis quelques années aux mains des mêmes propriétaires, MM. Buloz et Bonnaire La dernière transformation de la Revue de Paris, qui visait à devenir un journal quotidien, n'ayant réussi qu'imparfaitement, il en est résulté entre les propriétaires un désaccord à la suite duipicl la Reçue de Paris a suspendu ses publications '. Quant à la Revue des Deux Mondes, M.

Buloz, qui l'a créée et qui la dirige depuis quatorze ans, en est devenu l'unique acquéreur et propriétaire ; il s'occupe à lui donner de nouveaux développements, à perfectionner les branches existantes, à les varier et à assurer à ce Recueil la supériorité qu'il s'est acquise déjà entre les meilleures Revues d'Europe. On dit ([u'une société d'actionnaires composée de personnes considérables dans la littérature et la politique, et formée par les soins de M. Buloz, donnera désormais à la Revue des Deux Mondes un fonds plus consistant et prêtera un point d'appui plus solide et plus fixe à l'activité de l'habile directeur.

— Le poëme de M. Brizeux, intitulé les Bretons et composé de vingt-quaTre chants, vient de paraître. Il serai! prématuré de juger du premier coup une œuvre sérieuse que nous avons pu à peine parcourir. Le poëte a évidemment voulu peindre avant tout le pays et les mœurs; la fable (si fable il y a), l'action romanesque qu'il a jetée à travers, n'e^^t ([u'un prétexte et tient peu de place,

1. La Ri'rtic ilc Puris, par suite d'un arrani,'oinciit iilh'iieur, va s- ronfoiKlrc avcj un journal d'art et de littérature iutitulé l'Artiste, (|ui aura dcsoruiais le droit d'ajouter à sou titre celui de Revue de Puris. L'Artiste e>l dirij;i' par M. Arsou > Houssayo.

trop peu sans doute. Des paysages francs, naturels, des scènes prises sur le fait, une i!:rande vérité de traits et un grand art d'expression dédommagent de l'action un peu absente, et recommandent, à première vue, cette étude qui esl, du moins, une liante et noble tentative.

Voici un passage du chant second; le poëte, qui vient de décrire la défense d'un troupeau de bœufs contre un loup, s'écrie

tout d'un coup, exprimant cet amour un peu sauvage et forcené pour sa IJretagne qui fait l'inspiration de son poëme :

o landes! ô forêts, pierres sombres et liantes,

Bois qui couvrez nos champs, mers qui Ijatlez nos côtes,

Villages où les morts errent avec les vents,

Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants?

Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte.

Parmi ces hommes bruns montrer l'œil hleu d'un Celte,

J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,

Miîri par leur soleil, de leurs arts enivré ;

Mais, dès que je sentis, ô ma terre natale,

L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale.

Lorsque je vis le llux, le reflux de la mer,

Et les tristes sapins se balancer dans l'air.

Adieu les orangers, les marbres de Carrare,

Mon instinct l'emporta, je redevins barbare.

Et j'oubliai lus noms des anUqucs héros.

Pour ciiaiitcr les combats des lon[is et îles taureaux!

— On vient (b? recueillir dans la Dibliothèquc Charpentier les (l'uvres de Théophile Gautier; son volume de vers, qui en

contient un assez grand nondu'e d'inédits, aura un certain succès auprès de ceux à qui la

grâce de la fantaisie et la vivacité de la couleur suffisen On peut citer comme une élégie d'un paganisme très-nu, mais très-gracieux (le genre admis), son Premier rayon (le mai. D'autres petites pièces ont bien du relief et de la tournure. Quel dommage qu'une prétention presque continue gâte tout cela, et que la sensibilité simple et vraie manque sous ces vernis si souvent flatteurs! — M, Gautier est parti pour l'Afrique où il va enrichir sa palette de nouvelles couleurs locales.

Voici de ce volume une des jolies pièces, une de celles qui se peuvent citer (car toutes à beaucoup près ne sont pas dans ce cas); le poëte qui l'a intitulée Fatuité ne fait qu'y exprimer bien sincèrement sa manière d'être le plus habituelle, sa façon de vivre, de porter la tète et de respirer; on y sent déborder à chaque nut l'orgueil de la vie.

Je suis jeune; la pourpre en mes veines abonde ; Mes cheveux sont de jais et mes regards do feu, Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohème, Sans les compter je jette et mes nuits et mes jours, Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême M'a surpris dénouant un masque de velours.

Plus d'une m'a remis la clef d'or de son àine; Plus d'une m'a nommé son maître et son vainqueur; J'aime, et parfois un ange avec im corps de fenune Le soir descend du ciel pour dormir sur mon cœur.

On sait mon nnm, ma vie est heureuse et facile; J'ai |ilusioiirs ennemis et quelques envieux; Mais l'amitié chez nmi toujours trouve un asile. Et le bonheur d'autrui u'ollViisc pas mes yeux.

33f) CHUONIQUES PARISIENNES.

L'orgueil de la vie, l'enivrement de la jeunesse et des sens, c'est là trop souvent l'inspiration unique de la poésie moderne, et il vient un moment où, poussée trop loin, prolongée au delà des termes, cette inspiration sans partage devient imprudence fatale, tourbillon et ruine.

Ce 0 juillet 1815.

nKRANGER EN 1845.

Dans l'article qu'il vient de publier sur Desaugiers «lans la Revue des Deux Mondes ', M. Sairrte-Beuve a voulu sans doute faire allusion à la chanson très-injuste de Déranger intitulée Paillasse (1816), qu'on a dit être dirigée contre Desaugiers; celui-ci, s'il y a répondu, n'y aurait répondu qu'avec bien peu de fiel par la chanson intitulée le Ctimmis indépi'udanl, qui semblait faire allusion elle-même à la fausse position de l'.êrangir, alors employé dans les bureaux de l'inslruction puijlifine. Les deux chansonniers ont pu désavouer ensuite toute intention de se blesser directemeut, mais leurs amis et

1. L'arlidc en queslioii est du !<"■ juillet 181."). N'ouMioiis pas «|ue les olinmiques de Sainte-Beuve à la Revue suisse étaient anonymes, ce qui pernieltait à l'auteur de parler de lui-:nènic à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'un autre.

leurs ennemis firent l'application dans le moment, et

c'est tout ce qu'il fallait.

M. Sainte-Beuve n'a pu vouloir, au reste, dans ce parallèle, que poser la limite du talent de Déranger; il l'a apprécié et loué ailleurs, et il ne prétend rien retrancher sans doute de ses premiers jugements; mais, cette fois, il aura tenu à faire sa restriction sur ce seul point où Déranger prête le flanc. Déranger a, dans la vie privée et dans toute sa conduite, bien du calcul et de l'arrangement; il tient, par exemple, à amener les autres à lui, en se flattant de n'aller jamais à eux; il croit peutêtre avoir pris Chateaubriand et Lamennais, les avoir convertis et conquis, mais il oublie que de tels hommes ne se hantent pas impunément et qu'on ne saurait les voir beaucoup sans se modifier soi-même. Tout le profit ou le préjudice de ce commerce ne saurait être- de leur côté; ils ont agi à leur tour sur leur très-malin et trèsspirituel ami; le célèbre chansonnier a donc perdu un peu en gaieté, il a gagné en religiosité, en tendances sérieuses et sociales; il est sorti peu à peu de son premier cadre et s'est agrandi. Mais nous sommes placé trop loin pour suivre, comme il faudrait, ces influences croisées. Ce qui reste fondamental et essentiel chez Déranger à travers toutes ses petites combinaisons que nous, nous n'avons fait qu'entrevoir autrefois, c'est la haute probité, la hauteur de l'âme, le caractère plébéien indélébile; voilà ce qui rachèterait au besoin bien dos petitesses et des raffinements. Il faut toujours compter, cpiaiid on le juge, sa vertu, sa force morale, ce sentiment qui lui a fait jouer un grand rôle dans les crises poli-

tiques et dominer parfois les hommes les plus violents au seul nom de la patrie. Ces hommes violents eux-mêmes s'honoraient en reconnaissant à de certaines heures son autorité et son dévouement. M. Sainte-Beuve n'a pas craint, en un endroit, d'appli-

quer au talent de Déranger l'expression de sublime: un tel mot entraine bien des réparations et bien du respect.

IV. — Lauiartine. — l'onsard. ^ Lecture de Lucrèce

chez Bocage, etc 1 ('•

V. — Juililli, par madame de Girardin. — La Lucrèce de Ponsard. — Le Père de Ravignan, etc. 111 VL — Uue mystilicatiou de Méry. — L'art dramatii(ue

couleuiporaiu, elc 'li

Vil. — Rcpréseiilatioii de Z,i/c/èfc et de Judith, elc... '!'> Vlll. — Ciiusiu. — Lucrèce. — Judith. — Madame Louise

Colet. — Madame de Girardin :)U

iX. — ("anses du succès de Lucrèce 'M

X. — Articles snr Lucrèce. — Libri cl les journaux de

sacristie ."!"

XI. — Engouement. — Adolphe Dumas et Alexandre- Dumas. — Encore Lucrèce. — MicheVt. — Quinet. — Les jésuites. — Villemain. — bu gallicanisme 'J'.*

XII. — Querelle de cuistres et de bedeaux. — Histoire naturelle de la santé et de la maladie, par F.-V. Raspail. — Quolihets sur Lucrèce. — Les néo-catholiques et les anciens, etc il

XIV. — Article de Charles Magnin sur Lucrèce dans la

Revue des Deux Mondes. — Polémique des évêques. — Mademoiselle de La Vallière, par Adolphe Dumas. — Éloge de Dauuou, par

M. Mignet 5<

XV. — Viennet et Ponsard. — La Russie en 183'J, par M. de Custine. — Toujours les universitaires et les jésuites. — Louis-Philippe et M. Yillomaiu.

— Les Mystères de Paris 01

XVI. — Pulyniaiserie. — Discours de Lamartine à Maçon. — Un portrait de Lihri. — Projet (J'une statue de Lamartine à Arles. — Inexpérience scénique de Ponsard. — Le rôle des trois femmes dans Lucrèce. — Mort de l'Athénée. ... CA

XVII. — Calme plat. — Laprade. — Chateaubriand. — Quel(jues vérités sur la situation en littérature, etc T(>

XVllI. — Grand mouvement de réimpressions dans la librairie française. — Los formats Charpentier.

— L'Illustration. — M. Edouard Charton — Les Voyages en zig-zag de Topffer 7 i

X!X. — Cousin — Lettres du Père André. — Alfred de Musset. — Vers pour l'anniversaire de la mort du duc d'Orléans. — Inconvenance. — Lnuis- Philippc et la duchesse de Berrv. — Madame Louise Colet. — Eugène Sue. — Les Mijstères de Paris. — Départ de Balzac pour Saint-Pétersbourg. — Alexandre Dumas. — Les Demoiselles

de Saint-Cyr, etc 7(>

XXI. — Fouillflon de Jules Janin sur Les Demoi-'ielles

de Saint-Ci/r. — Dumas se fâche. — Eugène

Scril)e. — Un auteur conn'que à naîtio. — Un

déjeuner de garçons perpétuel. — Ahus de

grands hommes de bien 87

XXII. — La princesse de Joinville. — Les Lettres parisiennes de madame de Cirardin. — .lésuilismc et gallicanisme. — Conversion de M. Piatisbonne. — Peinture religieuse et galante 91

\Xin. — De la librairie catholique ... ^l

X.XIV. — Reprise et fin de la querelle de Janin et de Dumas. — Eugène Sue. — Théodore Burette 9&

XXV. — Les Mijsteres de Paris. — Lamartine vise à rO'Conncil. — Sa liste civile. — Querelle de Dumas et de Janin arrangée. — Grave symptôme de décadence morale 97

XXVI. — Études catholiques et universitaires. — Portrait de-Villemain. — Parallèle avec Guizot et Cousin.

— M. de Genoude 100

XXVII. — Accident au Tréport. — Voyage de la reine d'Angleterre. — Réponse d'Edgar Quinet à Tarchevèque de Paris 109

XXVIII. — Madame Sand dans son Berry. — Départ de Balzac pour la Russie. — Mort de la fille et du gendre de Victor Hugo. — Affreuse catastrophe.

— Vers de Victor Hugo. — Le discours du cardinal Pacca. — Sénilité fleurie. — Notes de mon voyage à Rome 113

XXXV. — Vente des livres catholiques. — Lamennais

Rapiiaël et Rébecca Félix, frère et soeur de mademoiselle R-ichel. — Léon Gozian. — Vovage

311 TABLIi.

de Chateaubriand à Londres. — Visite d'Eugène Sue à George Sand.' — Béjanger. — Quatre grandes puissances du jour. — Dupin I tl

XXXVI. — Voyage du duc de Bordeaux eu Angleterre. — Craintes de l'Université en face du clergé. — Montalcmbert. — Cousin sur Vanini. — Catholicisme et Éclectisme . . .' 1 17

XXXVIl. — Parade et comédie légitimistes. — Chateaubriand vieux bonhomme. — Serment des députés. — Conférences du Père Lacordaire à Notre-Dame.

— Lacordaire et Montalcmbert — Improvisations politiipies de M. de Lamartine I.':!

XL. — Réponse au Journal du Léman KKi

XLI. — Année stérile. — Article de M. Paulin Limayrac sur les Mystères de Paris. — lirochure de l'àbbé Combalot sur la liberté de renseignement. — Procliaine inauguration du monument de .Molièie. — Discours du roi moins universitaire que celui de M. Villemain. — Article de .M. Forcade sur le parti légitimiste. — Maladie de Charles Nodier. — Sympathie universelle et goût de la

France pour l'esprjt 107

XLIV. — Le bon Nodier

XLV. — "Suites et conséquences de la visite des députés légitimistes au comte de Chambord en Angleterre. — Exidosidus de la Cliambre. — Les liétris. — Giiizot et Berryer. — Louis-Philippe et M. de Sahandy. — Visite des étudiants à Chateaubriand le jlélri. — Vie de l'abbé de Rancé.

— Inauguration de la statue de Molière. — Discours d'Arago. — Enterrement de Charles Nodier. — Odes et Poèmes, par Victor de Laprade.

— Les Jésuites, d'après une brochure tlu Père Ra\iguan. — Procès de Janin contre Pyat 17(1

XLVl. — Projet de loi sur l'instructinn secondaire. — Cdmcessiou aux petits séminaires. — Pictour de la critique aux chefs-d'œuvri; du xvn" siècle IS;'.

XLVII. — 0|iiiiioii d'un gallican sur la brochure du l'ère Ravignan en faveur des jésuili-s. — Condamnation de Félix Pyat pour difTaniation envers Jules lanin. — Élections de MM. Saint-Marc Cirardin et Sainte-Beuve à rAcadémie française 18&

XLVIII. — .\ffaire de Otaïti. — lidrigues parlementaires. — Talent élevé de M. Guizot. — Lord Clmtham, par M. de Viel-Castel. — Candidature de Méiimée à i'Acadéniic française en rem|ilaccnient de Nodier. — Autres candidats : M. Casimir Bonjour, M. Aimé Martin, M. Onésime Leroy. — Corruption et vice de la littérature '. 188^

XLIX. — De la liberté de la presse en France. — Coalition entre les journaux. — Les meilleurs journaux français se font à l'étranijer. - Biocliure du cardinal de Bonald. — Frnnciscus Colunniu, par Charles Nodier 11)3

L. — La lettre des évêques au roi

LI. — Élections de MM. Mérimée et Sainte-Beuve à l'Académie française. — Le (^umlHulionnel vendu à Véron. — Le comte Alexis de Saint-Priest. — Le carême. — M. de Ravignan. — M. Lebrun. — Le Juif errant 198-

LII. — Rapport du duc de Broglie sur la loi de l'enseignement secondaire. — Lettre de M. Dupanloup à M. de Broglie. — M. de Montalembert compromet sa cause par sa violence 203

LUI. — Dédicace de Moileste Mignon. — Le salon de peinture. — L'n portrait de la princesse Beigiojoso par Lehman. — L'n tableau d'.Vry Sciielfer. 206

LIV. - Discussion de la loi sur l'enseignement suiiérieur à la Chambre des pairs. — Réfutation d'un article de M. Emile Saisset sur l'éclectisme -0'3

LV. — Opinion du Nalionul et d'Armand Marrasl dans la qui'stion de l'enseignement universitaire. — Discours de rarchevèi|ue de I*aris. — Le roi en conçoit de l'humeur. — Discours de .M. de ."^lonlalivet, le fuliis .[citâtes ùo roi. — Cousin condannié à boire la ciguë -13

LVI. — Anxiété des protestants. — Attitude de .MM.> Cousin et Villcmain dans la discussion de la loi sur renseignement secondaire. — Peisse 21 >

I.Vll. — Réponse au liiscours de M. de Montab-mbert .. 218
LVIII. — L'al)bé Dniiaidoup. — Le Rancé de Chateaubriand. — Gémissemenis des poètes sur leur jeunesse enfuie. — Anlif/one, par MM. Vacqucrie et Meurice. — La Ciijuë, de M. Emile Augier. . 220

LIX. — Le procès Donoii-Cadot. — Balzac' à l'audience

— Demande d'argent par le roi Louis-Philippe.

— Conflit entre les deux Chambres au sujet de la liberté de l'enseignement. — Les jésuites et les jacobins. — Réponse de M. Tliicrs au roi. — L'UltrumoiUanisme, par Quinet. — Les Actes des Apôtres, par Géniu. — Pascal. — L'abbé Flottes 'lil

LX. — Procès Lacoste. — Madame Lafarg ■. — Succès malsain de cour d'assises. — Prétendue découverte du cœur de saint Louis. — Polémique entre MM. Letronnc et M. Le Prévost îld\

LXL — Les fêtes de juillet. — Curiosité sans enthousiasme. — Article de Lerminier sur l'LlIramontanisme de Quinet. — Réniusat sur Jouffroy. — Sainte-Beuve sur Daunou. — Histoire îles Ecoles d'Alexandrie, par M. Jules Simon. — Jasmin.. -237

LXIL — Béranger, Chateaubriand et Lamennais. — Les Grands jours d'Auvergne, de Fléchier. — Une jtrovince sous Louis XIV, par M. Thomas. — Pourvoi en cassation, brochure de Félix Pyat contre Jules Janin ii^i

LXIII. — Le Juif errant. — Les jésuites. — Alfred de Vigny. — Réponse de M. Le Prévost à M. Letronnc. — Flourens. — Mort de Fauriel "2 i i

LXIV. — Les vacances de l'.Vcadémie. — Prix sur Voltaire décerné à M. llarel. — Mademoiselle Georges. — Antifjone, de MM. Meurice et Vacquorie. • — • (".lialcauhriand et l'abhé de Serres.

— Le génie et la ficelle. — Mot d'un barbier

sur Le Juif errant, en rasant un pair de France, "lil

LX.V. — Éloge de Voltaire. — Faiblesse et souplesse de M. Villemain. — L'Académie nous trouverait bien suisses. — Un cas de guen-e avec l'Angleterre 251

LXVI. — Histoire du Consulat cl de l'Empire, par M. Thiers. — Le' Lutrin de Boileau, cité par Schlegel. — Découverte historique de M. Monmerqué. — Une longue suite de lois illégitimes en France. — Le petit roi Jean P'". — Scepticisme historique. — Baihuuls conune des Jîyzantius. — Propos de table de Luther. — Poefce niiiKires. — .\ndri" Chénier. — Latoiichc. — Jules Lelévre. — l'iric Gultingucr. — Mademoiselle de La Seifilierc. — Le Juif errant. — Alexandre Dumas 2ri(i

LWII. — Volney, plat courtisan de Napoléon. — La tasse de café. — Articles de Molènes contre Mérimée.

— La femme de quarante ans, par M. d'Onquaire -H]ô

LXVIII. — Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers. — Lamartine. — Vente de ses ojuvres. — Influence de la fortune sur les mœurs littéraires. — Balzac, messer milioue.

— Jacqueline Pascal et M. Cousin. — L'éclectisme. — Port-Iloyal de mode à Paris. — Œuvres de Nicole avec une Introduction de M. Jourdain. — Les Nuées d'Aristophane à l'Odéon. — M. Hippolytc Lucas. — Résurrection

de la Néinésis de Barthélémy -26(î

IXIX. — .Janin. — Les Nuées d'Aristophane. — Féli.K

Pyat. — La politique chôme ill

L\\. — Insuccès des Nuées. — Un article de M. de Rémusat dans le Constitutionnel. — Considérations sur l'esprit du temps. — Mollesse et apologie. — Optimisme •27'J

LXXI. — Transformation du journal La Presse et des mœurs littéraires. — Son prospectus. — Chateaubriand, Alexandre Dumas, Napoléon, principaux collaborateurs. — Influence sur les lettres -281

LXXII. — M. Amédée Pommier. — M. D. Nisard sur Descartes. — M. Galoppe d'Onquairc. — Letti'c de (Miateaubriand. — Le Journal des Débals. — Alexandre Dumas. — M. Buloz. — Mot de (>liativaubriand. — Jlot de M. Thiers 280

LXXill. — Le jour de l'an. — MM. Dnfam-e, Mole, Guizot, Billault. — Folie de M. Villemain. — Félicien David 2"JI

LXXiV. — Impopularité du ministère Guizot. — Rétablissemcnl de M. Villemain. — Réce|)tion de M. Saint- Marc Cirardin à l'Académie française. — Réponse de M. Victor Hugo 2ili

i.XW. — Réception de M. .Mérimée à l'-Vcadémie franraise. 2'J9

LXXVI. — Réception de M. Sainte-Beuve à l'Académie française. — Ilislnirc du Consulat et de l'Empire.

— Procédé américain :JW)

JAXVII. — Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Tiiiers, — Article de M. Villemain sur cet ouvrage. — Esprit des itistilutions)nililaires, jiar le duc de Raguse. — Mort d'Alexandre Soumet. — Jules (le Rességuier. — Latour de Saint-Ibar. — \'irijinie 3olî

i8 TABLp

LXXVIII. — L;i question des jésuites à la Chambre tics députés. — MM. Thiers, Dupin, Berner, de Lamartine. — Élévation de M. Victor Hugo à la pairie.

— Jasmin décoré de la Légion d'honneur '-'V-i

LXXIX. — A propos de la tragédie de Virgiiue, par M. Latour de Saint-lbar, au Théâtre-Français. — Etal de l'art dramatique en France. — Espérances déçues. . . Slti

LXXXI. — Format des journaux quotidiens encor.' agraiuli

— Le livre de M. de Rémusat sur Abélard. — Lettres de Louis XVIII. — Portrait de Louis XVI ot de Louis XVIII par M. de Barantc. — Opinion de Rover-C.nllard sur Louis XVIII. — Lord Brougham et Guillaume Schlegel écrivant en français.

— Le Pitt de M. de Viel-Castel. — Un morceau

de M. de Saint-Priest sur l'Inde 3:23

LXXXII. — Manzoni. — De la difficulté d'écrire en italien, -lifi

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/chroniquesparis00sain. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.